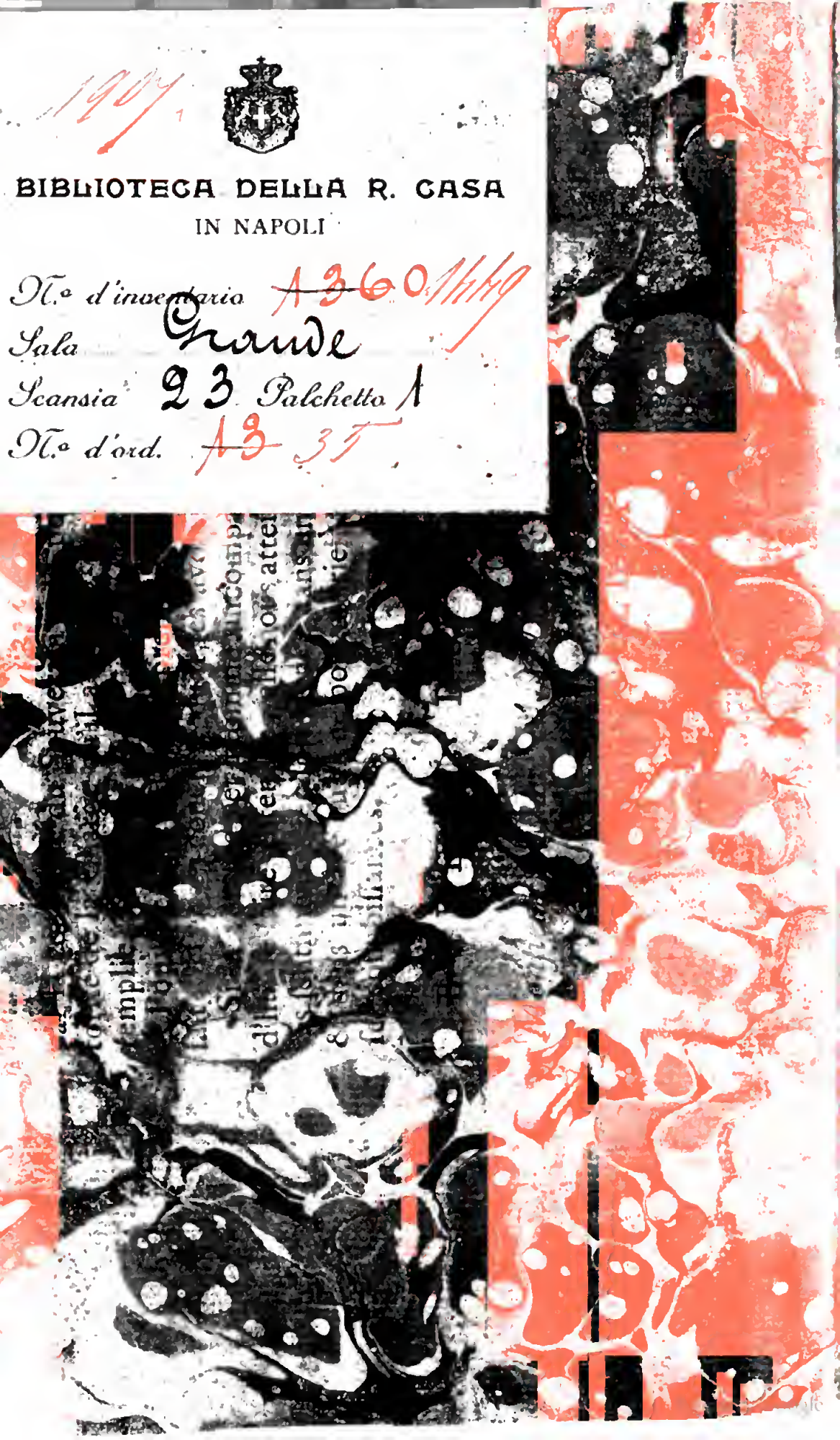
1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~A 360~~ 11149
Sala Grande
Scansia 23 Palchetto 1
N.° d'ord. ~~13~~ 35



38. 1. 2.

VOYAGE
EN HOLLANDE
ET
SUR LES FRONTIÈRES OCCIDENTALES
DE L'ALLEMAGNE,
FAIT EN 1794.

TOME PREMIER.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 juillet, 1793, l'an 2 de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. 1. les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. 2. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. 3. Les officiers de paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

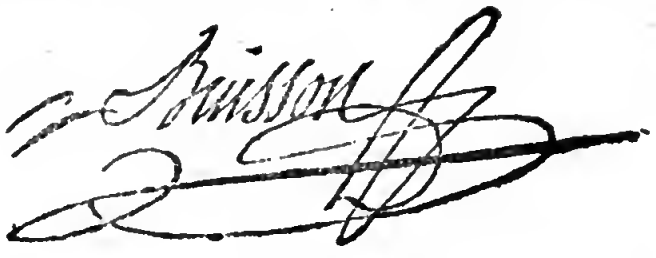
Art. 4. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

Art. 5. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Art. 6. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. 7. Les héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux-arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Édition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde.* Paris, ce 10 vendémiaire, l'an 5e de la République Française, une et indivisible.



D8 1448 SER

VOYAGE
EN HOLLANDE
ET
SUR LES FRONTIÈRES OCCIDENTALES
DE L'ALLEMAGNE,
FAIT EN 1794,

SUIVI D'UN VOYAGE DANS LES COMTÉS DE LANCASTER, LE WESMORELAND ET LE CUMBERLAND;

Ouvrage dans lequel on trouve des détails sur les Mœurs, le Caractère, les Ressources, les Richesses, les Productions, le Commerce des Habitans de ces Contrées; sur les diverses Opérations Militaires des Généraux Français et Ennemis dans la présente Guerre; le Siège de Mayence par CUSTINES, *celui qu'il soutint depuis dans cette Ville sur le* ROI DE PRUSSE *et les Émigrés, etc.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR A. CANTWEL, Traducteur de GIBBON.

Bibliothèque Clapeyron

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez F. BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, n°. 20.

AN 5e DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGE
EN HOLLANDE
ET
SUR LES FRONTIÈRES
OCCIDENTALES
DE L'ALLEMAGNE.

HELVOETSLUYS.

Nous arrivâmes ici environ vingt heures après nous être embarqués à Harwich, et six heures après avoir commencé d'apperœvoir les côtes de la Gorée. Helvoetsluys est située sur un des passages qui conduisent les eaux de l'océan à travers les parties méridionales de la province de Hollande. La Gorée, dont les empiétemens de la mer ont fait une île, est toujours la première terre que les marins cherchent des yeux, ou c'est

plutôt la haute tour de son église qu'on découvre long-tems avant la côte, quoiqu'elle en soit éloignée de plusieurs milles. L'entrée de l'eau entre les terres, forme un canal dont l'embouchure peut avoir trois lieues de largeur. On apperçoit bientôt Helvoetsluys entre les mâts des vaisseaux, qui dépassent de beaucoup les maisons, fort basses pour la plupart. Elles sont éparses sur des dunes couvertes de verdure, et au milieu de prairies naissantes, qui commencent à récompenser des peines qu'on prend pour les défendre de la mer.

En Hollande, les noms des villes expriment les objets les plus utiles à un peuple qui, pour faciliter les opérations du commerce, a consenti à multiplier les dangers naturels de sa résidence, en introduisant la mer dans des passages, tandis qu'ailleurs il est forcé de lui fermer laborieusement tout accès. *Dam*, *Sluice* ou *Dike*, se trouvent insérés dans presque toutes ces dénominations (1). L'écluse qui donne à la ville une partie de son nom, forme aussi son port.

(1) *Dam* signifie une bonde, ou un batardeau; *Dike* signifie une digue, et *Sluice* une écluse.

Elle sert peut-être de passage pour débarrasser les terreins qui sont derrière, des inondations; mais du côté de la mer où elle communique, son entrée est remplie d'eaux de plus de quatre-vingts pieds de profondeur.

Sur les bords de cette écluse, qui sont en partie artificiels, la ville forme une rue courte, composée de maisons petites et basses, presque toutes occupées par des marchands ou par des aubergistes. Elle est terminée par le chantier de Mariul, qui communique avec l'écluse par des portes au-dessus desquelles un petit pont-tournant conduit aux deux côtés de la rue. On a prolongé la jetée de plusieurs toises au-delà de la terre ferme, au moyen de pilotis liés, assemblés avec des pierres et de la terre : la surface est restée à découvert, afin qu'on puisse en appercevoir les dégradations, qui, sous un pavé, ne seroient point assez visibles. Nous descendîmes du paquebot sur la jetée, et en marchant sur les poutres couchées sur les pilotis, nous admirâmes le soin avec lequel on avoit rempli tous les vides, et assujetti la terre et les pierres avec une espèce de tissu d'oziers.

L'arrivée du paquebot est presque le seul incident qui puisse exciter la curiosité à Helvoetsluys ; et comme il étoit à-peu-près midi lorsque, par un très-beau tems, le nôtre entra dans le port, un quart des habitans s'étoit assemblé pour nous passer en revue. Nous ne fûmes point aussi frappés de la différence de leur mise que nous nous y attendions. Les marins hollandais portent partout l'habit national ; mais les autres habitans d'Helvoetsluys ne diffèrent principalement des anglais que par la grosseur du drap ou de l'étoffe de leur vêtement, et par l'usage de ne jamais, ou presque jamais, quitter la pipe. Un peu plus loin, des femmes étoient rassemblées autour de leurs paniers d herbes, et nous trouvâmes, dans leur mise, un peu de la nouveauté que nous cherchions. Elles portoient des chapeaux de la taille des petits parasols à la chinoise, et doublés presqu'aussi ridiculement, des justes blancs bien serrés avec de longs pendans, des jupons de couleur forts courts, des mules jaunes, sans quartiers, et des bonnets taillés justes, pour contenir la tête et la chevelure ; mais les avances étoient ornées de fils et de paillettes d'or. Les gens qui tenoient l'auberge où

nous descendîmes, étoient anglais, mais leur maison étoit meublée conformément à l'usage de leur nouveau pays. Il y avoit deux lits renfermés dans le lambris, à-peu-près comme dans les vaisseaux, et l'on nous dit que, sur toute notre route, nous ne trouverions pas peut-être une seule chambre d'auberge sans lit. Helvoetsluys est très-peu de chose par sa grandeur et par le nombre de ses habitans, mais il n'en est pas ainsi lorsqu'on la considère relativement à la marine ou au militaire. Elle est à environ dix ou douze milles de la pleine mer, et presqu'à l'abri de toute attaque de ce côté, parce que la partie où les gros vaisseaux trouveroient assez d'eau, est commandée par des batteries de terre. Elle est située au milieu d'une baie immense, qui contiendroit aisément toute la marine hollandaise, et a son carénage et son chantier dans le centre de ses fortifications. Lorsque nous y passâmes, il y avoit six vaisseaux de ligne et deux frégates dans le chantier, et deux vaisseaux de ligne et trois frégates dans la baie, sous les ordres d'un amiral. Des militaires instruits nous ont assuré que les fortifications sont dans le meilleur état, et qua

cinq mille hommes pouvoient le défendre contre cent mille hommes, durant cinq ou six semaines. Les eaux montent à une hauteur très-considérable dans le fossé qui les environne. Nous avons oublié de copier sur la muraille, une inscription qui indique la date de leur construction; mais ce fut probablement en 1696, lorsqu'on acheva les travaux du port. Quoique l'arsenal ne soit qu'une dépendance de celui de Rotterdam, les plus gros vaisseaux de ce département y restent, en raison de la communication facile entre la mer et le port.

Aux environs de cette ville, on peut observer, ce que nous examinâmes à notre retour, avec plus de loisir, l'invention, l'utilité et la vaste étendue des rivages artificiels que les Hollandais opposent aux efforts de la mer. Depuis Helvoetsluys, en allant vers l'occident, le pays n'est défendu de la mer, durant plusieurs milles, que par des jetées contre lesquelles les vagues de la mer s'élancent impétueusement. Les plaines encaissées par ces espèces de remparts sont infiniment plus basses que le niveau de la mer, et lorsqu'on écoute au pied de la jetée, on entend mugir les eaux au-dessus de sa

tête. Cependant, la levée qui subsiste depuis deux siècles au moins, sans réparations, mais avec des additions ou des recharges fréquentes, est encore intacte et sans affaissement, et elle verra probablement encore, d'un côté, plusieurs générations de ceux qu'elle défend, naître, mourir et passer comme les flots, qui, de l'autre côté, s'élèvent, la heurtent, se brisent et disparoissent.

Mais laissons les louanges, et passons aux descriptions. La levée, qui paroît en-dehors par-tout de même hauteur, relativement à la mer, est plus ou moins élevée du côté de la terre. Lorsque le niveau de la terre forme naturellement un rempart contre les inondations, les Hollandais en ont profité, pour économiser leurs travaux et leur industrie. Elle est élevée, en général, d'environ trente pieds au-dessus des terres voisines. La surface est assez large pour passer deux voitures, et forme une espèce de route un peu raboteuse. Dans la pente, la largeur augmente au point qu'on descend, des deux côtés, assez facilement : n'ayant pas pu la mesurer, on excusera le moyen dont nous

nous servons pour en indiquer les dimensions.

Du côté de la terre, elle est, dit-on, consolidée ou renforcée avec des pieux et des pierres que nous n'avons pas vus, mais qui peuvent être couverts de terre et de gazons. Du côté de la mer, une épaisse couche de joncs ou roseaux empêche les vagues de ronger les bords de la jetée. Cette garniture commence beaucoup plus bas que la marque des grandes eaux, et continue jusqu'un peu au-dessus de cette marque. Cet expédient l'a mise, jusqu'à présent, à l'abri de toute dégradation. Les joncs sont maintenus contre le rivage par des tresses de même matière, tendues horizontalement à la distance de deux ou trois brasses l'une de l'autre, et attachées à de forts piquets, fichés en terre. Comme chaque marée use plus ou moins cette garniture, on fait souvent une revue. Nous vîmes beaucoup d'endroits qui sembloient réparés nouvellement. Plus bas, dans la mer, elle est maintenue par des pierres. Au-dessus, il y a des poteaux éloignés l'un de l'autre de quarante brasses et numérotés, afin qu'on puisse connoître exactement l'endroit qui exige

une réparation. L'impôt pour l'entretien de ces jetées est presqu'aussi fort que la taxe des terres; et comme on ne peut jouir des terres que par leur secours, l'imposition a le rare avantage de ne pas être le produit d'une mauvaise administration, et de ne point faire de mécontens.

ROTTERDAM.

D'HELVOETSLUYS on se rend ordinairement ici par la Brille et l'écluse de Maësland. On fait une partie du chemin en bateau, et l'autre dans des voitures. Mais les jours de poste, un patron de Rotterdam, qui laisse son navire à un hameau sur la Meuse, conduit à travers l'île de Vorn, où Helvoetsluys est situé, ses passagers en voitures, jusqu'à son bâtiment. On s'embarque alors sur la Meuse, qui conduit à Rotterdam. Nous payâmes deux ducats, ou environ dix-sept schellings pour le tout, et nous avons appris que c'est le plus haut prix qu'on donne pour voyager en Hollande. Notre voiture étoit une espèce de petit carrosse, tel que

ceux qu'on voit représentés sur des tableaux du seizième siècle, ouvert pardevant, et si mal suspendu, que le nom de *charriot couvert* lui convenoit parfaitement. Une mauvaise route nous conduisit à travers des prairies fort maigres et des bleds plus hauts, mais beaucoup plus clairs que ceux de l'Angleterre. La vue étoit absolument de niveau avec l'horizon, à l'exception des clochers de villages éloignés, quelques buissons d'arbres, et de tems en tems un moulin-à-vent pour varier la scène. En approchant des arbres, nous appercevions ordinairement un joli corps de ferme, bien couvert, et environné, avec son jardin et son verger, d'une haie vive. Les autres terres étoient séparées l'une de l'autre et de la route, non pas par des haies ni des murs, mais par de profonds fossés remplis d'eau, sur lesquels on a pratiqué des petits ponts, dont le milieu s'ouvre au moyen d'une trappe qu'on lève, et qu'on cadenasse à un poteau lorsqu'on veut en fermer l'entrée.

Nous voyions passer de tems en tems, sur la route, des charriots chargés de grands pots de cuivre, aussi brillans que de l'or. C'est dans ces pots, qui ont le col fort court

et un bonchou de bois, qu'on transporte le lait dans toute la Hollande. On l'exporte aux villes dans de petits charriots forts légers, attelés ordinairement de chevaux aussi gras et aussi bien tenus que nos plus beaux chevaux de carosse.

Les habitans du hameau où nous devions nous embarquer étoient occupés à célébrer une fête. Nous n'apperçûmes qu'une seule maison qui eut une enseigne; et, excités en partie par la curiosité d'en voir l'intérieur, nous demandâmes à rafraîchir. Trente ou quarante paysans, assis sur des bancs, formoient un cercle autour de quelques enfans, qu'un mauvais ménétrier français faisoit danser. Les femmes portoient de grands chapeaux, dressés debout, a-peu-près comme un éventail ouvert, et doublés en damas ou en toile peinte. Elles avoient toutes des coliers et des boucles d'oreilles d'or. Quelques-unes portoient des mouches noires de la grandeur d'un schelling. La maîtresse du logis, déjà avancée en âge, avoit un beau collier, une très-belle coëffure. Le groupe étoit rempli de figures à la Tenière, et toutes réunissoient à l'air de la modestie, celui de la décence et de la tranquillité. Les enfans

quittèrent leur danse pour nous voir, et peu s'en fallut aussi que le plaisir de les voir ne nous fît oublier et manquer l'heure de la marée.

Notre trajet sur la Meuse fut enchanteur. Dans cet endroit, la rivière coule majestueusement, et l'on voit sans cesse des vaisseaux de toutes les nations allant et venant de Rotterdam. Le gigantesque navire d'Archangel, le hollandais massif, l'américain, moins lourd, et l'anglais plus leste, présentent, tour-à-tour, une variété charmante. On les voit traverser des prairies et de riches villages, répandus sur les deux rives. Les clochers, les arbres et les mâts des bateaux pêcheurs, confusément rassemblés, formoient un spectacle fort extraordinaire. De petits navires marchands, aussi ronds que leurs maîtres, passoient à nos côtés, avec leurs matelots étendus à l'ombre de leurs voiles, couleur d'orange; ils saluoient notre capitaine, qui leur rendoit très-exactement leur politesse. Nous vîmes sur notre gauche la petite ville de Flaarding, connue par la part qu'elle prend sur nos côtes à la pêche du hareng, et le port de Schiedam, où l'on fabrique ce qu'on appelle

le genièvre de Rotterdam, et où nous apperçûmes très-distinctement des vaisseaux anglais dans les grandes rues. Après environ deux heures de navigation, nous découvrîmes Rotterdam, environnée de plus de bois que nous n'en avions encore vus, et surmontée de la massive tour de l'église de Saint-Laurent. L'égalité du terrein ne permettoit point de juger de son étendue; mais nous eûmes bientôt la vue d'une grande ville, qui se prolonge sur la rive septentrionale de la Meuse, et s'étend dans le fond d'une vaste baie, sur les bords de laquelle Rotterdam est située.

La partie de la ville qu'on apperçoit d'abord de la rivière, est considérée comme une des plus belles de l'Europe, pour la magnificence et la commodité de la situation. On l'appelle le *Boom Quay*, ou le quai aux arbres. C'est, à proprement parler, une large terrasse où il y a plusieurs rangées de fort beaux ormes et de très-belles maisons. On lui donne le nom de quai, parce que les plus gros vaisseaux peuvent s'y affourcher et décharger leurs marchandises. Les commerçans qui y sont logés ont leurs magasins attenans à leur maison : le quai a,

dit-on, un mille de longueur, mais il m'a paru un peu moins long. On y voit des maisons qui ne le cèdent en rien aux plus beaux hôtels de nos places de Londres.

Au haut du quai est un des passages par lesquels l'eau entre dans la ville et fournit à tous les petits canaux. Lorsqu'on en approche, une vue plus étendue de la Meuse fixe les regards et l'attention sur les bords de cette rivière majestueuse. Le vaste bâtiment de l'amirauté, construit sur un coude de la Meuse, semble se présenter de face, et l'intervalle de plus d'un quart de mille est rempli par une rangée de maisons qui ont une entrée de niveau au bord de la rivière. Le devant de ces maisons donne dans une autre rue, mais elles présentent toutes, même par derrière, ce qui distingue les maisons et les villes de la Hollande, l'ordre, la propreté, et une fraîcheur de conservation qui répandent au-dehors un air de gaîté, et annoncent au-dedans la paix et l'abondance. Ce qui seroit considéré en Angleterre comme l'indice d'une grande opulence, ou peut-être d'une grande extravagance, est ici universel. L'extérieur de toutes les maisons, si humbles et si vieilles qu'elles puissent être, est peint, et cette pein-

ture est constamment lavée et réparée : les contrevents des fenêtres sont ordinairement peints en verd ; et tout ce qui est de bois, comme corniche ou autre ornement moins visible, est peint et lavé si fréquemment, que des choses antiques conservent toujours le lustre du neuf. Il en résulte aussi quelquefois que des ornemens grotesques frappent davantage, et qu'une rue ressemble à ces petits modèles de ville qu'on trouve dans les boutiques de joujoux ; mais, en général, le manque de goût n'est pas assez marquant pour diminuer le prix de leurs soins.

Notre patron atteignit à son parage, car son bâtiment reste toujours au même endroit, dans une des principales rues de la ville. Entre les larges terrasses de cette rue, bordée d'ormes épais, la multitude des mâts des Schuyts, petit bâtiment très-léger à un seul mât, avec leurs banderolles flottantes et leurs hunes dorées, les gros bâtimens de toutes les nations, les ponts blancs couverts de passans, les bateaux allant et venant sans embarras et sans bruit, tout l'ensemble de cette scène ne laissa pas de nous étonner, parce que nous ne supposions pas qu'une

ville si connue et dont on parle si peu, fut si riche et si commerçante.

Dans notre trajet du bâtiment à l'auberge, nous vîmes des deux côtés des canaux magnifiques; et en nous amusant à les considérer, nous perdîmes l'homme qui portoit nos hardes. Nous n'eûmes point la peur d'être volés, parce que nous savions que ces accidens sont fort rares en Hollande, et la première personne à qui nous demandâmes notre chemin, en mauvais hollandais, nous l'indiqua en nous parlant dans notre langue. Une infinité d'Anglais habitent cette ville, où notre langue et notre commerce sont beaucoup plus en faveur que ceux des autres nations. Les inscriptions des magasins et des boutiques ont ordinairement au-dessous une traduction anglaise. On voit dans le port autant de gros vaisseaux anglais que de hollandais, et on trouve plus de gens du pays qui parlent anglais qu'aucune autre langue étrangère. Les dimanches, les anglais remplissent deux églises, et nous en avons visité une à notre retour. C'est un édifice oblong, construit en brique : par permission des états, il est sous la jurisdiction de l'évêque de Londres.

dres. Au commencement du présent siècle, le parlement a donné 2,500 livres pour en achever la construction. Il y a aussi un grand nombre de presbytériens qui célèbrent les offices de leur culte avec la décence, le zèle et la simplicité qui distinguent cette classe de chrétiens de tous les autres sectaires.

Rotterdam est, pour son étendue, la seconde ville des Provinces-Unies, et pour sa beauté on devroit peut-être la considérer comme la première. Cependant, lorsqu'en la parcourant le lendemain, nous nous attendions à trouver dans l'intérieur la magnificence de l'entrée, nous fûmes forcés de convenir qu'on ne pouvoit pas généraliser son admiration. La rue la plus commerçante et la plus passagère, appelée *Hoog-Straat*, n'est pas beaucoup plus large que les *lanes* ou petites rues de Londres (1), mais elle est infiniment plus propre. La stadthouze ou hôtel-de-ville est dans cette rue; c'est un vieux bâtiment construit en brique, avec

(1) Ces petites rues ne sont point habitées à Londres par la classe aisée. Les remises et les écuries des grandes maisons y sont placées.

un toît en pointe et des ornemens de fantaisie : il a été construit trop tôt pour se ressentir de l'élégance moderne, et trop tard pour obtenir le respect comme antique. Le marché n'a qu'une entrée vaste : la communication avec la rue principale et avec celle où est située la bourse, est à travers un passage étroit, mais fort court. La bourse est un édifice construit en pierres depuis environ cinquante ans, fort simple et fort propre à remplir le but de sa destination : la circonstance la plus heureuse à cet égard est que les marchands sont en assez grand nombre pour remplir les portiques des quatre côtés de son intérieur. Le commerce est devenu aujourd'hui indispensable dans tous les pays de l'Europe, parce que ce n'est qu'avec son secours qu'on peut payer les intérêts des dettes publiques, et il est par-tout le protecteur des sciences et de la liberté. De la bourse, un fort beau chemin conduit à une place ornée de la statue d'Erasme ; comme il est représenté en habit de docteur, on peut difficilement juger du mérite de l'artiste, mais la figure a beaucoup d'expression, et un physionomiste y reconnoîtroit peut-être l'indice du discernement et de la subtilité de son original.

La place du marché n'est en réalité qu'un pont fort large, car elle passe sur un canal ; mais elle est si étendue, et la pente des deux côtés est si douce, qu'on n'en fait pas d'abord l'observation. Quelques-unes des maisons qui l'environnent ont leur date marquée sur des tuiles vernies : elles furent construites dans la longue guerre qui délivra les Provinces du joug des Espagnols ; dans un tems où on auroit pu les supposer trop occupés de résister à l'ennemi et de chercher des subsistances, pour songer à construire des bâtimens. C'est toutefois dans ces circonstances que les hollandais étendirent et embellirent leurs villes, qu'ils préparèrent leur pays à devenir le centre du commerce, et qu'ils commencèrent presque toutes les entreprises qui furent la source de leur étonnante prospérité.

La grande église de Saint-Laurent est voisine de cette place : nous y sommes entrés, mais nous n'y avons rien apperçu de remarquable, à l'exception d'une fort belle balustrade de cuivre. Les murs sont couverts presque jusqu'à la voûte d'une profusion d'exploits. Indépendamment des armoiries des défunts, ces monumens contiennent les

dates de leur naissance et de leur mort, et tiennent lieu d'inscriptions ; mais on n'y trouve point de noms. Il y avoit sous la chaire un sablier qui servoit à fixer un terme aux sermons, et à côté, une baguette au bout de laquelle étoit une bourse de velours et une petite sonnette ; dans les intervalles du service, on parcourt l'église avec cette baguette, et chacun met quelque monnoie dans la bourse pour les pauvres. Le vieux bédeau qui nous montroit l'église, posa ses mains sur nous avec l'air du plaisir, lorsqu'il sut que nous étions anglais et protestans. Cette église a trois ministres qui reçoivent annuellement chacun environ deux cents livres sterlings pour leur salaire (1).

En retournant à notre auberge, nous passâmes par la rue nommée *Hoog-Straat* ; elle étoit remplie de peuple et de voitures : il n'y a point de trotoir élevé pour séparer les uns des autres. Dans toutes les villes de la Hollande que nous avons parcourues, le chemin du piéton n'est distingué du milieu de la rue, qu'en ce qu'il est pavé avec des briques d'une couleur jaunâtre : les bouti-

(1) Environ 4500.

ques hollandaises sont, comme étoient celles de Londres il y a cinquante ans, éclairées par de petites fenêtres fort élevées, et avec des blocs entre les fenêtres et la rue. Les orfèvres exposent leurs marchandises sur ces blocs, dans des espèces de buffets vitrés, et les autres marchands en font de même de tout ce qu'ils veulent exposer à la vue. On passe rarement devant dix maisons sans appercevoir l'inscription *Tabak to koop*, ou *tabac à vendre*. Cette rue n'ayant point de canal, est entièrement occupée par des marchands en détail. Nous y achetâmes la gazette d Anvers pour deux doights, ou environ un liard, et des fraises grosses et bien colorées, à plus bas prix qu'on ne les auroit six semaines plus tard en Angleterre, mais elles n avoient point de goût. Nous entrâmes chez plusieurs libraires, espérant trouver quelqu ouvrage latin ou français, mais ils n avoient que des livres hollandais. Dans une autre rue, nous en trouvâmes un qui avoit quelques volumes anglais; il y en a sans doute qui ont des magasins complets et bien assortis, mais pas en assez grand nombre pour que nous ayons pu les découvrir.

Les canaux qui arrosent presque toutes les rues de Rotterdam ont un très-grand nombre de ponts-levis qui font un effet très-agréable à la vue; mais lorsqu'ils sont levés, la suspension du passage occasionne une grande foule sur les deux côtés du canal. Pour éviter cet inconvénient dans les quartiers les plus fréquentés, les ponts sont à demeure, à l'exception d'environ trois pieds dans le milieu, qu'on ferme et qu'on ouvre en un instant avec une porte montée sur des gonds, comme une trape de cave. Les mâts des petits schuyts hollandais passent facilement par cette petite ouverture, mais les navires ne peuvent passer que dans les rues dont les ponts se lèvent. Le nombre des schuyts est immense, car dans toutes les provinces, chaque village à proximité d'un canal en a plusieurs pour exporter le superflu des productions du pays, et rapporter en échange les marchandises de la ville ou des manufactures; mais leur nombre et leur propreté sont encore moins étonnans que le calme et le silence avec lesquels ils traversent la ville. Il est vrai qu'on peut considérer le calme et le silence comme le caractère distinctif de tous les efforts de l'in-

dustrie hollandaise : le bruit et l'agitation ordinaires par-tout ailleurs, lorsque plusieurs personnes s'occupent ensemble d'un travail, sont absolument inconnus des hollandais. On conduit des vaisseaux à leur amarrage, des schuyts passent les uns auprès des autres dans des canaux qui en sont encombrés, on enlève des fardeaux, on transporte des cargaisons entières, sans prononcer un seul mot assez haut pour qu'on l'entende à vingt toises.

Une autre circonstance contribue encore à rendre les villes hollandaises moins bruyantes que les autres villes commerçantes ; c'est qu'on y fait très-peu d'usage des charrettes et des charriots, même dans les occasions où il est indispensable de faire le transport par terre. Les fardeaux très-pesans se transportent ordinairement dans les rues sur des traîneaux, et le plus grand bruit qui en résulte, c'est lorsque le conducteur, après avoir déchargé sa balle, veut faire excès de gentillesse et de folie : il se tient debout sur la dernière traverse du traîneau, penché en arrière, et n'ayant pour appui que les guides qu'il tient très-tendues ; il presse rapidement

son cheval a travers la foule qui le contemple dans le silence de l'admiration.

Dans trois visites que nous avons faites à Rotterdam, nous avons eu le loisir d'admirer la beauté de ses avenues vers la campagne et sur les bords de la Meuse. Pour arriver à une de ces avenues, on traverse deux grands canaux dans des bateaux qui passent sans cesse d'un bord à l'autre. Le prix du passage est d'un doight ou demi-liard par tête. Cette petite traversée évite une promenade d'environ trois cents toises, jusqu'au premier pont. Les bateaux peuvent contenir environ trente personnes, et rapportent beaucoup au gouvernement municipal, qui employe cet argent aux besoins publics. Chaque bateau est conduit par un seul marinier qui, au moyen d'une corde tendue de l'autre bord, passe en moins de deux minutes.

Une partie des habitans de Rotterdam ont des petits jardins sur les avenues et sur une route qui décrit un demi-cercle le long de la ville, du côté de la terre; mais les plus riches ont des maisons de campagne à une plus grande distance, où ils peuvent acquérir des terres adjacentes et des propriétés susceptibles d'augmentation.

Tout considéré, Rotterdam réunit par sa situation des agrémens et des avantages ; sa bâtisse présente une sorte de magnificence et une recherche de propreté qui enchantent, mais elle manque en général d'élégance, et ses beautés sont *trop jolies*. Les canaux sont incontestablement superbes, couronnés de fort belles terrasses, et assez profonds pour conduire les plus gros navires au milieu de la ville.

DELFT.

ENTRE Amsterdam et Delft, nous commençâmes à voyager dans des *Trechtschuyts* (1): le prix est d'environ un sol par mille, et pour peu de chose de plus, on loue une petite chambre séparée qu'on nomme *le Roof*; elle est placée à l'arrière du navire, ou vers la pouppe, et éclairée de chaque côté par deux fenêtres. La location de cette chambre fournit un exemple de l'ordre que les hollandais mettent dans leurs petites tran-

(1) Petit bâtiment très-léger à un mât.

sactions. Pour le peu de sols qu'elle coûte, on reçoit une quittance imprimée, d'un commissaire placé à la porte de la ville, où il n'a autre chose à faire que de régler les affaires des Trechtschuyts. Nous n'avons pas pu savoir la proportion de la taxe que l'état impose sur ces voitures économiques: on assure que cette taxe est relativement très-forte, mais elle ne porte pas seulement sur les Trechtschuyts; les bacs, les charriots de poste, et même le pilotage à travers les Etats-Unis, payent de très-fortes sommes au trésor public.

L'exactitude du départ et de l'arrivée des Trechtschuyts justifie la méthode qu'ont les hollandais de compter par heure, et non pas par lieue ou par mille. Les canaux étant ordinairement remplis jusqu'aux bords, le haut du navire est plus élevé que le pays d'alentour, et la vue est en conséquence fort étendue; mais la vue des maisons et des jardins mérite la préférence, et ils sont presque toujours sur les bords du canal. Nous en vîmes beaucoup en allant à Delft: c'est dans ses environs que sont situées en plus grand nombre les maisons de campagne des marchands de Rotterdam. Mais un anglais doit

moins considérer les jardins hollandais comme un article de jouissance que comme des objets de curiosité : ce n'est pas seulement par rapport au mauvais goût de leurs ornemens, mais en raison du sol et du climat qui détruisent toute la valeur d'un jardin, dans un pays où l'humidité est si considérable, et la chaleur relativement si foible, que la verdure, quoique brillante, est sans odeur, et le fruit le plus appétissant à la vue est presque sans saveur.

Une navigation de deux heures nous conduisit à Delft que nous nous étions représenté comme un petit endroit, foiblement peuplé, parce que nous savions qu'on y faisoit peu de commerce. Nous imaginions n'avoir qu'un pas à faire pour gagner notre auberge : nous arpentâmes toutefois la valeur d'un demi-mille, dans une seule rue, et après bien des tours et des détours, nous n'arrivâmes pas en moins de vingt minutes, quoiqu'on nous eut conduit par le chemin le plus court. Nous marchâmes tout le tems sur les terrasses de fort beaux canaux, garnies de maisons de fort bonne apparence, entre-mêlées de quelques boutiques et de quelques édifices publics. Nous avons

eu depuis des rechûtes fréquentes de la surprise et de la lassitude que nous éprouvâmes ici pour la première fois ; car après leur propreté, ce qu'il y a de plus remarquable dans les villes hollandaises est leur longueur. Il y a en Hollande des villages qu'on ne daigne pas indiquer dans les cartes, et qui sont néanmoins beaucoup plus vastes que plusieurs de nos villes d'Angleterre, comme, par exemple, *Maëslan-Sluice*, situé en face de la Brille ; et enfin, Delft qui n'est point un chef-lieu de gouvernement, qu'on ne peut comparer, pour la situation, à aucune des villes voisines, et qui n'a d'autre commerce que l'exportation des marchandises de Rotterdam dans les villages des environs, est cependant très-vaste, et a un si grand nombre de rues, que nous ne sommes presque jamais rentrés dans notre auberge sans nous être trompés de chemin.

La Doolen, une des meilleures auberges de la Hollande, est un vaste bâtiment du seizième siècle, construit par les Espagnols et destiné d'abord à faire un couvent ; mais les bourgeois de Delft s'en servirent pour les besoins publics durant la longue guerre des Provinces-Unies contre l'Espagne, et ils

ont conservé une sorte de vénération pour l'ancienne scène de leurs préparatifs et de leurs conseils. Pour les affaires de son administration, la ville se sert encore de quelques appartemens séparés de ceux de l'auberge. Il y a derrière un boulingrin où les bourgeois se forment aux exercices militaires : ils y étoient lorsque nous y sommes entrés, et nous leur trouvâmes, en général, l'air un peu gauche sous les armes; mais nous réfléchîmes avec plaisir que c'étoit l'effet de la longue paix intérieure dont ils sont redevables aux généreux efforts de leurs ancêtres.

On voit au-dessus de deux arcades la date de la construction de ce bâtiment, en 1563, l'année où l'on prétend que les rois de France et d'Espagne firent de concert, à Bayonne, le projet d'égorger tous leurs sujets protestans, et c'est aussi l'année qui précéda celle des premières mesures prises par la confédération des Provinces-Unies, pour résister aux persécutions et à la tyrannie qui furent la source de leur liberté et de leur indépendance. Une de ces arcades communique aux chambres dont les bourgeois se sont servis si long-tems, et notre hôtesse, femme très-in-

telligente, offrit de nous les montrer. La première chambre est ornée de trois grands tableaux qui représentent quelques-uns des anciens bourgeois de la République, sous les armes ou dans les conseils. 1°. Un portrait de *Barnevelt*, où l'on voit la date et le nom du peintre : *MICHAEL MIEREVELD delineavit ac perfunctoriè pinxit*, 1617, l'année d'avant celle où Barnevelt fut arrêté, au mépris de la constitution des Provinces-Unies, par *Maurice d'Orange*. Le second tableau représente des bourgeois armés, qui joignent à une belle figure une contenance très-martiale : une caisse peinte dans ce tableau porte la date de 1648. Sur le troisième qui représente les bourgeois au conseil, on voit le portrait de Grotius, lorsqu'il n'avoit que dix-sept ans. Sa figure est la septième en partant de la droite, dans le second rang.

Au-delà de cette chambre, il y en a d'autres qui contiennent des rangées de petits buffets, sur la porte desquels on voit deux ou trois blasons d'armoiries. Ils servent à renfermer une partie des armes et de l'habillement de la compagnie des arquebusiers. Ces associations sont d'usage dans toutes les villes de la

Hollande : elle se réunit tous les ans au mois d'octobre, pour tirer dans un bouclier placé dans un pavillon du jardin du vieux couvent. On tire d'une des fenêtres de la dernière chambre, et entre le tireur et le but, il y a deux murs percés l'un et l'autre de deux pieds et demi en long, et de huit pouces en large, pour laisser le passage aux balles. Un homme reste dans le pavillon pour examiner où le coup a porté et en rendre compte : celui qui va tirer sonne d'abord une petite clochette pour avertir l'homme du pavillon de se tenir à l'écart. Le premier qui frappe dans une tache blanche du bouclier, a sa boisson de l'année franche de toute imposition ; mais pour rendre la tâche plus difficile, on suspend par les pattes une cicogne à une corde qui traverse tout le bouclier, et qu'en se débattant l'oiseau fait mouvoir sans cesse. Il ne paroît pas que la cicogne ait jamais eu d'autres rapports avec cette cérémonie, représentée sur des images de très-vieille date : on la laisse pendre très-proche de terre, absolument à l'abri du coup, et probablement sans intention de lui faire du mal, car les hollandais n'ont pas coutume de mêler la cruauté à leurs amusemens; ils regardent même la ci-

cogne comme un oiseau tutélaire, à l'imitation de l'ancienne Rome. Asellus Sempronius Rufus fut, dit-on, destitué de sa place de préteur, pour en avoir fait servir une à sa table. Notre première soirée se passa sans trouver matière à des observations plus importantes.

Le lendemain, un bataillon de troupes réglées passa la revue dans une petite plaine renfermée dans l'enceinte de la ville. L'uniforme est bleu avec revers rouges: les officiers hollandais n'ont point la tournure animée des nôtres. L'un d'eux qui commandoit une compagnie, étoit un enfant âgé de quinze ans au plus, dont la voix aigre et efféminée perçoit grotesquement à travers les voix mâles et sonores de ses camarades.

Delft fut, dans les premiers tems de la confédération des Provinces-Unies, une ville d'importance; elle étoit du nombre des six premières qui envoyoient des députés à l'assemblée des Etats. Guillaume Premier, Prince d'Orange, fit étendre ce privilège à douze autres villes, en comptant la Brille et Amsterdam. Delft est toutefois peu fameuse par les événemens militaires, parce qu'étant absolument ouverte, elle a sans doute toujours docilement partagé le sort des villes voisines.

Son

Son nom est tragiquement connu dans l'histoire, par le meurtre du prince sage et bienfaisant qui avoit fondé la République. Son palais, bâti en briques et fort simple, est encore en bon état : on prend grand soin de faire observer aux étrangers le perron où il fut assassiné, et les trous que les balles ont fait dans le mur. Le vieux concierge de la maison nous raconta cette histoire avec autant d'intérêt et de chaleur que si elle fut arrivée la veille. « Le prince et la prin-» cesse sortirent de cette chambre; le prince » étoit ici et le meurtrier là. Lorsque la » reine s'avança pour lui parler du passe-» port, le scélérat fit feu; le prince tomba » ici tout de son long, et rendit le dernier » soupir : oui, ce fut ainsi; voilà les trous » qu'ont fait les balles. » Au-dessus d'un de ces trous, assez large pour y passer deux doigts, on lit l'inscription suivante :

Nier onder staen de Te kenen, der Kooglen daar meede Prins willem, van Orange is doorschootten, op 10 *Julij, A.* 1584.

Le détestable assassin confessa que la récompense promise par la proclamation de Philippe Second, l'avoit déterminé à com-

mettre son crime. La princesse qui eut la douleur d'en être témoin, avoit perdu son père et son premier mari en France, dans le massacre de la Saint-Barthélemy, qu'on suppose une suite de l'entrevue que Catherine de Médicis et son fils Charles IX eurent à Bayonne, avec Isabelle, l'épouse de ce même Philippe.

La mélancolie que l'on contracte dans ce lieu, ne se dissipe point en passant à celui où la tombe de Guillaume est déposée, dans la grande église qu'on nomme *Nierve-Kerk*. Le spectacle lugubre d'écussons noirs au-dessus d'un chœur vaste, silencieux et désert, et les fragmens des drapeaux enlevés par des mains réduites depuis long-tems en poussière, disposent l'imagination à considérer combien le bonheur d'une vie si facile à détruire est court et précaire.

Ce mausolée passe pour être un des plus beaux de l'Europe. Exposé au milieu d'un vaste chœur, il fait beaucoup plus d'effet qu'un monument appliqué contre un mur; d'ailleurs, les quatre côtés présentent un différent spectacle : les Etats-généraux le firent commencer en 1609, et il fut achevé en 1621. L'artiste Hendrik de Keyzer reçut

28,000 florins pour paiement, et deux mille de plus comme un don volontaire. Ce monument a 20 pieds de longueur, 15 pieds de largeur, et 27 pieds de hauteur. D'un côté, on voit la statue de ce prince, en bronze, assis et armé de toutes pièces, avec son épée, son écharpe et son bâton de commandant, et de l'autre côté, son effigie en marbre blanc, couchée de toute sa longueur, ayant à ses pieds un chien taillé dans le même marbre: ce fidèle animal refusa, dit-on, de manger après le meurtre de son maître. La tombe est environnée de vingt-deux colonnes de marbre noir d'Italie, d'ordre Dorique, avec des bases et des chapiteaux de marbre blanc; elles soutiennent un impérial ou pavillon orné des faits d'armes du prince, et d'autres emblêmes.

Aux quatre coins sont les statues de la religion, la liberté, la justice et la force. La première est posée sur un carreau de marbre noir, où le nom de *Christ* est gravé en lettres d'or; la seconde tient un bonnet, et pour inscription, *Aurea Libertas.* Sur les quatre côtés du dais ou pavillon sont les devises du prince, avec les inscriptions *Jehovah.* — *Je maintiendrai piété et justice.* — *Te vin-*

dice tuta Libertas, et — *Sœvis tranquillus in undis.*

Il y a encore d'autres monumens qui relèvent l'élégance et la dignité de ce monument, mais la description en seroit fastidieuse: l'épitaphe vaut la peine d'être transcrite.

D. O. M. et eternœ memoriœ Guillelmi Nassoviœ, Supremi Auransionensium principis, patris Patriœ, qui Belgii fortunis suas posthabuit et suorum; validissimos exercitus œre plurimum privato bis conscripsit, bis induxit; ordinum auspiciis Hyspaniœ tyrannidem propulit; veræ religionis cultum, avitas patriœ leges revocavit, restituit; ipsam denique libertatem tantum non assertam, Maurilio principi, paternœ virtutis hœredi filio, stabiliendam reliquit; herois verè pii, prudentis, invicti, quem Philip. II. Hisp. R. Europœ timor, timuit; non domuit, non terruit, sed empto percussore fraude nefandâ sustulit. Fœderat. Belgii Provinc. perenni memor. monum. fecit.

« A Dieu dont la puissance et la bonté » sont infinies, et à la mémoire éternelle de » Guillaume de Nassau, prince souverain » d'Orange, le père de ce pays, dont il pré-

» féra les avantages aux siens et à ceux de
» sa famille; qui leva et amena à deux dif-
» férentes fois, et en plus grande partie à
» ses propres dépens, une puissante armée,
» avec la sanction des états, et qui repoussa
» la tyrannie de l'Espagne; qui rétablit le
» culte de la véritable religion et des an-
» ciennes lois du pays, et qui enfin laissa
» en mourant à son fils le Prince Maurice,
» l'héritier de ses vertus, le soin d'établir
» la liberté qu'il avoit préparée. La confé-
» dération des Provinces Belgiques a élevé ce
» monument à la mémoire éternelle de ce
» héros pieux et invincible. Philippe II,
» roi d'Espagne, la terreur de l'Europe,
» le redoutoit. Il ne le vainquit ni ne l'in-
» timida jamais, mais il eut la bassesse de
» se servir du bras d'un vil assassin pour
» lui arracher la vie. »

L'église qui renferme ce monument, et où l'on voit celui de Grotius, est un vaste édifice construit de pierres et de briques, mais on n'éprouve point ce frémissement religieux qu'excite la demi-obscurité des églises gothiques. Le clocher est garni d'un grand nombre de petites cloches fort estimées pour leur justesse et leur harmonie :

le carillonneur s'empressa de nous mettre à même d'en juger.

La maison de ville est située de l'autre côté, sur une place de marché très-vaste : ce vieux bâtiment recrépit de peintures fraîches et bisarrées, ressemble à un temple chinois. Le corps du bâtiment est peint en brun jaunâtre : il y a deux étages et deux rangs de fenêtres pointues ; au-dessous de chacune sont des ornemens de bois doré, grossièrement sculptées en forme de coquillages. On lit sur la façade : *Delphensium curia reparata* ; et au-dessus de la porte : *Reparata* 1761.

L'Oude-Kerk ou la vieille église est dans un autre quartier de la ville, et n'a rien de remarquable, à l'exception des tombes de Leuwenhock, Pierre Heine et Van-Tromp. Celle de Leuwenhock a une courte inscription, presque aussi plate que l'épitaphe en vers, gravée sur la tombe de Grotius, dans l'autre église. Il paroît qu'il naquit en octobre 1632, et qu'il mourut en août 1723. Les tombes de Heine et de Van-Tromp sont très-jolies ; leurs deux effigies sont en marbre blanc, et une des victoires remportées par le dernier, est représentée en haut relief.

A l'occasion des tombes, les deux églises sont ouvertes tous les jours à certaines heures, et un homme placé auprès de chacune, présente aux curieux une boîte de fer-blanc cadenassée, où on glisse par un trou quelque monnoie pour les pauvres. C'est dans cette ville qu'est le principal arsenal de la province de Hollande; mais le magasin à poudre en est éloigné d'environ un mille, du côté du canal d'Amsterdam. En 1787, dans le fort de la querelle entre les Etats et le Stathouder, un corps franc se saisit de cet arsenal, et le conserva aux Etats jusqu'au retour du prince d'Orange à la Haye.

Après avoir vu à Delft tout ce qu'on nous avoit indiqué de remarquable, et appris que sa population provenoit en plus grande partie des marchands de Rotterdam qui se retiroient du commerce et venoient y fixer leur résidence, nous partîmes dans un Trechtschuyt pour la Haye, n'ayant guères d'autre notion de cette ville, que ce qu'elle étoit très-triste, très-riche, et d'une longueur dont un étranger ne pouvoit se consoler qu'en réfléchissant que ses tranquilles et tristes habitans ont été dans leur tems très-actifs, et que leurs richesses ne servent point à ag-

graver, par l'ostentation, les rigueurs de l'indigence.

LA HAYE.

Nous arrivâmes ici, en une heure et demie, sur un canal bordé de maisons de plaisance et de jardins dont les portes ont, comme dans toute la Hollande, une inscription qui avertit qu'ils sont chatmans et destinés au plaisir. Sur chaque porte, on lit: *Bellevue*, *Doux repos*, *Délicieux plaisir*, ou quelqu'autre inscription semblable en lettres d'or. En chemin, nous cherchâmes des yeux Riswick, où la paix de 1697 a été signée. Nous apperçûmes le village, mais non pas le palais, dont la bâtisse en pierres de taille est considérée dans le pays comme une espèce de curiosité. C'est ce palais qui porte, dit-on, des preuves ostensibles d'une contestation fort extraordinaire, sur des questions de cérémonial: on prétend que les ambassadeurs chargés d'arranger les préliminaires du traité, se disputèrent le pas avec tant d'opiniâtreté, qu'on ne trouva point d'autre ex-

pédient pour terminer la querelle, que de leur faire à chacun une entrée différente; et de n'accorder qu'au médiateur les honneurs de la grande porte. Du Trechtschuyt, la promenade fut longue pour gagner une auberge très-jolie, environnée de très-belles maisons, et ayant la vue sur une vaste nappe d'eau, nommée le *Vyver*, qui s'étend derrière la Cour *, dans toute sa longueur, et presqu'au niveau des premières fenêtres. La Cour, vaste bâtiment construit de briques, irrégulier, mais léger et agréable, se présentoit à notre vue du côté gauche. Sur la droite, nous avions la vue d'une rangée de superbes maisons séparées du Vyver par un vaste mail, et en face, au-delà du Vyver, une grande place ornée de plusieurs édifices publics. Tous les collèges supérieurs du gouvernement ont des chambres dans la Cour, et le prince d'Orange y a ses appartemens. La Haye n'a d'autres fortifications que le fossé qui l'environne, trois ponts-levis et autant de portes. Elle a été plusieurs fois au moment de tomber au pouvoir de l'ennemi, mais elle n'a pas été prise depuis 1595, lorsque les magistrats

(1) Le palais des états et du stathouder.

de la naissante république et les principaux habitans se retirèrent à Delft, et abandonnèrent la Haye, qui devint un désert sous les yeux de ses oppresseurs. Durant l'invasion de Louis XIV, elle échappa à la colonne du duc de Luxembourg, par la fonte subite des glaces, sur lesquelles ce général alloit faire passer 9000 hommes d'infanterie et deux mille chevaux. On rejetta cependant alors, par l'avis de Guillaume III, un plan de fortifications qu'on présentoit pour la troisième ou quatrième fois : il croyoit sans doute que l'argent seroit mieux employé à fortifier les frontières.

La Cour consiste en deux bâtimens carrés; c'est dans le second que le Stathouder a ses appartemens, et il a seul, avec sa famille, le privilège d'entrer dans la seconde cour, à cheval ou en voiture. Du côté du Nord, les appartemens des Etats-généraux occupent le premier étage ; la principale pièce est vaste, mais n'a point l'air d'une salle de conseil. Trente-six chaises pour les députés sont placées des deux côtés d'une longue table : le président, dont le siége est placé dans le centre, a sur sa droite, premièrement, un député de sa province, ensuite trois députés

de Frislande et deux de Groningue, et sur sa gauche six députés de Hollande, en face de lui, et vers le haut de la table, six députés de Gueldre, ensuite trois de Zélande, puis deux d'Utrecht et deux d'Overyssel. Le Stathouder, qui a droit de présence, mais non pas de suffrage, a son siége en tête de la table : le secrétaire est assis en face de lui, et a la permission de rester couvert comme les députés durant les délibérations ; mais lorsqu'il lit des lettres ou d'autres papiers quelconques, il faut qu'il se découvre et qu'il se tienne debout derrière le président. Le nombre des députés n'est point fixe ; il en vient généralement cinquante, et lorsque la table est garnie du nombre de députés des différentes provinces, ceux qui se trouvent présens au-delà de ce nombre, se placent au-dessous de la table. La tapisserie de cette chambre ne représente point des faits historiques, mais des scènes champêtres : les siéges sont garnis de velours verd, et tout l'ameublement, quoique fort beau et en fort bon état, n'a pas la moindre apparence de faste ou d'ostentation. Ces appartemens et tous ceux qui sont du côté de la Cour, ont été habités par Charles V, lorsqu'il vint à

la Haye, et par le comte de Leceyster, lorsqu'il commanda les troupes qu'Elisabeth avoit prêtées à la République.

Le gouvernement des Provinces-Unies est trop connu pour que j'entreprenne d'en donner ici le détail ; je me bornerai donc aux particularités les plus intéressantes.

Les Etats-généraux ne sont point les principaux dépositaires de la souveraineté ; elle appartient aux Etats-provinciaux dont les députés forment les Etats-généraux, et ce n'est jamais qu'avec leur sanction que ceux-ci adoptent des mesures importantes. Dans les Etats-généraux, chaque province a une voix, et peut faire connoître et discuter son opinion par un nombre de députés illimité. Le premier député de chaque province préside les Etats durant une semaine à tour de rôle. Lorsqu'il est question de faire la paix ou la guerre, de contracter des alliances, d'imposer des taxes, ou de quelque question relative aux privilèges des provinces, on ne peut rien décider qu'à l'unanimité. Pour d'autres objets, la majorité est suffisante : ceux qui occupent un emploi militaire ne peuvent pas être députés aux Etats-généraux ; ils nomment et reçoivent les ambasssa-

deurs, ils déclarent la guerre, font la paix, nomment les secrétaires d'état et tous les commandans en chef.

Les Etats-provinciaux ne sont pas tous composés de même; les provinces diffèrent aussi l'une de l'autre dans leur gouvernement intérieur. La province de Hollande qui contient la plus riche portion de la République, a dix-huit députés aux Etats-provinciaux, un par ville et un pour la noblesse. Le grand pensionnaire préside cette assemblée, et est toujours un de ses députés aux Etats-généraux.

Le conseil des députés est composé de dix membres, neuf pour les villes et un pour la noblesse. Ce conseil, dont le grand pensionnaire est aussi président, administre les finances de la province, et prend connoissance de la répartition des troupes dans son étendue.

Le conseil, appelé conseil-d'état, est composé, comme les Etats-généraux, de députés envoyés des provinces, et paroît être, vis à-vis des Etats-généraux, à-peu-près ce que le conseil des députés est vis-à-vis des Etats-provinciaux; il a l'administration des armées et des finances.

Les affaires des provinces sont gérées par

des Etats-provinciaux, et celles des villes par leur sénat, qui nomme les députés aux Etats-provinciaux, si la ville a le droit d'y envoyer un membre. Le sénat décide aussi dans quel sens son député votera. Les bourguemestres sont chargés, dans leurs villes, de la police et des finances ; il est d'usage de les choisir tous les ans. Cette élection appartient au vieux conseil, c'est-à-dire, à ceux qui ont occupé la place de bourguemestre ou d'échevin. Ces derniers administrent les affaires civiles et criminelles, et sont, dans quelques endroits, choisis par le Stathouder, sur une liste double qu'on lui présente ; dans d'autres on accepte ceux que le Stathouder recommande. Les conseils des bourguemestres et des échevins sont présidés par des baillis, et c'est en leur nom qu'on intente les poursuites.

Parmi les députés aux Etats-généraux, les uns sont à vie, et d'autres pour une ou pour plusieurs années.

Tel est le tissu délicat de ce gouvernement, où les Sénats des villes élisent les Etats-provinciaux, et les Etats-provinciaux choisissent les Etats-généraux. Ces derniers ne peuvent rien décider, en certains cas, qu'à

l'unanimité et avec le consentement formel des Etats-provinciaux, leurs constituans, qui ne peuvent aussi donner leur consentement qu'à l'unanimité, et avec le consentement des sénats dont ils tiennent leurs pouvoirs.

Il est évident, d'après cet exposé, que l'office de Stathouder ne donne point directement une part dans la législation; mais, appartenant à la classe des nobles des quatre provinces, il a sa part de la souveraineté que la noblesse exerce lorsqu'elle envoie des députés aux Etats-provinciaux : en Zélande, il est le seul noble, les titres de toutes les autres familles ayant été détruits durant la guerre contre l'Espagne, et on ne connoît ni renouvellement ni création de titres dans les Provinces-Unies. Dans les provinces de Gueldre, de Hollande et d'Utrecht, il est le président des nobles; il commande sur terre et sur mer toutes les forces de la République, et pour les affaires militaires, le conseil-d'état, dont il est membre, est presque entièrement sous sa direction. Il nomme les officiers subalternes, et présente aux Etats-généraux pour les premiers grades. Dans les provinces de Gueldre, Utrecht et Overyssel, surnommées *les provinces aux réglemens*,

parce que s'étant soumises à Louis XIV, en 1672, il leur en coûta une partie de leurs privilèges pour se faire réadmettre dans l'union, dans ces trois provinces, il dispose de plusieurs offices sans la nomination des villes. Il est le gouverneur-général des compagnies des Indes orientales et occidentales; il en nomme tous les directeurs sur une liste triple que lui présentent les propriétaires. Son nom préside dans tous les tribunaux, et il est à souhaiter qu'il remplisse le vœu de son cœur, lorsqu'il exerce le plus beau de tous les droits, celui de faire grace.

Telles sont les principales formes d'un gouvernement qui a conservé, durant deux siècles, une portion de liberté civile et religieuse, au moins égale à celle de tout autre pays de l'Europe, en résistant aux chances de dissolution que ce gouvernement contient en lui-même, et aux moins dangereux projets de destruction inventés au-dehors par la jalousie d'intérêts arbitraires. Il est aisé d'appercevoir la délicatesse de ce gouvernement compliqué; mais les objections, à cet égard, ont été jusqu'à présent fondées beaucoup plus sur des maximes prétendues universelles, que sur les considérations que la

la situation particulière d'un peuple exige. On ne s'est point assez occupé de connoître à quel point le succès des mesures de prospérité politique dépend du caractère et du génie des peuples qu'on veut en faire jouir. On a négligé cette étude, parce qu'elle ne présente ni l'éclat ni la facilité des spéculations générales, parce qu'elle ne peut pas donner à ses systèmes l'importance de ceux qu'on suppose convenables à tous les pays et à tous les hommes. L'ambition des guerriers est d'étendre le succès de leurs armes; celle des écrivains, et particulièrement des écrivains politiques, est d'étendre leur système. Il seroit plus sage et plus utile de perfectionner l'application des principes, que de l'étendre. Un essai de cette espèce conduiroit à l'examen des circonstances de situation et de caractère national, qui doivent régler cette application. Une évaluation plus modeste des moyens qu'ont les hommes pour faire le bien, indiqueroit les gradations qu'ils doivent indispensablement parcourir, avant d'atteindre au dégré de perfection dont ils sont capables. Plus d'intégrité dans les vues feroit convenir que les moyens doivent être aussi honnêtes que la fin qu'on s'en propose.

On tâcheroit de calculer, d'après les mœurs d'un peuple, et son caractère national, le dégré de prospérité politique dont il est susceptible. En négligeant ces considérations, au lieu de faciliter les progrès, on crée des obstacles, et le philosophe commence ses expériences pour l'amélioration de la société, aussi prématurément qu'un sculpteur qui voudroit polir sa statue avant d'en avoir formé tous les traits.

Je n'entreprendrai pas de décider si les Provinces-Unies sont susceptibles d'une meilleure constitution ; mais j'observerai que, pour juger cette question, il ne suffit pas de trouver une meilleure forme de gouvernement, mais qu'il faut avoir aussi quelque raison plausible de croire que la situation, les mœurs et le génie, ou le caractère national, seront favorables à la conservation du nouveau gouvernement. Quoi qu'il en soit, ceux qui feront cette recherche, peuvent être assurés que la présente constitution (1) assure une portion de liberté politique très-étendue, quoique les circonstances présentes de l'Europe aient détruit le bon-

(1) Juin 1794.

heur public ; que c'est à tort qu'on a représenté l'adoption générale des mesures du Stathouder par les états, comme une influence illimitée, parce qu'il est de fait que ses propositions sont souvent rejetées, et qu'il ne s'ensuit ni commotion ni agitation publiques, et qu'il n'est pas facile de faire passer pour ennemis publics ceux qui diffèrent avec lui d'opinion ; qu'il y a très-peu d'offices au moyen desquels on puisse amasser des richesses aux dépens du public, et avoir un intérêt différent de l'intérêt général ; que l'industrie sobre et les mœurs simples des Hollandais les empêchent de considérer la conduite politique, de quelque espèce qu'elle puisse être, comme un moyen d'améliorer leur fortune ; que toutes ces circonstances contribuent à diminuer les inconvéniens d'un système de gouvernement trop compliqué, parce que des moyens de corruption ne réussiront, ni à faire rejetter les bonnes mesures, ni à faire appuyer les mauvaises, que des opinions erronées pourroient cependant faire adopter ; que la conversation est parfaitement libre, et qu'il y a, parmi eux, très-peu de ces hommes qui guettent le succès des partis, afin de se déclarer en faveur

du plus fort, et d'écraser le plus foible.

Nous ne vîmes que les appartemens des Etats-généraux, parce que le prince d'Orange occupoit les siens. La princesse étoit dans une terre en Gueldre avec sa belle-fille, l'épouse du prince héréditaire, dont la santé ne s'étoit point rétablie depuis la surprise des troupes hollandaises à Menin, le 17 septembre 1793, où son mari s'étoit trouvé. L'officier qui en apporta verbalement la nouvelle à la Haye, déclara que le plus jeune des princes étoit blessé. la princesse effrayée s'informa de son frère : L'officier lui ayant indiscrettement répondu qu'il n'en avoit point entendu parler, elle se persuada qu'il étoit mort, et les suites de sa violente émotion n'étoient point encore effacées.

Les revenus attachés aux places du prince d'Orange sont fort minces ; mais ses états patrimoniaux ou héréditaires lui fournissent les moyens d'entretenir sa maison avec une sorte d'éclat modeste. La cour est composée d'un grand-maître, un maréchal, un grand écuyer, deux chambellans, cinq dames d'honneur, et six gentilhommes de la chambre. Dix jeunes gens qui portent le titre de pages sont élevés, aux dépens du

prince, dans une maison attenante au manège. En qualité de capitaine général, on lui passe huit adjudans, et trois en qualité d'amiral.

Nous n'avons pas pu savoir quel est le revenu du prince d'Orange, mais il doit être sujet à des variations considérables, puisque c'est de ses domaines qu'il en tire la plus forte partie. En Zélande, dix-sept villages et une partie de la ville de Breda lui appartiennent. Un grand nombre de places ont été fortifiées, dit-on, aux dépens de la maison d'Orange. Les fermes qu'il a dans ces environs ont beaucoup souffert dans la campagne de 1792, et cette partie de son revenu a fort baissé depuis. L'administration du revenu de ses possessions en Allemagne, occupe quatre ou cinq commis dans un bureau de sa trésorerie ordinaire. Il a aussi des propriétés dans les Pays-Bas. Tous ces objets ne sont que les débris d'une plus grande fortune, honorablement réduite par Guillaume I, prince d'Orange, dans la guerre d'Espagne, et il est possible que ce souvenir produise quelquefois, en faveur de ses descendans, une partialité involontaire.

Conformément à une vieille coutume,

on décore, durant le mois de mai, la porte occidentale du palais d'une guirlande pour chaque individu de la famille d'Orange. Ces guirlandes sont placées avec les lettres initiales des noms en fleurs, sous de larges couronnes, au bout d'un mât de pavillon peint en verd. Je me trouvai présent, par hazard, lorsqu'on les descendit, et j'ose assurer qu'il n'en avoit pas coûté plus de cinq schellings pour la totalité des ornemens : tant les notions du luxe sont modestes en Hollande!

Au nombre des bureaux contenus dans l'enceinte de la cour, il y a une imprimerie où les Etats-généraux et les Etats de la Hollande n'emploient que des ouvriers qui ont fait le serment de garder le secret sur le contenu des papiers qu'on leur confie. Il paroît assez extraordinaire d'exiger le secret de ceux dont l'art n'est utile qu'à transmettre la publicité; mais le fait est qu'une grande partie des papiers qui sortent de cette presse, ne sont jamais confiés au public. Les Etats se servent de la presse par économie, et considèrent que ceux de leurs membres qui communiqueroient un imprimé, en feroient de même d'un papier écrit à la main.

Dans une grande place proche de la cour,

il y a un cabinet d'histoire naturelle, dont nous n'avons pas assez de connoissance pour en donner une description. Il est arrangé dans des petites pièces où l'on reçoit, à midi, ceux qui se sont faits inscrire la veille. On regarde comme un article fort rare et sans doute fort beau, un animal de l'espèce du cerf, haut d'environ 14 pouces, parfaitement proportionné et marqué, et qu'on croit parvenu à toute sa grosseur. On l'a apporté des côtes de l'Afrique.

La bibliothèque du Stathouder étoit accidentellement fermée, à cause de l'indisposition du bibliothécaire. La gallerie des tableaux étoit ouverte, mais j'ai résolu d'en faire grace à mon lecteur. La bibliothèque contient, dit-on, huit mille volumes, et quatorze mille gravures dans des portefeuilles. Au nombre des manuscrits enluminés sur vélin, on voit le Missel dont la sanguinaire Catherine de Médicis faisoit usage, et celui qui a appartenu à Isabelle de Castille, la grand'mère de Charles-Quint. Mais ce qui paroît un meuble de bibliothèque assez étrange, est une armure complette de François premier, qui étoit précédemment dans le cabinet de Christine de Suède.

Quoique cette collection soit la propriété personnelle du prince, le bibliothécaire est autorisé à prêter des livres aux personnes connues, auxquelles ils peuvent être de quelqu'utilité pour les progrès des sciences.

Nous passâmes une longue matinée à parcourir les rues de cette ville qui contient des édifices magnifiques en plus grand nombre qu'aucune des villes du nord de l'Europe n'en renferme dans un espace de même étendue. Le grand *Voorhout* est moins une rue que deux séries de palais qui se font face. Entre deux larges chemins de charrois qui passent le long des bâtimens, il y a plusieurs avenues de très-beaux tilleuls plantés par les ordres de Charles V, en 1536, avec recommandation de les conserver soigneusement : le placard qui indiquoit la punition qu'on encoureroit en les dégradant, subsiste encore. Je n'aurois jamais fait si j'entreprenois la description de tous les superbes édifices de cette rue et des rues voisines, et elle entraîneroit des répétitions fastidieuses. On remarque au nombre des plus beaux, la résidence de l'ambassadeur d'Angleterre, construite par Huguetan, fameux banquier de Louis XIV, et celle du ministre de Russie, construite par

le pensionnaire Barneveldt; mais l'édifice destiné à éclipser tous ceux de la Haye par sa magnificence, est l'hôtel du prince de Nassau-Weilbourg. Après son mariage avec la sœur du prince d'Orange, il acheta huit maisons contigues, sur un terrein qui fait face au Voorhout, et qui lui coûtèrent une somme immense : c'est à leur place qu'il éleva son hôtel en forme de croissant ; ce qu'il y a de fait est superbe, mais il est commencé depuis dix-huit ans, et il y a douze ans que les travaux sont suspendus.

On rencontre à la Haye, presqu'à chaque pas, un édifice public. La Doelen, vaste bâtiment qui donne en partie sur la place des tournois, est situé à une extrémité de la terrasse sur laquelle nous étions logés. C'est dans cette maison que les bourgeois gardent leurs drapeaux, et entr'autres les enseignes de la toison-d'or, données par Charles V. Edouard III d'Angleterre ayant été admis dans cette ville, à l'âge de dix ans, au droit de bourgeoisie, fut décoré de l'ordre de la toison par le bourguemestre. A l'autre extrémité de cette terrasse, on voit le palais que le prince Maurice de Nassau fit construire au retour de son gouvernement du Brésil. Au

commencement de ce siècle, un incendie détruisit l'intérieur; mais les murs de pierre et de briques étant restés intacts, les propriétaires le firent réparer avec le secours d'une loterie. L'usage qu'on fait aujourd'hui de ce Palais, démontre évidemment que les édifices ne sont pas rares à la Haye; il sert de rendez-vous aux assemblées de la société de Haerlem, et d'une autre société pour l'encouragement de la poésie hollandaise.

Le nombre des édifices publics est fort augmenté par les maisons que les dix-huit villes entretiennent pour leurs députés aux États de la province : on les appelle *les logemens des villes*, et il y a entr'elles une grande rivalité de magnificence; celles d'Amsterdam et de Rotterdam sont les plus belles.

Les églises ne sont remarquables ni par l'antiquité, ni par la grandeur. La congrégation des protestans anglais célèbrent leur culte dans une petite chapelle, proche du Vyver, où nous avons eu la satisfaction d'entendre prêcher le docteur Glean, leur vénérable pasteur.

La résidence d'une cour fait qu'à la Haye la mise et la tournure des habitans sont moins nationales ou moins caractéristiques que dans

les autres villes de Hollande. Sans leur cocarde orange, on pourroit prendre pour des anglais la plupart de ceux qu'on rencontre dans les rues; mais ils portent tous des rubans de cette couleur, les uns à leur chapeau, et d'autres à leur boutonnière. Les pauvres, car il y en a plus à la Haye qu'ailleurs, ont toujours quelque chose de la couleur orange; on l'attache au bonnet des enfans, et cette pratique est portée à un excès aussi ridicule que la défense que les magistrats firent en 1785 de porter ou de montrer, quoique ce fut de couleur orange, pas même des fruits ou des carrottes qu'on ne pouvoit pas exposer en vente avec la queue en dehors.

En Hollande, les distinctions entre les classes politiques sont très-fortement marquées et très-constamment soutenues. On m'a assuré que dans certains villages, celui qui porteroit une cocarde, et dans d'autres, celui qui n'en porteroit pas, s'exposeroient à être insultés, particulièrement s'ils étoient du pays; mais dans les villes où ceux des deux partis ont fréquemment des affaires à traiter ensemble, on s'occupe peu de ces distinctions. A Amsterdam, les partisans du Stathouder ne portent point de cocardes:

en général, les marins, les laboureurs et tous les ouvriers des villes, sont attachés à la maison d'Orange, dont la classe riche des artisans et des marchands sont les principaux adversaires.

L'histoire ou même les descriptions des deux partis tiendroient ici beaucoup trop de place, mais il ne sera point déplacé d'indiquer, en peu de mots, que les intérêts de commerce furent l'origine ou la principale cause de cette dissention. Vers l'année 1750, le commerce anglais avoit la plus grande faveur dans toute la Hollande. Dans la guerre de 1756, les français ayant fait de grandes pertes en vaisseaux, se servirent des navires hollandais pour transporter en Europe le produit de leurs îles de l'Amérique, et établirent, par ce moyen, une grande relation avec les marchands d'Amsterdam et de Rotterdam. La cour de France eut soin de délayer un peu de politique dans cette source de richesses qu'elle laissoit couler vers les Provinces-Unies; mais la source contribua plus efficacement que tout le reste à produire une sorte d'affection pour la France, et particulièrement dans la Province de Hollande, où elle circuloit en plus grande abondance. Les mi-

nistres anglais firent enlever tous les vaisseaux hollandais chargés de marchandises appartenantes à des français, et l'Angleterre fut durant un tems très-odieuse. Quelques villes maritimes, excitées probablement par la France, demandèrent la guerre contre les anglais, mais les amis du Stathouder réussirent à l'éviter, et dès ce moment, le prince fut chargé d'une partie de la défaveur et du ressentiment que les menaces des ministres de l'Angleterre et l'industrie de ses négocians, pouvoient exciter dans un pays de commerce.

La conquête des colonies françaises en Amérique fit bientôt disparoître le sujet de la contestation, mais non pas le ressentiment des grandes villes contre le Stathouder; il fut au contraire fort aggravé par les pertes de leurs marchands, lorsque les hostilités commencèrent entre les anglais et les Provinces-Unies en 1780. Tandis que la flotte hollandaise se préparoit lentement à mettre en mer, les anglais firent sortir tous leurs vaisseaux, tant bons que mauvais, et la capture de presque tous leurs navires marchands fit éprouver aux plus riches maisons de la Hollande un violent échec, dont tous les

souffrans devinrent les ennemis du Stathouder.

Si on ajoute à ces circonstances que la Province de Hollande, qui paye 58 pour cent de toutes les taxes, croit avoir droit à plus d'influence dans le gouvernement général qu'elle n'en peut espérer d'un seul suffrage, on connoîtra toutes les sources des différences de partis en Hollande, quoique d'autres motifs ayent pu s'y mêler depuis, durant une longue suite d'événemens et de crises différentes.

Le Stathouder, sur qui des évènemens malheureux ont fixé l'attention, a, dit-on, des mœurs simples, le jugement sûr, et autant d'incapacité que d'aversion pour les intrigues politiques. Sa place exige, en tems de guerre, beaucoup de soins et d'activité personnels, qu'il est très-disposé à exercer avec exactitude; mais il n'a pas malheureusement la vigueur de corps et d'esprit qui lui seroient nécessaires.

Je l'ai vu à une parade de ses gardes, et on n'a pas besoin d'être instruit de ses peines, pour appercevoir qu'il en est très-vivement affecté. Il est presque impossible d'imaginer une physionomie où l'empreinte de l'in-

quiétude et d'une sorte de découragement soient plus fortement marqués : sa taille est courte et très-massive, et dans la conversation, il a l'air doux et modeste. Cette parade est à la Haye son seul moment d'exercice ou plutot de relâche ; car, entre son lever, à cinq heures du matin, et son coucher, à neuf heures du soir, il passe le plus souvent dix heures dans son cabinet. Il y vient accompagné d'un ou de deux officiers, et sa présence augmente rarement le nombre des spectateurs. Etant rentrés dans notre auberge après la parade, nous le vîmes passer sous nos fenêtres avec un officier, et pas une ame à sa suite.

La famille du Stathouder sert si rarement de texte à la conversation, que je n'ai pu apprendre rien de particulier sur les membres qui la composent. Le Stathouder a donné, en 1787, une preuve suffisante de la douceur de son caractère et de son humanité, lorsque, de retour à la Haye, il se trouva maître de la personne de ceux qui l'avoient banni récemment de son pays. La conduite réciproque des deux partis, relativement à la sûreté personnelle de leurs adversaires, fait le plus grand honneur au caractère de la nation. Tandis que l'autorité fut entre les mains des États de

la Hollande, ils ne prétendirent point avoir le droit de détruire les amis du Stathoûder; et lorsque ce prince revint, dans un tems où la violente haine que ses adversaires manifestoient contre lui, auroit pu excuser des mesures de rigueur, il se contenta de demander que dix-sept d'entr'eux, dont il donna la liste, fussent déclarés incapables d'occuper des places dans la République.

Une des plus agréables excursions des environs de la Haye est à la *Maison du bois*, petit palais appartenant au prince d'Orange, et situé dans un bois qui se prolonge presque jusqu'à la porte du nord de la ville. On appelle ce bois un parc, mais il est ouvert et traversé par les routes publiques de Leyde, de Haerlem et d'Amsterdam. Philippe II avoit été si frappé de sa beauté, que dans la campagne de 1574, il défendit à ses officiers de le détruire; et parmi les choses dont la jouissance ne lui étoit pas personnelle, c'est peut-être la seule dont ce destructeur de la race humaine et de sa propre famille ait ordonné la conservation. Louis XIV ayant probablement entendu faire l'éloge de cette indulgence, laissa subsister le mail d'Utrecht, pour servir de monument à sa sensabilité, dans

dans une invasion sans motif qui coûta la vie à plus de dix mille hommes.

Les appartemens de la *Maison du bois* sont meublés fort inégalement ; le plus beau meuble est un satin petit gris, avec des plantes et des oiseaux de la Chine, relevés en bosse, et travaillés avec des soies et des plumes dont les couleurs sont très-éclatantes. Les rideaux des fenêtres, la garniture des écrans, des sophas et des siéges sont de même étoffe, et la monture des derniers est de fabrique chinoise. Il est impossible de rien voir de plus délicat ou de meilleur goût ; mais ce qui paroîtra sans doute extraordinaire, les tapis sont si communs, qu'un marchand anglais ne les souffriroit point dans sa salle. Le meuble de la chambre à coucher de cérémonie est précieux, et a été jadis fort brillant. Une légère balustrade du Japon, d'environ trois pieds de hauteur, traverse la chambre et ferme la partie où le lit est placé. Le sallon de la princesse, où on joue quelquefois aux cartes, est décoré de superbes tableaux et peut passer pour un appartement magnifique ; mais on trouve encore ici un exemple de cette dissonance qu'on remarque, dit-on, par-tout dans les ameu-

blemens, excepté en Angleterre. Des quatre tables de jeu, il y en a deux dont un fripier de Londres dédaigneroit l'acquisition. La pièce de remarque, dans cette maison, est le sallon d'Orange, de forme oblongue et d'une belle hauteur, avec des panneaux peints par les plus célèbres dessinateurs des écoles hollandaise et flamande, et entr'autres, par Van-Tulden, élève de Rubens, qui imita si parfaitement sa manière dans un tableau de Vulcain, et dans un autre de Vénus formant un trophée, qu'on les a très-souvent jugés de son maître. Les sujets des panneaux et des plafonds sont allégoriques, et la plupart en l'honneur des princes de la maison d'Orange, particulièrement de Frédéric Henri, le fils de Guillaume Premier, et petit-fils de l'amiral de Coligny. La maison et le sallon ont été construits et décorés aux frais de sa veuve.

Presque toutes les chambres sont ornées de portraits de famille; plusieurs ont été peints récemment par la princesse héréditaire. Elle s'est représentée elle-même dans un grand tableau faisant le portrait de sa belle-mère : ce même tableau contient un portrait de son mari, qui passe pour un chef-d'œuvre. Sur chacune des six portes de ce

vaste sallon, une princesse de la maison d'Orange est peinte de grandeur naturelle, et lorsque la porte par laquelle on entre est refermée, on a peine à la reconnoître. Sur un tableau qui représente Louise de Coligny, la veuve de Guillaume Premier, le peintre a déployé son talent pour les allégories; elle est figurée par l'espérance, tenant dans sa main une branche d'oranger où il n'y a qu'une orange, d'où le spectateur doit apparemment conclure que son fils étoit sa seule espérance.

La délicieuse avenue qui conduit à Schevening, village situé sur le bord de la mer, à la distance d'environ deux mille de la Haye, est un superbe monument d'élégance et de grandeur; elle commence au canal qui environne la Haye, et continue jusqu'au village sur une ligne si exactement droite, qu'en y entrant, on distingue parfaitement le clocher de Schevening à l'autre extrémité. La route est plantée de quatre rangées de superbes ormes, dont les deux lignes intérieures forment cette charmante perspective, les deux autres abritent l'avenue disposée de chaque côté pour les piétons.

Le village, composé de deux ou trois cents maisons de paysans ou de pêcheurs, seroit,

par sa propreté, un spectacle très-extraordinaire par-tout ailleurs qu'en Hollande. Il n'y a à Londres ni rue ni place dont les bâtimens approchent de cette étonnante fraîcheur : tout y est reluisant de propreté, quoique son unique rue aboutisse à la mer et soit habitée par quelques centaines de pêcheurs. Nous passâmes une journée délicieuse dans une petite auberge, sur le rivage, à nous informer de l'histoire du village qui est très-ancien, et à contempler l'océan qui nous présentoit d'un côté une étendue sans bornes, et qui ne sembloit être que très-foiblement restreint de l'autre, par une longue suite de côtes blanchâtres et fort basses.

La mer frappe avec violence contre ce rivage, qu'on a sans doute fort exhaussé pour la sûreté du village ; c'est au moins la seule manière d'expliquer sa sécurité depuis 1574. Entre cette année et la fin du siècle précédent, il éprouva six inondations ; la première, en 1470, détruisit une église, la dernière entraîna cent vingt maisons, et les habitans ne s'en obstinèrent pas moins à les reconstruire au même endroit. L'industrie qui leur apprit enfin à se garantir de la mer, leur donna aussi le courage de supporter les fré-

quentes et destructives incursions des Espagnols. Le rivage étoit couvert d'un grand nombre de bateaux destinés à la pêche du hareng, et des gens du lieu nous ont assurés que cent cinq de ces petits bâtimens appartiennent à ce village, composé au plus de deux cents maisons. Ils sont construits assez solidement pour être poussés sans inconvénient sur la côte : la marée en ayant mis à flot une quarantaine, nous les vîmes haler au moyen des ancres, et avant notre départ ils étoient hors de vue.

Nous vîmes avec plaisir, dans cette occasion, les efforts patiens, mais non pas très-actifs, des marins hollandais contre les obstacles du vent qui chassoit violemment à la côte. Nous apperçûmes, pour la première fois, ce que depuis nous eûmes souvent l'occasion d'observer ; que l'industrie hollandaise, si généralement admirée, en obtiendroit à peine le nom en Angleterre. En Hollande, l'homme de peine est rarement oisif ; mais je n'en ai jamais vu travailler fort et ferme, dans l'acception que nous donnons chez nous à cette expression. Pour la persévérance, le soin et la patience, les hollandais n'ont point d'égaux ; mais l'adresse, la

force et l'activité d'un matelot ou d'un ouvrier anglais leur sont absolument inconnues. Vous ne verrez jamais un hollandais entreprendre ce qu'exécutent journellement nos portefaix ; vous ne les verrez pas non plus, à la vérité, se livrer comme eux au repos durant une partie de la journée. Les hollandais ne portent jamais de fardeaux : à Amsterdam, où les voitures sont très-embarrassantes, pour transporter un bouillon de vingt pintes, on se sert d'un cheval et d'un traîneau.

En revenant de Schevening où il en coûte plus pour un dîner qu'à un des hôtels de la Haye, nous nous détournâmes un peu sur notre droite pour visiter les jardins de Portland, jadis la promenade favorite de Guillaume et de Marie, et plantés, dit-on, dans le goût anglais : ils ne pourroient pas servir aujourd'hui d'échantillon, même aux jardins hollandais. Le terrein extraordinairement bas est encaissé entre la route élevée de Schevening et les sablières de la côte ; l'air humide de la mer y est retenu et imbibe le terrein. Les ornemens artificiels sont fanés et en décadence, et les boulingrins négligés ne présentent qu'une verdure jau-

nâtre. En arrivant à l'orangerie, la dégradation est encore plus sensible : on passe ensuite à des pavillons où sont les jets d'eau, et si le curieux a la patience d'attendre la fin des préparatifs destinés à exciter sa surprise, il a la satisfaction de pouvoir compter le nombre de tuyaux qui refusent le service. La demande d'un droit de passage qu'on nous fit payer à une petite distance de la Haye, servit à nous donner bonne opinion de la civilité hollandaise. Comme on ne nous avoit rien demandé en passant, nous nous informâmes pourquoi on faisoit préférablement payer au retour. Le préposé nous répondit qu'il nous avoit vu passer, mais que comme nous devions indispensablement repasser par cet endroit pour rentrer dans la ville, il n'avoit point voulu nous faire revenir inutilement sur nos pas. Cette taxe sert à l'entretien de la digue sur laquelle le chemin passe : on la commença le premier de mai 1664, et elle fut achevée le 5 décembre 1665, au moyen d'un emprunt accordé pour cette entreprise ; la route a trente toises de largeur.

Le lendemain, après avoir vu relever les gardes du corps du Stathouder, dont les simples gardes portent des plumets dans leurs

chapeaux et des habits de drap écarlate, galonnés d'or, nous quittâmes les superbes et paisibles palais de la Haye, et nous nous embarquâmes pour Leyde.

LEYDE.

TROIS heures de navigation sur un canal bordé de maisons de campagne, de pavillons, terrasses, jardins, etc., nous conduisirent à Leyde, considérée comme la seconde ville de la Hollande, avant que Rotterdam eût acquis sa présente étendue. Leyde est toutefois si vaste, qu'un voyageur peut généralement s'attendre à une promenade d'une demi-lieue avant d'atteindre à son auberge, et ceux qui arriveront comme nous au moment d'une foire, ne trouveront pas cette procession plaisante. Nous augmentâmes notre embarras en refusant de loger dans ce qu'on appelloit la première auberge, où nous ne trouvâmes ni propreté ni politesse; il y en a sans doute de bonnes à Leyde, mais il auroit fallu les connoître.

Ne pouvant mieux faire, nous entrâmes

dans la première qui se présenta, et après nous y être installés tant bien que mal, nous allâmes faire un tour à la foire dont nous n'avions encore vu que la foule. Les loges alignées sous des arbres, le long des bords du canal, présentoient un coup-d'œil fort différent des foires de nos villes; et les objets exposés en vente rendoient la différence encore beaucoup plus frappante. Un grand nombre de boutiques étoient remplies d'orfèvrerie, bijoux, et de pendules de France, dorées d'or moulu, de très-belles porcelaines, et enfin de marchandises précieuses dans tous les genres, telles qu'on pourroit les trouver dans les plus riches boutiques des grandes villes. Nous y vîmes avec plaisir beaucoup de marchandises anglaises et des noms anglais inscrits sur la porte de trois ou quatre loges.

Comme la mise hollandaise commençoit à nous être familière, nous distinguâmes que la foule étoit composée en grande partie d'étrangers et de paysans, dans leur parure des jours de fête; dont l'étalage met ordinairement en évidence les ornemens de plusieurs générations, la variété des modes ayant, parmi les hollandais, très-peu d'in-

fluence. La foire s'étendoit à-peu-près dans un quart de la ville, que nous ne tardâmes pas à quitter pour parcourir les trois autres : deux rues parallèles la traversent toute entière dans sa longueur, et contiennent le petit nombre des salles publiques de l'université, dont l'existence seroit ignorée si sa célébrité dépendoit de la beauté de ses bâtimens. Les universités de la Hollande n'ont point de revenus fondés : les professeurs, gagés par les Etats, ont chacun leur appartement dans quelque maison de la ville, et les étudians louent des chambres ou se mettent en pension. La bibliothèque recueillie par Scaliger n'est ouverte qu'une fois par semaine, durant deux heures seulement ; c'est une politique du gouvernement pour tirer des étrangers le plus d'argent possible, et leur concours fut jadis si considérable à Leyde, qu'on jugea important de ne point les dispenser d'acheter des livres, en leur fournissant les moyens de les lire gratis : il en résulte que l'université, soumise aux réglemens mercantiles de magistrats commerçans, est fort déchue. Il y a toutefois des étudians de toutes les nations et de toutes les religions, parce qu'ils sont dispensés des sermens auxquels les profes-

seurs sont seuls assujettis. On y enseigne, dit-on, avec succès, la physique et la botanique : il y a un jardin auquel la compagnie des Indes Orientales fournit beaucoup de plantes étrangères. Les professeurs ont chacun environ cinq mille livres de gages, et reçoivent en outre un salaire des étudians. L'université est gouvernée par un recteur choisi dans une liste de trois sujets que le sénat présente aux Etats. Le sénat est composé de professeurs, et dans des cas extraordinaires, les Etats nomment des agens qui, sous le nom de curateurs, dirigent la conduite du Sénat et des recteurs.

Après avoir visité quelques magasins de librairie fort complets, et admiré une longue rue bordée de fort belles maisons, nous traversâmes encore une fois la moitié de cette grande ville pour nous rendre à bord du Trechtschuit qui partoit pour Haerlem.

HAERLEM.

Le canal qui conduit de Leyde à Haerlem est le plus amusant de tous ceux qui lient ensemble les nombreuses villes de la pro-

vince. Quoique cette partie de la Hollande soit considérée comme la plus basse, il ne paroît pas qu'elle ait plus souffert que les autres des inondations. Les maisons de plaisance qui bordent le canal démontrent qu'on s'y croit en sûreté : des observations incontestables ont cependant constaté que ce district est même dans le calme le plus profond au-dessous du niveau de la mer qui le baigne. Dans le cours de notre navigation, qui fut d'environ quatre heures, nous passâmes sous plusieurs ponts, et nous apperçûmes une infinité de petits canaux qui traversent le pays dans tous les sens. Les Trechtschuyts ne s'arrêtent point au passage des ponts : on lâche d'un côté le cable du bâtiment, et on le retire immédiatement de l'autre, s'il ne se trouve personne sous l'arche pour le prendre. Les canaux font rarement le coude ; lorsqu'il s'en trouve, on y place un poteau fort élevé autour duquel on tire le cable, et pour qu'il ne souffre pas du frottement, on attache au poteau un vire-vaut qui tourne avec le cable. On trouve presque toujours sur les bords des canaux des villages où l'on arrête quelques minutes, et les passagers peuvent y prendre quelques rafraîchissemens,

mais on les y laisse sans cérémonie, s'ils y mettent plus de tems que le batelier à donner et recevoir les lettres des maisons voisines.

Haerlem est environnée, comme Leyde, de murailles construites en briques; mais elles sont l'une et l'autre dénuées des massifs de terre qui constituent les fortifications modernes. Une batterie de quelques pièces de canon, établie près de la porte, commande le pont d'un fossé large et profond, et le massif de la porte, construit solidement, est assez étendu pour obscurcir un peu le passage qu'il couvre : rien n'indique d'ailleurs les moyens de résistance qui bravèrent durant une année les efforts du duc d'Alva, et l'irritèrent au point que le massacre des habitans, forcés enfin de se rendre, put seul assouvir sa vengeance implacable.

Une rue étroite conduit de la porte à la place du marché, où deux pièces de canon sont braquées devant un corps-de-garde : cette précaution contre les violences intérieures est la première que nous ayons apperçue. Haerlem est une des villes qui a pris une part plus active aux querelles de 1787, et qui s'est, dit-on, le plus fortement prononcée l'ennemie du Stathouder et de son administration.

La place du marché est très-vaste; elle environne la cathédrale qui n'a point d'égale en Hollande pour l'étendue. Elle fut construite dans le commencement du seizième siècle : le jeu d'orgues, considéré long-tems comme le meilleur de l'Europe, est d'une grandeur extraordinaire; ses sons ont beaucoup plus d'éclat que de douceur; les tuyaux sont argentés, et le bois est peint avec infiniment de soin, les orgues étant la seule partie de leurs églises que les hollandais se permettent d'enjoliver. On en construit à présent un jeu dans la cathédrale de Rotterdam, qui rivalisera, dit on, celui de Haerlem, et qui pourroit le surpasser sans miracle.

Nous restâmes jusqu'au lendemain à Haerlem, qui mérite à peine un si long séjour : quoiqu'une de ses rues, située sur le bord d'un canal, soit bordée d'une file de maisons plus régulièrement belles que tout ce qu'on pourroit trouver dans la province, en exceptant la Haye, cette magnificence a droit de surprendre dans une ville dont tout le reste annonce peu de richesses, et n'a rien qui puisse fixer agréablement les regards.

La tranquillité des grands en Hollande est vraiement étonnante : on traverse des rangées

de palais sans rencontrer une voiture, ou même un domestique. Les habitans de ces superbes édifices ne sont pas toutefois occupés moins sérieusement que ceux dont l'agitation fait beaucoup de tapage : la différence consiste en ce que les premiers se contentent des jouissances qu'ils peuvent se procurer sans se donner le mouvement des autres. Ils attendent paisiblement la fin de l'année qui doit augmenter leurs richesses, ou au moins la masse de leur argent. Ils savent que chaque jour le produit de l'intérêt accroît leur principal, et ils laissent couler le tems dont le cours fixe exclusivement leur attention, parce que c'est lui seul qui augmente leurs trésors. L'amour de l'argent, pour le posséder sans en jouir, est la passion dominante de tous les hollandais sans exception, quels que puissent être à d'autres égards leurs dispositions et leur caractère. Depuis l'enfance jusqu'à la caducité, cette passion est chez eux ardente, enracinée, indestructible et universelle.

Haerlem a peu de commerce et ne communique avec la mer qu'à travers Amsterdam. Cette dernière ville a réussi jusqu'à présent à faire échouer le projet de couper un canal dans une étendue d'environ quatre

mille qui séparent Haerlem de l'Océan. Ses manufactures d'etoffes de soie et de fil sont fort déchues; rien n'y annonce cependant la pauvreté ni la décadence. Les environs sont couverts de maisons de plaisance et de jardins, particulièrement les bords du *Sparen*, dont un bras traverse la ville et l'autre passe le long de ses murs. En compensation du reproche d'avarice, je dois aussi faire mention de quelques institutions de charité, pour l'instruction et l'occupation de l'enfance indigente.

AMSTERDAM.

Le trajet de Haerlem à Amsterdam est une des communications les moins riantes pour la vue, mais une des plus satisfaisantes pour la curiosité. Durant une grande partie du chemin, le canal passe entre le lac *Haerlemer maer*, et un large bras du Zuider-Zée, qu'on nomme la rivière *K*. La langue de terre qui sépare ces deux courans est si étroite dans un endroit, qu'on n'a pas pu y conduire un canal, et près de cet endroit, il y a un village

lage où on quitte le premier bateau pour aller en prendre un autre à environ un quart de mille où le canal recommence. Là, comme dans toutes les occasions semblables, il en coûte aussi cher pour le transport de deux ou trois valises d'un bateau à l'autre, que pour tout le reste du voyage, et le prix est fixé par une ordonnance. Les magistrats ont considéré que ceux qui auroient un gros bagage seroient presque toujours des étrangers, et que les gens du pays en tireroient un bénéfice. Les hollandais entassent leurs nippes dans un sac de velours appellé *Rysake*, qui doit toujours être transporté gratis.

La séparation entre ces deux vastes courans se nomme *Halt wegen sluice*: ils ont tous deux rongé considérablement leurs bords, et s'ils venoient à se réunir, ils seroient irrésistibles. L'endroit le plus étroit est soutenu par des pilotis et de la maçonnerie d'environ quarante pieds d'épaisseur: placé sur ce point, le spectateur voit à sa gauche l'Y, qu'on appelle une rivière, mais qui n'est en effet qu'un large débordement du Zuider-Zée, et qui porteroit sans interruption un petit navire jusqu'à l'océan d'Allemagne. De l'autre côté est le lac d'Haerlem, d'environ douze

mille de longueur sur une longueur de neuf mille. Durant le siége d'Haerlem, les Espagnols y stationnèrent des flottes et y donnèrent des combats navals. A son extrémité, qui s'étend jusqu'à Leyde, il y a un passage qui conduit de cette ville à Amsterdam, par un trajet beaucoup plus court que celui du canal, mais on dit qu'il est dangereux. Antérieurement à l'année 1657, il n'y avoit toutefois point d'autre chemin, et ce fut probablement l'accident arrivé sur ce lac au prince de Bohême, et le danger que son père y courut, qui décidèrent l'entreprise du canal.

L'écluse est un des postes importans qui peuvent défendre Amsterdam contre une armée. En 1787, il arrêta long-tems le prince de Brunswick, et Amsterdam fut la dernière ville qui se rendit. Toutes les routes étant sur des digues ou sur des levées, elles sont susceptibles d'être défendues par des batteries qu'on ne peut attaquer que par colonne et de front. Le prince s'empara facilement de la digue nommée *Halfwegen*, parce qu'on avoit négligé de placer des chaloupes canonnières sur le lac de Haerlem, sur lequel Brunswick fit passer, dans trente bateaux huit cents hommes qui surprirent, le premier

d'octobre, les hollandais au point du jour. Cette attaque fut une des plus importantes, mais il y en eut onze dans le même jour, et le lendemain la ville se rendit.

Au-delà de l'écluse, le canal a plusieurs brêches faites par des débordemens de l'Y ; on n'a pu ni les réparer ni mettre à sec ; et quoiqu'elles soient toutes beaucoup plus anciennes que la génération présente, les bateliers en parlent avec autant d'horreur que s'ils en avoient vu l'effrayante irruption. Les environs d'Amsterdam et la vue de la ville ne présentent ni grandeur ni magnificence. Les aîles d'environ cent moulins-à-vent qui tournent sans cesse, produisent un effet plus frappant que les édifices publics de cette fameuse capitale.

Notre bateau s'étant arrêté au-dehors des portes de la ville, nous attendîmes l'arrivée d'un des carrosses de louage, qu'on peut toujours se procurer en l'envoyant chercher à leurs écuries, mais ils n'attendent point, comme chez nous, sur des places ou dans les rues. Il en coûte un écu pour faire, dans l'intérieur de la ville, une course d'environ deux mille ; le prix fixé est une *guildre*, ou environ quarante-cinq sols. Nous indi-

quâmes au cocher l'auberge du *Doolen*; mais il nous conduisit à une autre dans la même rue, et lorsque nous en fûmes informés, nous étions arrangés et passablement satisfaits de notre local.

Presque toutes les principales rues d'Amsterdam sont étroites, mais les voitures y sont beaucoup moins abondantes que dans d'autres villes de la même étendue; et comme on ne souffre point qu'elles y roulent avec autant de rapidité, quoiqu'il n'y ait point de trottoir élevé le long des maisons, comme en Angleterre, les gens de pied peuvent faire leur chemin sans danger et sans inquiétude. Les rues qui bordent les deux principaux canaux ont des deux côtés de larges terrasses, mais elles sont le plus souvent encombrées par des ateliers placés sur les bords du canal. Le transport de leurs matériaux, planches, bois, dans les maisons voisines, est presque continuel: les ouvriers s'embarrassent fort peu de la liberté du passage. Tel est généralement le caractère des Hollandais. On ne les verra point dans leur société ou dans leurs affaires perdre un moment de leur tems pour faire une petite méchanceté, satisfaire un petit mouvement d'envie, ou se mé-

nager un petit triomphe : ils ne sont point assez futiles pour s'occuper de ces misères, qui ne laissent pas d'abreuver la vie d'amertumes ; mais on ne les verra pas non plus se détourner d'un seul pas, ou employer une minute de leur tems pour éviter à des inconnus de l'embarras ou des désagrémens. Le hollandais qui traîne des fromages dans son magasin ou des barres de fer à travers le passage, ne s'arrêtera point pour laisser passer une femme ou une personne infirme, à moins qu'elles ne soient accompagnées de quelqu'un en état de les protéger. Un garçon de magasin qui roule une tonne, ou une servante occupée à asperger l'extérieur des fenêtres, laissent aux passans tout le soin de sauver leurs habits ou leurs jambes, et ne daignent pas y faire la moindre attention.

Les canaux qui font l'ornement des autres villes de la Hollande sont un des désagrémens d'Amsterdam ; la plupart sont stagnans, et quoique très-profonds, ils sont si chargés d'immondices, que dans des jours de chaleur il en sort des exhalaisons infectes. Nos fenêtres donnoient sur deux canaux, mais l'odeur nous fit bientôt renoncer à la vue qu'elles nous offroient. Le fond est si bourbeux, qu'en

retirant un croc de bateau à travers douze pieds d'eau, on le voit encore teint d'une partie de la boue. Des bateaux chargés de cette boue passent souvent, en plein midi, sous les fenêtres des plus riches négocians, et l'odeur de cette exécrable cargaison n'interrompt ni les calculs de leur cabinet, ni les opérations de leur comptoir.

Pour effacer un peu la désagréable impression des rues et des canaux d'Amsterdam, qu'on pourroit nommer sa partie honteuse, nous voulûmes voir ce qui est généralement considéré comme sa gloire, l'intérieur de la maison des Etats, mais nous fûmes privés de cette satisfaction par cette sévérité d'exactitude dont les hollandais donnent l'exemple, et qu'on feroit bien d'imiter ailleurs. Nos amis nous avoient obtenu un billet d'entrée pour dix heures du matin : nous arrivâmes chez eux vers les dix heures et demie, et comme il auroit encore fallu dix minutes pour nous rendre où la curiosité nous appelloit, ils jugèrent que le billet ne pourroit plus servir. On nous en offrit un pour un autre jour, mais nous ne voulûmes point l'accepter, dans la crainte de nous exposer au reproche d'inexactitude de la part des personnes obligeantes qui nous combloient de civilités.

Google

La maison des Etats est à l'extérieur un édifice fort simple, construit en pierres, et qui ne peut mériter l'attention que par sa longueur, sa hauteur et la solidité de sa bâtisse. La façade a cent huit pas de longueur, point de principale porte, mais plusieurs petites entrées. Le petit nombre de statues dont il est décoré, à l'exception d'un Atlas, ne méritent point de fixer l'attention. On fait beaucoup de contes sur les frais de sa construction : les fondations, composées de pilotis, ont coûté, dit-on, un million de guildres, ou environ quatre-vingt-dix mille louis ; il en a coûté le triple pour achever l'édifice. On évalue son contenu, c'est-à-dire la masse d'argent de la fameuse banque, à des sommes si immenses, qu'on n'ose point répéter la plus foible estimation.

La bourse est un bâtiment de mince apparence et d'un accès peu commode. Les bureaux de la poste sont bien situés, sur une large terrasse proche de la maison des Etats. La bâtisse des églises n'a rien de frappant, mais les réglemens relatifs à leurs ministres mériteroient d'être plus connus. Chaque église en a deux, ils reçoivent tous un salaire égal et fort honnête. A une petite distance de la

bourse, on trouve sur les bords des canaux de fort belles rues dont les maisons sont presque aussi magnifiques que celles de la Haye ; c'est dans ces rues, beaucoup plus longues que celles de Leyde ou de Haerlem, et sur le port, qu'un étranger peut concevoir une grande opinion de la richesse d'Amsterdam, de l'étendue et de l'activité de son commerce. L'intérieur des boutiques et leur étalage paroissent misérables lorsqu'on a vu celles de Londres.

Pour avoir la vue du port, la meilleure manière est de se faire conduire en bateau à quelqu'une des petites villes qui bordent le *Zuider-Zée* ; mais on peut, sans se déplacer, le voir de dessus les quais. De petites plates-formes faites avec des planches et soutenues par des poteaux, s'avancent du rivage entre les vaisseaux dont les proues sont tournées vers les côtés de ces petits ponts : le bâtiment le plus éloigné de terre a, par ce moyen, une communication, et peut être déchargé en même temps que les autres, si sa cargaison n'est pas composée de fardeaux trop pesans. Le port est si vaste, que quoique les deux côtés soient encombrés de vaisseaux, il reste toujours au milieu un canal libre aussi

large que la Tamise vers le pont de Londres; mais le bassin ne s'étend pas à plus d'une moitié de la longueur du *Pool* de Londres, et paroît ne contenir que la moitié du nombre de ses vaisseaux. La forme du port est toutefois plus avantageuse pour donner le spectacle des vaisseaux, qu'on peut voir presque tous d'un coup-d'œil dans la superbe baïe du Zuider.

Une navigation d'une heure nous conduisit à Saardam, village fameux par les chantiers qui fournissent presque tous les vaisseaux d'Amsterdam. Un canal fort court conduit les navires de Saardam au Zuider-Zée; les premiers habitans de cet endroit ont eu soin de se tenir à une certaine distance. La terrasse de l'extrémité du canal est disposée pour y placer des canons, qui le mettroient facilement à l'abri d'une attaque par mer. Quoique la proximité d'un chantier de marine ne semble pas admettre une grande propreté, la recherche de cette petite ville à cet égard est frappante, même en Hollande. On y balaye les rues avec tant de soin, qu'on appercevroit sur le pavé une épingle. Les maisons sont fort joliment peintes et lavées avec une persévérance infatigable. Ceux

qui s'y trouveront un matin ou sur le soir, pourront voir combien de sales opérations cette grande tenue de propreté exige.

Ceux qui nous firent voir la ville ne manquèrent pas de nous conduire à la chaumière, jadis la résidence de Pierre-le-Grand, lorsqu'il travailloit dans le chantier en qualité d'apprentif charpentier. Cette chaumière, composée de deux chambres, est située dans un endroit très-détourné, et c'est le seul dont les alentours ne sont pas plus propres que les villages ordinaires : elle est habitée par une vieille femme que les petits cadeaux des curieux font subsister. Le grand duc et la grande duchesse de Russie ont eu la curiosité de faire ce pélerinage. La cour de Pétersbourg se fait gloire d'avouer cette humble habitation pour l'ancienne demeure du véritable fondateur de son empire, et elle a fait frapper une médaille pour conserver le souvenir de ce palais véritablement honorable. La présente impératrice a fait présent à la vieille d'une de ces médailles, et lui paye annuellement une pension pour l'encourager à prendre soin de la chaumière. Nous passâmes une très-agréable soirée dans une auberge sur la terrasse, d'où nous voyions

sans cesse des bateaux et des navires allant et venant d'Amsterdam.

A notre retour, la perspective de cette ville nous offrit un spectacle aussi riche qu'il nous avoit paru sec en arrivant de Haerlem. Nous apperçûmes d'un seul coup-d'œil la moitié du circuit d'Amsterdam, ses nombreux clochers, et tous les vaisseaux contenus dans le port.

La large rivière d'Armstal, qui se jette dans le port après avoir traversé la ville, fournit à presque tous les canaux, et peut elle-même recevoir des navires très-forts. Un des ponts qui la traversent, et une terrasse à laquelle il conduit, forment une des plus agréables promenades d'Amsterdam où elles ne sont pas en grand nombre. L'amirauté est un bâtiment immense, qui contient dans son enceinte un chantier placé sur la terrasse ou le quai. C'est là que sont les magasins de la Compagnie des Indes; s'ils étoient dans l'intérieur de la ville, leurs parfums pourroient servir d'antidote à la putridité des canaux.

Le gouvernement d'Amsterdam réalise, dit-on, annuellement en rentes, redevances et impositions de toute espèce, un revenu de plus d'un million et demi sterling, où en-

viron trente-cinq millions, argent de France; et quoiqu'une grande partie de cette somme soit employée pour le service général de toute la république, le droit de la lever et de la répartir doit donner aux magistrats une très-grande influence. Le sénat qui exerce ce pouvoir est composé de trente-six membres dont les places sont à vie. Le corps des bourgeois choisissoit autrefois les Sénateurs, mais depuis environ deux siècles, ce privilège est abandonné au Sénat lui-même, qui remplit les vacances à la majorité des suffrages. Les échevins qui composent le tribunal judiciaire sont choisis par les bourgeois, sur un nombre double dont le Sénat fait le choix et donne la liste : dans les autres villes, c'est le Stathoudèr qui choisit au lieu des bourgeois.

Il est évident que lorsque les Sénats des villes qui choisissent les députés aux Etats-provinciaux, lesquels choisissent à leur tour les Etats-généraux, étoient choisis eux-mêmes par les bourgeois, la constitution des Provinces-Unies étoit complettement représentative. On assure toutefois que, dans leurs choix, les Sénats se conforment le plus souvent à l'opinion publique.

On évalue à huit cent mille ames la popu-

lation de la province de Hollande, dont Amsterdam est la partie la plus intéressante. Ces huit cent mille individus payent annuellement vingt-quatre millions de guildres, ou à-peu-près quarante-quatre millions, ce qui fait environ soixante livres par tête; mais en estimant les taxes réelles d'un peuple, il est essentiel de considérer la proportion de ses consommations avec ses importations, car les droits avancés sur les articles d'importation ne sont réellement et finalement payés que lorsque ces articles sont consommés. La frugalité habituelle des hollandais ne leur permet de retenir qu'une très-petite portion des immenses marchandises qui entrent dans leurs magasins, et les étrangers auxquels ils revendent payent une forte partie de la taxe, qui seroit accablante s'ils en supportoient seuls tout le fardeau. Parmi les taxes qu'ils payent réellement, on peut compter celle des terres, d'environ cent sols par acre, un droit de vente sur les chevaux de huit pour cent, d'un et un quart pour cent sur les meubles, de deux et demi pour cent sur les terreins chargés de bâtimens, une taxe sur les successions collatérales, qui varie depuis deux et demi jusqu'à onze pour cent, deux pour cent

sur les rentes, un droit de soixante-six livres par tonne de vin, et une taxe de deux pour cent sur tous les emplois publics. Cette dernière taxe est plus mal vue ici qu'ailleurs, parce que la plupart des emplois s'achètent : ceux qui les obtiennent sont forcés de mettre une somme fixée dans les fonds publics, et d'en détruire l'obligation. Chaque famille paye une taxe sur le café, le thé et le sel, en proportion du nombre de ses domestiques.

Les habitans d'Amsterdam et des autres villes payent encore une imposition proportionnée à leurs propriétés, pour l'entretien des gardes des villes qui sont sous les ordres des magistrats ; mais les impositions sont un peu plus fortes à Amsterdam qu'ailleurs. Le chevalier Temple a entendu, dit-il, assurer qu'un certain plat avoit payé trente taxes avant d'être servi sur la table où il en mangea sa part.

La proportion exacte que les différentes provinces fournissent à la masse des impositions, a été souvent publiée, et est généralement connue. De cent mille guildres, la province de Hollande paie 58,309 guildres et une fraction; et Overyssel, la plus petite province, paie 3,571 guildres et une fraction.

Des cinq collèges d'amirauté établis dans les Provinces-Unies, il y en a trois dans la Hollande, qui annoncent la supériorité de cette province. Il est bon d'observer qu'ils ne se chargent point de fournir les vaisseaux de provisions, mais qu'ils passent, pour cet objet, quatre sols et demi de la paie de chaque matelot à leur capitaine. Ce réglement ne produit jamais de lésinerie dont les matelots aient le droit de se plaindre, et il est souvent fort utile dans un pays où le moyen de la presse n'est point admis. Un capitaine qui s'est fait, parmi les matelots, une réputation de générosité, engagera en un seul jour plus de matelots qu'on n'en pourroit déterminer autrement en plusieurs semaines.

Nous ne pouvons pas rendre compte exactement du prix des denrées dans cette province; on dit qu'en général tout y est aussi cher qu'à Londres. Sur les routes, le prix des auberges est à-peu-près comme à cent milles de Londres, ou peut-être un peu plus cher. Le vin de Portugal y est moins d'usage qu'un vin qu'on appelle claret; c'est un mélange de vins rouges de Valence avec des vins de Bordeaux, dont la bouteille coûte généralement vingt sols d'Angleterre, ou qua-

tante sols de France. Il en coûte environ un écu par jour pour chaque chambre ; et le logement est toujours le premier article du mémoire.

Les domiciliés trouvent à acheter du très-bon claret à trente-six sols la bouteille, et du chocolat à quarante-cinq sols la livre. La viande de bœuf est à beaucoup plus bas prix qu'en Angleterre, mais elle est si mauvaise, que les Hollandois ne s'en servent guère que pour faire de la soupe ; quand ils en font rôtir, ils commencent par la saler. Le pain est plus cher qu'en Angleterre, et il y en a d'une espèce qu'on appelle pain au lait, qui coûte le double des petits pains qu'on sert dans nos cafés. Les herbes et les fruits sont à meilleur marché, mais ils ont moins de saveur que les nôtres, quoiqu'ils ne leur cèdent point pour la grosseur ou la couleur. Le poisson est à plus bas prix que dans nos ports de mer, à l'exception de ceux qui sont fort éloignés de la capitale. Le café est à fort bas prix, et plus en usage que le thé. Toutes les espèces de viandes sont d'une qualité inférieure à celles d'Angleterre ; le veau cependant est presqu'aussi bon, et on en fait des ragoûts passables. Les aubergistes ont une idée de

nos

nos grillades de mouton, mais ils les accommodent à la *Maintenon*, et une sauce d'huile rancé n'est pas fort appétissante. On apporte ordinairement sur la table le beurre clarifié, c'est-à-dire, fondu *en huile*, et il seroit difficile de leur persuader qu'on pourroit mieux faire.

Les Anglais sont les voyageurs pour lesquels les Hollandais ont le plus de considération; mais il y a une jalousie de commerce dont ceux qui savent discuter paisiblement, conviennent. Cette jalousie est plus sensible dans les provinces maritimes, et principalement à Amsterdam. Rotterdam a des relations si directes avec l'Angleterre, que les intérêts sont, en quelque façon, communs.

Nous avons fait une partie de nos excursions aux environs d'Amsterdam, dans une assez singulière voiture, dans la caisse d'un carosse, placée sur un traîneau tiré par un cheval. Le conducteur marchoit à côté avec les rènes dans une main, et dans l'autre, une corde mouillée qu'il jettoit de temps en temps sous le traîneau, pour empêcher que le feu n'y prît, et pour remplir les fentes qui se trouvent quelquefois entre les pavés. Cet équipage nous parut si plaisant, que nous

fûmes tentés de nous y embarquer; et lorsque nous apperçûmes qu'il ne paroissoit ridicule qu'à nous, l'avantage de nous trouver au niveau des boutiques et des figures qu'elles contenoient, nous fit continuer de nous en servir. Il y en a en quantité à Amsterdam, et le gouvernement les favorise par préférence aux voitures roulantes, parce qu'elles n'ébranlent pas de même les pilotis qui servent de fondations: c'est toutefois la seule ville de Hollande où on en fait usage. Le prix pour une course, quelle qu'elle puisse être dans l'enceinte de la ville, est de quinze sols, et quinze sols par heure lorsqu'on les fait attendre.

Nous eûmes la curiosité de visiter le petit village d'Ouderkirk, situé à un pas d'Amsterdam, et qui fut de quelqu'importance dans la courte campagne de 1787. Il est traversé par quatre routes qui étoient alors fortifiées. Ce village est principalement composé de maisons de plaisance appartenantes à des marchands d'Amsterdam, dans l'une desquelles nous avons passé une journée fort agréable. Comme il a été foiblement défendu après la perte des postes de Halfwegen et d Amstelreen, les Prussiens ne l'ont pas beaucoup en-

dommagé : on y voit cependant encore les traces de quelques bombes. On fait le trajet depuis Amsterdam, sur les bords rians de l'Amstel, ornés, dans une étendue de plus de cinq milles, de jardins plus vivaces et plus fournis d'arbres que nous n'en avions encore vus depuis notre entrée dans les Provinces-Unies. Quoique ce fut un dimanche, on travailloit à établir des loges pour une foire, et nous fûmes surpris de voir qu'un peuple aussi minutieusement attaché que les Hollandais aux moindres règles, n'observt pas plus exactement le repos du jour que la religion y consacre. Nous prîmes ici congé de nos amis, dont les manières franches et obligeantes ont laissé dans notre souvenir une impression beaucoup plus agréable que tout ce que nous avons vu à Amsterdam.

UTRECHT.

Nous fîmes le trajet d'Amsterdam ici en huit heures, et l'habitude de passer d'une ville à l'autre en moitié moins de temps, nous les fit paroître un peu longues. C'est toutefois avec raison qu'on préfère ce canal

à tous les autres, pour la richesse de la scène qu'il fait parcourir. On voit avec plaisir une augmentation de fertilité graduelle, à mesure qu'on s'éloigne d'Amsterdam et des bords de la mer. Aux environs d'Utrecht, les jardins s'élèvent au-dessus des bords du canal, et des plantations d'arbres vigoureux annoncent que le sol est en état de les nourrir. La végétation est plus vive et plus abondante; les arbrisseaux poussent des tiges plus fortes; les prairies sont d'un plus beau verd, et les treillis des avenues commencent à disparoître sous l'épaisseur des feuillages.

C'étoit le jour de la pentecôte, et les bords du canal étoient garnis de passans endimanchés, dans des fourgons ou des charrettes. Les dernières contenoient le plus souvent une bonne Hollandaise avec son vaste chapeau peint, et un homme coiffé d'une espèce de calotte, non moins ridicule par sa petitesse que le chapeau de sa compagne par son excessive grandeur. La dame se rafraîchissoit de temps en temps de quelques coups d'éventails, tandis que le monsieur se récréoit avec sa pipe, et lui envoyoit périodiquement d'épaisses bouffées de fumée. Tous les villages où nous passions retentissoient d'une

musique enrouée, accompagnée du cliquetis de sabots des chanteurs. Nieuversluys est de tous ces villages celui qui nous a frappé le plus agréablement; il s'étend sur les deux bords du canal, qui se communiquent par un pont-levis peint en blanc et ombragé de fort beaux arbres. Ces deux rives étoient garnies de batelets et de trechtschuyts. On voyoit aux fenêtres de toutes les maisons des figures rebondies, et sur les terrasses inférieures, des groupes de fumeurs et des jeunes filles dans leurs atours proprets des dimanches, relevés par l'éclat de leur blancheur, et plus encore par leur air de décence et de modestie.

Auprès d'Utrecht, le terrain avoit totalement changé d'aspect; il n'est distingué des pays ordinaires que par son extrême égalité, et à une petite distance, vers l'occident, les montagnes de la Gueldre font entièrement disparoître cette différence. L'entrée de la ville est entre des terrasses fort élevées, d'où l'on descend par des dégrés sur les bords du canal; mais la rue est trop étroite pour qu'on puisse jouir de la perspective. Des magasins construits sous les terrasses annoncent qu'on a eu moins en vue la décoration que l'utilité.

Le clocher de la grande église, autrefois la cathédrale, fait un assez bel effet et prépare l'imagination au spectacle d'une belle ville. De grandes rues et un second canal achèvent de lui donner l'air de l'opulence. On n'aperçoit pas d'abord qu'une grande partie de cette cathédrale est détruite, et que les canaux où la marée remonte ont des bords fort dégoûtans lorsqu'elle se retire. Rien n'annonce le faste ou le luxe d'une capitale de province, habitée en partie par de la noblesse. On n'y voit pas non plus des rues comparables aux belles rues de Leyde ou de Haerlem, et cependant Utrecht est, en totalité, plus belle que l'une ou l'autre de ces deux villes.

Nous arrivâmes vers les neuf heures, au moment où on sonne une cloche pour avertir de fermer les portes, car on suit ici l'usage des villes fermées, quoique les fortifications ne soient susceptibles de garantir que de l'incursion d'un parti de cavalerie. Le château d'Anvers où nous logeâmes est une excellente auberge. Le maître de cette maison, âgé d'environ soixante ans, a eu, dit-il, l'honneur de recevoir treize fois le lord Grandby, durant la guerre de 1756. Les au-

berges de la Hollande sont, en général, assez bonnes, mais celle-ci ressemble beaucoup plus que les autres à une des bonnes auberges d'Angleterre.

Utrecht a une université, mais elle n'est pas plus apparente qu'à Leyde. Les étudians n'ont point d'habillement particulier, et les salles qui leur servent d'écoles sont placées dans le cloître de l'ancienne cathédrale. Le seul indice d'une université est que ceux qui ont des chambres à louer, inscrivent sur leurs portes, en latin : *cubicula locanda.*

Un membre de l'université se chargea de nous faire voir la ville ; il évita le quartier des écoles, et nous ne lui en sûmes point mauvais gré. On voit encore quelques restes de l'évêché, jadis assez puissant pour exciter la jalousie, ou au moins la cupidité de Charles-Quint, qui s'appropria la plus grande partie de ses revenus. L'usage que les Etats-généraux font du reste n'est pas beaucoup plus excusable, car les prébendes subsistent, et on en vend la jouissance à des laïques qui envoient des députés aux Etats-provinciaux, en qualité d'ecclésiastiques.

Il ne reste de la cathédrale qu'une aîle où on célèbre le culte divin, et une haute et

magnifique tour qui en est séparée. La tâche d'y monter est une de celles qu'on recommande le plus aux étrangers, et quoiqu'un peu pénible, on en est suffisamment récompensé par l'étendue et la beauté du spectacle dont on jouit en arrivant sur la plateforme : un escalier en pierres, tournant et non moins étroit que roide, conduit à un étage si élevé, qu'on suppose et qu'on désire qu'il soit le dernier, mais à peine est-on encore à moitié de son ascension. C'est ici où le gardien de la tour occupe avec sa famille quelques chambres décemment meublées, et fait voir la grosse cloche et quelques autres, dont on ne supposeroit pas que le tympan d'une oreille humaine pût braver impunément l'éclatante vibration, à la distance de trois ou quatre toises ; c'est cependant ce qu'on nous a fait éprouver. Après nous être reposés quelques instans dans une chambre dont les fenêtres présentent une perspective plus étendue qu'aucun autre appartement habité en Europe, nous reprîmes notre route vers le ciel, au moyen d'un escalier qui devenoit continuellement plus étroit et plus roide. Lorsque nous commencions à désespérer d'en voir la fin, et que nos jambes

menaçoient de refuser le service, moitié de l'horizon se découvrit subitement à nos regards. Les plaintes expirèrent sur nos lèvres, et la fatigue se convertit en admiration.

A l'occident, la vue s'étend à travers des plaines fertiles, jusques sur la province de Hollande, entrecoupée de vastes eaux, jonchée de villes et bornée par la mer, dont les brouillards déroboient les basses rives à la vue. Au nord, le Zuider-Zée couvre de ses exhalaisons Amsterdam et Naerden; mais plus loin, vers l'orient, on apperçoit les clochers d'Amersfort, de Rhenen, d'Arnheim, de Nimègue et de plusieurs autres villes, entre les forêts et les montagnes qui s'élèvent graduellement vers l'Allemagne. Au midi, les districts montueux de Clèves, les plaines de la Gueldre et de la Hollande, les rives tortueuses du Vahal et du Leck où le Rhin se perd, complètent un cercle de plus de soixante milles de diamètre, qu'on peut contempler de cette effrayante élévation. La vue perpendiculaire des rues d'Utrecht repose un peu les yeux, mais ramène à la réflexion du danger, sur un parapet à jour qui a souffert sa part de la vétusté de l'église.

Tandis que nous étions dans cette haute ré-

gion, on somma les cloches, dont la vibration, qui sembloit ébranler la tour, nous éblouit la vue, et nous fatigua l'ouïe si violemment, que nous fûmes forcés de quitter plutôt que nous ne le proposions notre observatoire.

Le mail, qui passe pour un des ornemens d'Utrecht, est peut-être la seule avenue de cette espèce en Europe qui soit encore disposée pour le jeu dont elle porte le nom. Les rangées d'arbres qui l'environnent forment des routes et des promenades, mais le milieu est un jeu de mail en fort bon état, quoiqu'on en fasse rarement usage : il est disposé de manière qu'on peut faire à-la-fois deux parties, et les côtés sont garnis de planches, pour borner l'approche des spectateurs. Le mail du parc Saint-James fut conservé de même jusqu'en 1752, où l'on planta la grande avenue sur les côtés qui étoient garnis de planches. Le mail d'Utrecht a environ trois quarts de mille de longueur; les arbres sont beaucoup plus forts et plus vigoureux que ceux du parc Saint-James, mais le dernier est en totalité plus vaste, et la vue est plus étendue et plus pittoresque.

Cette ville étant habitée par la plus grande partie de la noblesse des environs, elle est

considérée comme la plus élégante des Provinces-Unies, et on y trouve en effet en plus grand nombre les arts et les métiers qui servent au luxe et à la représentation. On est très-exact ici à une pratique observée assez généralement plus ou moins dans toutes les villes, celle de saluer en passant les compagnies où il y a des femmes; mais il n'y a ni comédies ni divertissemens publics, et les fêtes ou cérémonies en usage chez les autres nations, pour perpétuer le souvenir de quelque heureux événement de leur histoire, sont aussi inconnues à Utrecht que dans les autres villes des Provinces-Unies. Elles ont moins de fêtes que les autres nations, et beaucoup plus de motifs pour en célébrer. En général, il y a fort peu de musiciens parmi les hollandois. Amsterdam et la Haye sont les seules villes où il y a une salle de comédie, on y représente alternativement des pièces en allemand et dans la langue du pays : on a fait fermer à Amsterdam un opéra français, et à la Haye une comédie dans le même idiôme, dont les acteurs ont eu ordre de sortir de la Hollande.

Les remparts, très-élevés, offrent une fort belle vue, et indiquent beaucoup plus la

jouissance d'une longue paix que des préparatifs de résistance, en cas d'une attaque étrangère. Ils sont en grande partie plantés, et les arbres paroissent assez vieux pour avoir partagé, avec le mail, la clémence de Louis XIV. Dans d'autres endroits, au-lieu de batteries, on y a élevé des maisons de plaisance. Il y a toutefois quelques vieilles pièces de canon, pour saluer le prince d'Orange lorsqu'il passe dans la ville.

Comme les trechtschuyts ne vont pas vers l'orient plus loin que cette ville, nous prîmes une voiture de louage pour nous conduire à Nimègue. Un trajet d'environ neuf milles nous coûta trente-six livres; les chevaux valoient sûrement plus de soixante louis, et n'étoient pas moins vigoureux que bien portans; car ils nous traînèrent très-lestement, durant un tiers de la route, dans des sables très-profonds.

Nous achevions de perdre rapidement de vue tout ce qui indique le sol de la Hollande. Les pâturages sont entremêlés de terres couvertes de très-beaux bleds, les maisons environnées de hautes-futaies, et les enclos de haies vives, au-lieu de fossés remplis d'eau. On voit peu de moulins-à-vent, qui ne sont

d'usage que pour moudre les bleds. Mais au milieu de tous ces avantages, on appercevoit aussi une diminution graduelle de l'aisance et de la prospérité du peuple. Nous fîmes trente-huit milles sans appercevoir une ville qui en mérite le nom. En Hollande, nous en aurions trouvé deux ou trois, et un grand nombre de riches villages et de maisons construites par des manufacturiers et par des marchands.

Wyk de Duerstede, la première ville sur notre route, s'annonce, d'une certaine distance, par un fragment de la tour de son église, qui sert de monument aux ravages des Espagnols. C'est apparemment pour en perpétuer le souvenir que les habitans laissent subsister ses ruines, sans y faire la moindre réparation : ils se sont contentés de replacer quelques pierres au-dessus de l'horloge, pour la garantir. Le vaisseau de l'église et les restes de la tour sont d'une architecture gothique assez imposante. La ville consiste en deux larges rues où ni les habitans ni les maisons ne sont en grand nombre. La route tourne ici, vers l'occident, le long de la rive droite d'une branche du Rhin, qu'on nomme le Leck. Elle est construite sur une digue

ou jettée élevée, souvent de vingt ou trente pieds au-dessus de la rivière, d'un côté, et de l'autre, au-dessus de la plaine. On rencontre, à des distances inégales, de petits poteaux numérotés, au moyen desquels les inspecteurs du chemin peuvent indiquer exactement les endroits de la jettée qui exigent une réparation. Le chemin de charroi est garni d'un lit de sable fort épais que nous quittâmes avec le plus grand plaisir, pour traverser la rivière dans un bac, quoique cette route nous eut procuré la vue intéressante du cours de ce fleuve et d'un grand nombre de gros vaisseaux qui s'acheminoient vers l'océan du nord.

De l'autre côté, la route s'éloigne de la rivière, mais nous la suivîmes jusqu'à un bac situé vis-à-vis de Rhenen. Nous dînâmes dans la maison du pasteur, et les chevaux restèrent sous un angard construit sur la route. Rhenen est une ville murée, sur un terrain incliné, dont la pente descend jusqu'au bord de la rivière : il paroît qu'il y a deux ou trois rues assez belles.

Tandis que nous achevions notre dîner dans une chambre dont un côté étoit garni d'une table d'environ vingt pieds de longueur, et

l'autre, de quatre ou cinq lits serrés contre le mur et cachés par un seul rideau, notre voiturier vint nous presser de partir, parce que nous n'avions pas, disoit-il, trop de temps pour arriver avant qu'on fermât les portes. Nous partîmes, et bientôt nous traversâmes le pays situé entre le Vahal et le Leck, autre bras du Rhin qui se subdivise dans la Gueldre en une infinité de petites branches, dont aucune ne conserve son nom. En arrivant sur la rive droite du Vahal, nous apperçûmes les tours de Nimègue, qui ont dans le lointain une assez belle apparence. Nous vîmes, chemin faisant, de riches propriétés et des manoirs en manière de châteaux, tels qu'on commença de les construire en Angleterre sous le règne de Jacques Ier, et qui succédèrent aux résidences fortifiées.

A mesure que nous approchions de Nimègue, il perdoit de son apparence: ses tours ne répondoient plus à l'opinion que nous en avoit donnée l'illusion de la perspective. La ville que nous croyions sur une péninsule qui s'élevoit insensiblement et couronnoit le fleuve, est située sur un terrain escarpé, attenant à sa rive. Cependant les remparts, la haute tour de la citadelle, le belvédère,

et au-dessous la porte de la ville, formoient un tableau imposant sur le bord opposé à celui où nous étions, mais nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour le contempler. Le pont flottant s'approchoit de notre côté pour la dernière fois jusqu'au lendemain, et il devoit s'en éloigner au plus tard dans vingt minutes. Notre voiturier hâta ses chevaux le long du fleuve; et tournant la pointe des deux routes avec une rapidité qui auroit fait honneur au plus fameux postillon, il entra lestement sur la première moitié du pont, pour annoncer aux conducteurs du ponton que nous ferions partie de sa première cargaison.

Une moitié de ce pont est construite sur des bateaux à demeure, et l'autre consiste en deux pontons qui flottent des bateaux au rivage. On a été contraint d'adopter cet expédient, parce que le courant est quelquefois trop rapide pour permettre de maintenir une rangée de bateaux d'un bord à l'autre. Une moitié est un pont de bateaux, et l'autre est un pont flottant assez large pour contenir plusieurs voitures, et qui s'adapte si exactement à l'autre moitié, qu'on n'en apperçoit pas la séparation. Il est garni d'une balustrade pour la sûreté des gens de pied qui peuvent y passer au

au nombre de vingt ou trente. On prend pour le passage d'une voiture environ quarante sols, que le préposé a grand soin de se faire payer dès que la partie flottante commence à s'ébranler.

NIMÈGUE.

Du côté du fleuve, Nimègue n'a pour toute fortification qu'un vieux mur de briques et une porte. Quoiqu'il y ait garnison et qu'elle soit une ville de conséquence, on ne nous fit point subir en entrant de longues formalités : le commandant s'en fie au rapport des aubergistes qui, dans toutes les villes, envoient au magistrat une liste des noms et qualités des étrangers qui logent dans leurs maisons. On apporte ordinairement, après le souper, un registre où chacun inscrit son nom, son pays, le tems qu'il se propose de passer dans la ville, et de qui il est connu dans la province. Dans toute la Hollande on ne nous a pas demandé une seule fois nos passe-ports.

Du bord de la rivière on monte vers la

ville sur une pente fort roide, mais très-courte, à travers une rue étroite, mais très-propre, qui conduit à un vaste marché. D'un côté de cette place sont la grande église et un corps-de-garde, et de l'autre, une rue qui conduit, vers l'occident, à une autre porte de la ville, ouverte dans une ancienne muraille, en-dehors de laquelle commencent les fortifications modernes qui défendent la ville du côté de la terre. A l'extrémité de la place, du côté de l'orient, un mail peu vaste conduit au palais que le prince d'Orange habita durant les troubles de 1786; et au-delà, sur un terrain qui s'élève brusquement, une maison, appellée le Belvedère, fait face à la rivière. A l'est et au sud, les fenêtres de cette maison ont une très-vaste vue sur l'Allemagne, et celle du nord, sur la Gueldre. De-là on découvre toute l'étendue des fortifications, et un militaire instruit dans cette partie pourroit juger de leur force. Il y a beaucoup de forts et d'ouvrages avancés; et quoique les fossés soient palissadés, au lieu d'être remplis d'eau, la place paroît capable d'une longue défense, à moins que les assiégeans ne fussent maîtres de la rivière et de la rive opposée. Elle étoit

autrefois garnie d'un fort qui fut souvent pris et repris durant les différens sièges de Nimègue, mais il n'en reste plus de vestiges.

Cette ville doit intéresser tous ceux à qui les heureux efforts qui ont obtenu la liberté des Provinces-Unies inspirent un sentiment de vénération. Sengius, un des chefs de l'armée du comte de Leicester, entreprit de la surprendre en traversant la rivière à la faveur de la nuit. Il s'étoit assuré d'une porte qu'on devoit lui ouvrir; mais ses troupes se présentèrent, par méprise, à une autre porte, où il y avoit un grand nombre de personnes rassemblées à l'occasion d'une nôce. La garnison fut promptement avertie, et la plupart de ceux qui avoient passé la rivière furent ou tués sur le rivage, ou noyés dans la confusion de la retraite. Le prince Maurice fit un essai semblable et ne réussit pas mieux, par le défaut d'un des pétards qu'il avoit mis sous la porte pour la faire sauter; mais il ne laissa pas de prendre la ville, au moyen d'un siège régulier. Nimègue, et la petite et forte ville de Grave, furent les premières dont Louis XIV s'empara, parce qu'on n'y avoit point laissé des garnisons suffisantes.

La citadelle est un reste des anciennes

fortifications ; elle est située près de la porte de l'orient, considérée probablement comme d'un plus difficile accès que les autres, car c'est aussi de ce côté qu'est placé l'arsenal.

On a comparé Nimègue à Nottingham, mais elles ne se ressemblent guères que par la situation, quoiqu'il y ait dans l'une et dans l'autre des rues fort roides, et que les fenêtres des maisons, d'un côté, aient la vue par-dessus les toîts de celles du côté opposé. Elles ont aussi toutes deux une vue assez étendue sur une vaste prairie, bornée au loin par des montagnes, et c'est où se borne la ressemblance. Les maisons de Nimègue sont complettement à la manière hollandaise ; les façades sont peintes, et les toîts se terminent en pointe ; mais ceux qui viennent de traverser la Hollande peuvent appercevoir ici le déclin de la propreté. La place du marché, quoique gaie et vaste, ne peut pas être comparée à celle de Nottingham pour l'étendue. Nimègue est aussi de moitié plus petite, quoiqu'elle contienne, dit-on, cinquante mille habitans ; mais on a de tous côtés une vue des environs beaucoup plus étendue qu'à Nottingham, et le cours du Váhal offre un spectacle plus intéressant que la petite rivière de Trente.

Nous quittâmes Nimègue dans l'après-midi, et conformément à l *ordonnance*, notre voiturier nqus prit beaucoup plus cher que si nous étions partis une demi-heure plutôt, dans la supposition qu'il ne pourroit pas revenir le même soir. La route traverse une partie des fortifications, où il ne peut y avoir par conséquent rien de secret. Elle entre ensuite dans une vaste plaine, et suit le long d'une chaîne de collines à l'extrémité de laquelle Nimègue est située. De ce côté elle paroît beaucoup plus forte et plus considérable que du côté occidental, d'où nous l'avions vue la veille, à notre arrivée.

Au bout de quelques milles, la route quitte le territoire des Provinces-Unies, et entre dans le duché de Clèves, appartenant au roi de Prusse. Au point de séparation, on trouve un moulin, et la maison du meûnier, éloignée de quelques pas, est sur l'autre territoire. Nous eûmes l'occasion d'y observer une grande différence dans la situation du peuple. Notre postillon acheta chez le meûnier une miche de pain bis ou presque noir: on n'en voit point de cette espèce dans les Provinces-Unies. Il l'emporta pour le donner à ses chevaux, qui partageoient, dans cette

occasion, la nourriture des paysans de l'Allemagne. Lorsque nous eûmes fait un quart de mille, de nouveaux indices nous annoncèrent que nous étions dans les états du roi de Prusse. De toutes les mâsures à portée de la route on voit accourir des enfans pieds nuds, pour demander l'anmône aux passans: ils se précipitent presque sous les roues des voitures pour saisir ce qu'on leur jette, et de tems en tems les plus forts dépouillent les autres de ce qu'ils attrapent.

Les terres ne sont pas toutefois mal cultivées. Je n'ai jamais, à la vérité, apperçu entre la culture des pays absolus et celle des pays libres, une différence marquante qui ne m'auroit pas échappée. La terre y produit autant qu'ailleurs; mais l'air have et misérable des habitans atteste qu'ils ne disposent que d'une foible partie de ses productions.

En approchant de Clèves, nous voyageâmes sur une chaîne de côteaux, et nous recommençâmes à jouir de la charmante vue des bocages. Des clairières nous offroient de temps en temps des échappées de perspectives très-étendues, terminées par des montagnes dont les sommets garnis de bois laissoient entrevoir des villes et des villages,

indiqués par les flèches des églises que les rayons du soleil faisoient reluire parmi les arbres. Les vallées découvertes étoient chargées de riches moissons, et les ondulations des épis dans la plaine, et la majesté des forêts qui couronnoient les montagnes, présentoient un spectacle enchanteur à des yeux fatigués de l'aride monotonie des pays plats.

A quelques milles de Clèves, la route entre dans le parc, où une superbe avenue de planes touffus borne pour quelque temps des deux côtés la vue. Lorsque ce rideau s'écarte pour la première fois, on apperçoit d'un côté une seconde avenue, et de l'autre une espèce de baie environnée de bois plantés par le prince Maurice; et au centre, une jolie maison convertie aujourd'hui en une hôtellerie, où la beauté de la situation et le voisinage d'une source minérale attirent, durant l'été, un très-grand concours. Au milieu de l'avenue, en face de la maison, une statue de bronze, représentant le général Martin Schenk, armé de toutes pièces, avec la visière baissée, est placée sur une colonne ïonique. Appuyé sur sa lance, le général semble considérer les passans et contempler, avec l'œil sévère d'un ancien chevalier, la

scène qui l'environne. Cette statue, parfaitement bien faite, produit un effet frappant qu'il n'est pas possible de décrire.

On a conservé l'orangerie de cet ancien palais, et un pavillon en demi-cercle, plus enfoncé dans le bois, à travers lequel une avenue d'environ deux milles conduit à Clèves.

CLÈVES.

La capitale du duché de Clèves consiste en quelques rues irrégulièrement bâties sur la cime d'une montagne escarpée. Elle est environnée d'une muraille, mais sans fortifications qui en méritent le nom. Les maisons sont généralement construites en pierres, et on y trouve encore un reste de la propreté hollandaise, mais la décadence en est sensible, particulièrement sur les anciens murs. Le commerce se borne à revendre en détail les marchandises tirées de la Hollande. La langue et la monnoie des Hollandais y ont autant de cours que celles du pays. La religion dominante ou établie est la protestante, mais on y tolère l'exercice de presque tou-

les cultes. Les catholiques y ont des églises et des monastères. Clèves a fréquemment souffert, durant plusieurs siècles, des chances de la guerre, et il ne lui reste rien dont on puisse faire l'éloge, à l'exception de sa vue qui s'étend sur les provinces de Gueldre et de Hollande, à travers un pays couronné de montagnes richement boisées, et de vallées couvertes de bois et de prairies.

Deux ou trois heures ayant suffi pour nous convaincre que rien ne pouvoit motiver ici un plus long séjour, nous partîmes pour Xanten, seconde ville du même duché, distante de Clèves d'environ dix-huit milles. Nous fîmes presque tout le chemin dans une large avenue qui pénétroit de temps en temps dans une fort belle forêt et n'en sortoit que pour côtoyer la rivière. Nous avions alors la vue d'une riante perspective, bornée par des côteaux, où l'on appercevoit un très-grand nombre de clochers, parce que dans la plus petite ville il y a plusieurs monastères. Durant toute notre route de ce jour et du lendemain, nous eûmes la vue du château d'Eltenberg, situé sur le sommet d'une montagne.

Cependant sur cette grande route, la seule du canton dans une étendue de dix-huit

milles, nous ne rencontrâmes que deux ou trois petites charrettes et une seule chaise de poste. On peut en conclure que les habitans ne sont ni fortunés ni en grand nombre.

Un petit village situé à moitié chemin, le vaste couvent de Marienbaum, fondé dans le quinzième siècle par Marie, duchesse de Clèves, et quelques cabanes de bûcherons, sont les seules habitations qu'on trouve sur cette route, où nous ne rencontrâmes que deux soldats prussiens. Nous voyagions au clair de la lune, et nous commencions à désirer un peu impatiemment d'arriver à Xanten, lorsque nous apperçûmes que nous étions presqu'à la porte de la ville. Les bois nous l'avoient masquée. La vue des lumières et des murs écartèrent quelques réflexions déplaisantes, dictées par l'inquiétude de passer la nuit dans la forêt.

XANTEN.

XANTEN est une très-petite ville située sur les bords du Rhin, sans grande apparence de prospérité, mais plus propre et plus jolie que toutes celles des environs. Plusieurs

rues étroites aboutissent à une place de marché spacieuse et riante, au milieu de laquelle les branches d'un orme antique, mais vigoureux, sont soigneusement disposées et forment, au-dessus de plusieurs bancs, un impérial circulaire. Une cathédrale située sur cette place annonce que la ville étoit jadis plus considérable. La vue de cet édifice au milieu d'une belle nuit d'été, et à une heure où on n'entendoit d'autre bruit que la cloche d'un couvent voisin qui appeloit les moines à l'église, présentoit, en face de nos fenêtres, une scène majestueuse, qui nous indemnisa de la médiocrité de notre auberge.

Il y a dans cette petite ville plusieurs couvens et un chapitre de chanoinesses, dont les prébendes sont en petit nombre, mais richement dotées. L'intérieur de la cathédrale est presqu'aussi majestueux que l'extérieur, et on y célèbre le service divin avec plus de décence et d'appareil que dans beaucoup de villes plus considérables.

Nous quittâmes le lendemain matin Xanten, dans l'espérance d'aller coucher à Cologne, qui n'en est éloigné que d'environ cinquante milles; mais notre hôte et le maître de poste nous donnèrent à entendre que nous

n'irions pas au-delà de Nuys. C'étoit notre apprentissage des postes allemandes, et quoique leur lenteur soit assez généralement connue, nous ne nous en faisions qu'une idée très-imparfaite. Il faisoit excessivement chaud, et la route n'étant point plantée, le soleil dardoit en plein sur des sables brûlans qui en réfléchissoient les rayons. Nous regrettions vivement notre forêt de la veille, et toute notre jouissance étoit sur le sommet des montagnes où nous respirions un moment le grand air. Le postillon n'alloit guère plus vîte que le pas de ses chevaux, et chaque tour de roue remplissoit la chaise d'une nuée de poussière. Les voyageurs ont tant répété que l'argent ne réussissoit pas mieux que les sollicitations à faire hâter le train des postillons de l'Allemagne, que nous jugeâmes qu'il falloit se résigner à un mal sans remède; mais il n'est pas moins vrai que leur lenteur est un expédient dont ils se servent pour se faire offrir un supplément de salaire que nous leur aurions donné avec un grand plaisir.

RHEINBERG.

Nous fûmes un peu plus de trois heures en route pour arriver à Rheinberg, à la distance d'environ neuf milles. Nous imaginions que cette place connue dans les fastes militaires des seizième et dix-septième siècles, nous offriroit quelques ruines curieuses, quelques restes mutilés de son ancienne importance, mais nous ne vîmes qu'une rue fort sale, bordée de trois ou quatre cents vilaines maisons très-peu habitées et environnées d'une muraille dégradée qui paroît avoir toujours été très-mesquine. L'industrie et l'activité semblent en avoir été bannies : on n'y apperçoit de toutes parts que l'indolence et la misère. Les hommes se tiennent sur le seuil de leur porte, coiffés d'un bonnet de laine et portant leurs souliers en pantoufles. Les femmes, fort brunes, fort maigres et fort sales, ont l'air très-mal sain, et tout le commerce consiste en quelques boutiques où l'on vend en détail les choses de consommation journalière. L'auberge qui a un peu plus d'apparence que les autres maisons, est telle

qu'on peut s'attendre à la trouver en Angleterre dans un village détourné ou sur une route de traverse. L hôte, affublé de son bonnet de laine, fumoit tranquillement sur sa porte, et nous vit arriver sans avoir l'air d'y faire la moindre attention. Nous parvînmes à trouver une salle basse; et comme on nous y laissoit sans penser probablement à nous, il fallut chercher le chemin de la cuisine pour éveiller un peu l'attention et obtenir quelques comestibles. Nous y trouvâmes deux femmes qui avoient les jambes nues et fort mal-propres; elles s'occupoient à faire cuire une espèce de fricassée dans une grande terrine. On nous donna enfin pour déjeûner du pain, du beurre et du vin aigre; mais nous fûmes loin de considérer cette mauvaise auberge comme un échantillon de celles des villes de l'Allemagne, parce que la poste n'a point de relai à Rheinberg, et notre illusion se soutint quelque temps: nous cherchions toujours quelque raison locale de la misère que nous rencontrions dans tous les endroits où nous faisions une pose.

Tel est le tableau exact d'une ville dont l'acquisition parut assez importante dans les seizième et dix-septième siècles, pour en

former le siège avec de nombreuses armées. Farnèse, duc de Parme et général des Espagnols, fut obligé de l'abandonner pour aller au secours de Zutphen, que le comte de Leicester assiégeoit en 1589. Il l'a fit investir par Varambon, autre général espagnol; mais il fut repoussé et complettement battu par le colonel Vert. En 1599, Rheinberg fut encore assiégée par Mendoza. Le feu prit au magasin à poudre : le gouverneur, sa famille et une partie de la garnison furent ensevelis sous les ruines d'une tour, et plusieurs vaisseaux périrent sur le Rhin, au moment de l'explosion ; ce qui restoit de la garnison rendit la place. Le prince d'Orange la reprit en 1633. Quatre ans après, les Espagnols essayèrent durant la nuit de la surprendre; mais le gouverneur et quelques autres, craignant que la garnison ne fut pas assez promptement rassemblée, sortirent des murs, et se donnant pour déserteurs, réussirent, par quelqu'expédient, à faire retarder l'attaque. La garnison accourut, et le coup fut manqué; mais le gouverneur, deux officiers et quinze soldats qui les accompagnoient, tombèrent entre les mains des ennemis, qui les massacrèrent. Tous ces combats se rendoient pour

une place qui n'appartenoit ni à ceux qui l'attaquoient, ni à ceux qui la défendoient ; elle dépend de l'électorat de Cologne, mais sa situation sur les frontières la rendoit très-importante.

Au-delà de Rheinberg, nous eûmes des perspectives plus étendues, mais moins riches et moins boisées que celles de la veille. Le tableau n'étoit point animé par un assez grand nombre de villages. Des plaines chargées de bleds, entre-mêlées de plantations de navets, couvroient des deux côtés une vaste étendue, et la scène étoit fermée, vers l'orient, par les hautes montagnes de la Westphalie. Le Rhin, quoique resserré dans ses bords par la sécheresse de la saison, présentoit une surface imposante et bordoit, dans quelques endroits, notre route ; mais pas un seul vaisseau n'animoit la monotonie de son cours uni et tranquille, quoique souvent brisé par des bancs de sables qui s'élevoient sur la surface de ses eaux.

HOOGSTRASS.

HOOGSTRASS.

HOOGSTRASS est la première ville que nous rencontrâmes après avoir quitté Rheinberg; c'est un relai de poste à quinze milles de Xanten. Nous n'en vîmes que l'auberge, le reste de ce petit endroit étant un peu éloigné de la route. L'auberge est un vaste bâtiment dont on feroit facilement une maison commode. Nous y fûmes assez bien traités, et cette réception servit à nous persuader qu'aux relais des postes nous trouverions toujours un gîte passable.

Nous eûmes ensuite dix-huit milles à courir; c'est-à-dire, une poste et demie d'Allemagne. Dans cette étendue, nous ne rencontrâmes qu'une seule ville, Ordingen ou Urdigen. Les maisons de cet endroit sont en plus grande partie situées entre le Rhin et la route.

Sur le soir, nous commençâmes à parcourir un pays plus boisé, et nous apperçûmes des flèches de couvens dans presque tous les bocages. Ces monastères étoient environnés de vastes enclos qui formoient leurs do-

maines. Nous en vîmes un près de la route, dont les cours, les dépendances et les jardins occupoient une très-vaste étendue, et joignoient un fort joli bois qui appartenoit aussi à ce monastère.

NUYS.

Un peu après le coucher du soleil nous arrivâmes à Nuys, et comme c'est un relai de poste, nous nous flattâmes d'y être logés commodément. A une certaine distance, sa vue ne démentit point notre espoir. La ville est située sur une pente douce, et les nombreux clochers des couvens font naturellement supposer une grande ville, lorsqu'on n'a pas eu l'occasion d'apprendre, par son expérience, que ces indices là ne signifient rien en Allemagne.

Des deux côtés de la porte, on voit dans la muraille des boulets de canons de différens calibres. On entre dans une rue étroite, bordée de maisons très-hautes et construites en pierres fort sales, dont on s'éloigne avec plaisir dans l'espérance d'en trouver bientôt de moins misérables. On ne rencontre point

de passans; mais toutes les portes des maisons sont garnies de groupes des deux sexes, dont l'air sauvage et les yeux hagards annoncent beaucoup moins la curiosité que le désespoir de la faim, et excitent plus de crainte que de compassion. Tandis qu'on cherche des yeux un quartier moins dégoûtant et des figures moins effrayantes, on passe entre deux rangées de maisons qu'on supposeroit être restées désertes depuis les dévastations d'un siège, et on arrive enfin à l'autre porte, dont la sortie nous fit éprouver un mouvement de satisfaction.

A quelques pas plus loin, nous vîmes une maison d'une apparence un peu moins déplaisante; les fenêtres avoient leurs carreaux entiers, et les murs n'étoient pas tout-à-fait si noirs. Nous ne la reconnûmes pour une auberge que lorsque le postillon s'y arrêta; car, en Allemagne, les aubergistes rougiroient d'indiquer leur profession par une enseigne.

Cette place soutint un siège de douze mois contre une armée de soixante mille hommes, commandés par Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, qui fut contraint de l'abandonner. Mais en 1586, lorsqu'elle tenoit

pour l'électeur de Cologne, expulsé par son chapitre pour s'être marié, elle éprouva la plus affreuse de toutes les calamités. Le duc Farnèse, général des Espagnols, l'investit avec une armée irritée d'avoir perdu le pillage de la ville de Venlo, qui venoit de se rendre par capitulation. Au moment où les habitans de Nuys étoient sur le point d'accepter les mêmes conditions, les soldats, résolus de ne pas échapper cette nouvelle proie, montèrent à l'assaut en fureur, embrâsèrent la place et massacrèrent tous les habitans, à l'exception de quelques femmes et quelques enfans. Ils se réfugièrent dans deux églises, qui furent seules sauvées de l'incendie.

Nuys fut reconstruite au même endroit, parce que sa situation offre une communication très-commode avec la rive orientale du Rhin, et particulièrement avec Dusseldorff, située presqu'en face. En 1602, les Français réparèrent en partie les anciens murs. Une des églises que les Espagnols respectèrent a été fondée, dans le neuvième siècle, par une des filles de Charlemagne; elle appartient aujourd'hui au chapitre noble des chanoines de Quirin. Il y a en outre dans

cette ville un chapitre de chanoines et cinq à six monastères.

COLOGNE.

DE Nuys, nous arrivâmes à Cologne à travers des sables fort profonds. La route suit quelquefois le bord du Rhin, dont les eaux étoient alors fort basses. La navigation sembloit être totalement suspendue; nous n'y apperçûmes pas un seul navire, et nous ne pûmes juger ni du commerce, ni de la population de ses bords. Une étendue d'environ vingt milles ne présente qu'une plaine couverte de terres labourées. A une petite distance de Cologne, le terrain s'élève et découvre aux regards toute la ville, avec ses tours et ses clochers qu'on apperçoit de beaucoup plus loin. La vue s'étend aussi sur les vastes plaines dont la ville est environnée. Vers le midi, à la distance de sept à huit lieues, on apperçoit les masses gigantesques et bizarres qu'on nomme les sept montagnes: au couchant, des côteaux cultivés qui s'étendent vers la Flandres, et au levant, au-

delà du Rhin, une chaîne de montagnes qui traversent une partie de l'Allemagne.

A la distance d'un ou deux milles, Cologne répond assez bien à l'opinion qu'un voyageur peut s être formée d'une des capitales de l'Allemagne. Sa vaste enceinte de murailles, d'une belle hauteur, paroît de loin remplie de maisons pressées les unes contre les autres. Toute son étendue est parsemée de clochers et de tours, et sa massive cathédrale a une apparence imposante.

Les voitures que nous rencontrions sur la route auroient suffi pour nous faire connoître que nous approchions d'une grande ville; nous en vîmes plusieurs à-la-fois, et c'étoit presque les premières depuis notre entrée en Allemagne. On apperçoit aussi un peu d'activité dans les villages des environs; mais les figures livides et décharnées des paysans annoncent qu'ils ne tirent de leurs travaux que de foibles ressources. Toutes les maisons y sont habitées par le malheur; car on n'en voit pas une qu'on puisse supposer appartenir à quelque heureux habitant de la ville, et destinée au repos, où l homme actif trouve passagèrement sa récompense, et le fainéant, sa perpétuelle misère.

Un pont, sur un fossé à sec, conduit à la porte du nord, des deux côtés de laquelle une petite batterie moderne défend les anciens murs. La ville n'a point de ce qu'on appelle aujourd'hui des fortifications, mais elle est environnée d'une muraille et d'un fossé. Vers la porte du nord, le fossé sert aux habitans de jardin potager.

Avant de passer la dernière porte, un soldat nous demanda nos noms, et nous montrâmes pour la première fois nos passe-ports. Mais comme les passe-ports d'Angleterre sont écrits en français, et que celui qui voulut les lire ne l'entendoit pas, il les passa à ses camarades, qui s'attroupèrent autour de la voiture pour tâcher de déchiffrer nos papiers. Quelques-uns d'entr'eux proposèrent d'examiner notre bagage; et comme l'argent que nous leur donnâmes pour nous dispenser de cette corvée étoit en monnoie de Prusse, qui n'a pas beaucoup de cours dans ce pays, toute la troupe abandonna bientôt les passe-pots, pour compter, peser à la main et évaluer les pièces aussi ouvertement que si ç'eût été un tribut légal. Lorsque cette transaction fut terminée, et que nous eûmes déclaré, au grand étonnement des auditeurs, que notre

domicile n'étoit pas encore déterminé, parce que nous nous proposions de chercher la meilleure auberge, nous inscrivîmes nos noms sur le registre crasseux du caporal, et notre postillon obtint la liberté de passer sous une tour obscure, d où on entre dans la ville.

Une rue étroite, bordée de maisons lugubres, de ruisseaux infects et de figures hideuses, nous rappelèrent la ville de Nuys qui nous avoit si désagréablement frappés. Les fenêtres basses des maisons, qui ressembloient fort à des géoles, étoient si solidement baricadées, qu'en appercevant les deux ou trois premières, nous crûmes réellement qu'elles faisoient partie d'une prison; mais nous fûmes bientôt convaincus que cette profusion de barreaux étoit destinée à exclure et non pas à retenir les voleurs. Nous traversâmes une moitié de la ville dans une suite de rues toujours étranglées, dont toutes les maisons, grandes et petites, étoient également dégoûtantes par la sâleté des vîtres, des portes et des murs. Dans une de ces rues, ou plutôt de ces ruelles, le postillon s'arrêta à la porte d'une auberge qui étoit, disoit-il, la meilleure; mais la puanteur de la rue nous ôta toute envie d'examiner si le dedans étoit

moins repoussant que le dehors, et comme nous savions qu'il y a dans la ville des places et des marchés, nous dîmes à notre postillon de nous descendre à une auberge située sur un de ces emplacemens. Il nous conduisit à l'hôtel de Prague; c'est un grand galetas de maison, très-imparfaitement meublée, où l'on est toutefois, dit-on, aussi commodément que dans les autres maisons garnies, et où on trouve au moins un hôte un peu plus poli que le commun des Allemands.

Après avoir compté de nos fenêtres dix ou douze clochers d'églises ou de couvens, nous allâmes faire un tour dans la ville et chercher les grandes places, les belles rues, les édifices publics et les belles maisons qu'on devoit immanquablement trouver dans une ville impériale, dans la capitale d'un électorat, située sur le Rhin, à l'endroit où les principales routes de la Hollande se croisent avec celles de la Flandres et de l'Allemagne, dont tous les écrivains parlent comme d'une très-grande ville, et évidemment susceptible, par sa situation, d'être une espèce d'*Imperium* pour ces trois pays. La place sur laquelle notre auberge est située forme un parallélogramme assez vaste et bordé de tilleuls ;

mais toutes les maisons sont si misérables, que nous nous hâtâmes d'en sortir, convaincus qu'elles ne faisoient point partie de ce qui méritoit de fixer notre attention dans la ville impériale et électorale de Cologne. A chaque angle de cette place il y a une rue; nous les suivîmes l'une après l'autre, et nous les trouvâmes toutes étroites, tortueuses, sales, infectées de la puanteur des ruisseaux, obscurcies par la hauteur et la proximité des bâtimens, et par la saleté des maisons et des murailles, n'ayant pour édifices publics que des églises, pas une seule habitation particulière qui annonce de la propreté, peu ou point de commerce et pas une ame dans les rues qui ait l'air de l'activité ou de la gaieté: nous eûmes la constance de suivre les unes jusqu'à leur jonction avec des rues encore plus dégoûtantes, et les autres jusqu'à la sortie de la ville; nous en trouvâmes une, à la vérité, qui nous conduisit dans une place plus étroite que l'autre et bordée de maisons de la même apparence.

Le docteur Jonhson prétend que les écrivains ne hazardent point sans inquiétude des détails ignobles qui semblent dégrader, en quelque façon, la dignité de leurs livres; mais ce

n'est pas uniquement par ménagement pour la dignité du livre que les auteurs passent ces détails sous silence. Il est malheureusement vrai et très-connu que la réputation de posséder les jouissances de cette vie, et d'être à l'abri de ses inconvéniens, est en général un passe-port sûr pour obtenir le respect et la considération ; et pour un individu qui voudra bien cacher une portion de sa prospérité, pour savoir quelle figure il pourroit faire sans elle, on en verra mille faire des efforts pour en exagérer les apparences, quoiqu'un instant de réflexion pût leur faire sentir que la sorte de considération qui en résulte, s'adresse uniquement à la chose supposée, et point du tout à celui qui la possède. Les auteurs ne sont pas toujours disposés à négliger cette ressource, et l'écrivain de voyages, forcé de raconter une partie de sa vie, ne fait pas volontiers confidence au public du cercle étroit ou obscur dans lequel il l'a passée. En conséquence, les fêtes, les cérémonies et les curiosités des cours, et toutes les circonstances qui ne peuvent pas déceler le mystère de la vanité, sont décrites dans le plus grand détail; mais la comparaison des jouissances physiques dans les différens pays, et le tableau

des commodités de la vie ordinaire, comme le logement, le vêtement, la nourriture, la propreté, et enfin l'information qui peut intéresser généralement tous les lecteurs, se trouve rarement dans les livres de voyage, et ce n'est qu'en voyageant soi-même qu'on peut acquérir cette instruction. L'auteur qui paroît sur la scène n'y montre que ce qu'il considère, mal-à-propos, comme le meilleur moyen de fixer l'attention. Il annonce sans cesse sa prospérité ou sa satisfaction, à-peu-près comme ceux qui, dans les promenades publiques, ont toujours l'air gracieux, et qui regardent de temps en temps si les passans les ont vu sourire. La politesse des Chinois, lorsqu'ils se rencontrent, est de dire: « M., » la prospérité est peinte sur votre physio- » nomie, ou toute votre personne annonce » votre félicité », et les écrivains de voyage, particulièrement depuis la critique lancée sur Smolet, semblent n'être occupés que de graver leur prospérité dans leurs volumes et dans toutes les observations qu'ils contiennent.

Quoique Cologné porte le nom de l'électorat dans lequel elle est enclavée, cette ville est impériale; et relativement aux affaires

temporelles, la juridiction de l'Electeur y est très-bornée. Le gouvernement affecte d'imiter les formes de la république romaine. Ces formes, peu dignes d'être prises pour modèle, sont aussi grotesquement défigurées par cette ridicule imitation, que les anciennes statues que d'ignorantes mains ont quelquefois chargées de dorure et de perruques. Le sénat est composé de quarante-neuf membres, renouvelés tous les ans à plusieurs époques fixes, et choisis par vingt-deux tribus de bourgeois, ou plutôt par vingt-deux compagnies de marchands. De six bourguemestres, deux sont en exercice tous les trois ans; et lorsqu'ils paroissent en cérémonie, ils sont précédés par des licteurs qui portent des faisceaux couronnés de leurs armoiries. Chaque tribu ou compagnie a son président, et les vingt-deux présidens forment un conseil autorisé à surveiller la conduite du sénat; mais l'humilité individuelle des bourgeois a virtuellement aboli tout ce plan de constitution. Sans un peu d'intelligence et d'indépendance personnelles, presqu'incompatibles avec l'indolence et la pauvreté des marchands allemands, on ne conservera jamais long-temps la forme d'une constitution quelle qu'elle

puisse être, lorsque la classe plus opulente en aura médité la ruine. Le plus grand nombre de ceux qui composent les compagnies de marchands, n'ayant pas d'autre commerce que celui qui les rend, en quelque façon, les valets de leurs pratiques, le projet de faire surveiller le sénat par leur conseil, et les bourguemestres par le sénat, n'a que très-imparfaitement son exécution. Telle est la situation de la plupart des villes d'Allemagne qui s'intitulent libres et indépendantes, et dans lesquelles les princes voisins n'ont guère moins d'autorité que dans leurs propres états.

La constitution de Cologne accorde à l'électeur une sorte d'autorité directe; il nomme les membres de la cour d'appel, qui est le tribunal suprême; c'est là que se borne son pouvoir sur la ville, et comme il ne lui est pas permis d'y résider plus de trois jours de suite, il n'y a pas même un palais. Il loge dans une auberge où il y a des appartemens qui lui sont réservés. Il suffit de passer une couple de jours à Cologne, pour être parfaitement convaincu que cette exclusion ne peut pas être affligeante, et elle ne peut pas non plus diminuer beaucoup l'influence de l'électeur; car les marchands de la ville dépen-

dent de ses consommations, et il a parmi les habitans presque tous les officiers de ses juridictions territoriales. Ses résidences dont le nombre est fort honnête, sont à Bonn, à Brühl, palais entre Bonn et Cologne; à Popelsdorf, un peu au-delà; à Herzogs, rendez-vous de chasse; et à Munster dont il est l'évêque.

Les droits de douane et les taxes sont imposés par les magistrats de la ville. Cette recette sert à payer leur part de la contribution des villes impériales; car, quoiqu'indépendantes par la forme des princes qui les avoisinent, elles sont toutefois assujetties aux lois générales et aux dépenses de l'empire; elles sont au nombre de quarante-neuf, qui jouissent du privilége d'envoyer aux diètes deux représentans, au moyen de quoi elles ont deux voix sur cent trente-six. Les deux impositions sont très-fortes à Cologne, et la première, ou le droit de douane, est en partie la cause qui a fait diminuer la navigation du Rhin si considérablement. Toutes les marchandises destinées à être transportées par eau au-delà de Cologne, changent indispensablement de navire ou de bateau; car les bâtimens qui arrivent, soit du haut, soit du

bas-Rhin, ne peuvent pas passer outre. Ils ont toutefois la liberté de recharger pour retourner sur leurs pas, au moyen de quoi le réglement destiné à procurer des chargemens aux mariniers de la ville, remplit foiblement son objet; mais la nécessité des déchargemens occupe beaucoup de bras, facilite l'inspection des employés de la douane, et oblige tous les marchands du haut et du bas-Rhin d'avoir un correspondant à Cologne. Cependant, malgré cet étrange monopole sur la liberté du commerce, Cologne est moins considérable, comme port, qu'un grand nombre des villes de la Hollande, dont on trouveroit difficilement le nom dans un livre, et inférieure à plus d'une moitié des petits ports d'Angleterre. Nous n'apperçûmes du quai qu'environ trente bâtimens de charge, tous foibles et mal bâtis, à l'exception de quelques gros navires hollandais, construits exprès pour cette fastidieuse navigation. On y avoit pratiqué sur le pont, pour le patron et sa famille, des appartemens commodément meublés, et ayant sur chaque bord quatre ou cinq fenêtres à châssis: elles étoient ornées de pots de fleurs; quelques-uns avoient même sur la cabane une petite terrasse qui servoit de jardin.

jardin. On ne peut comparer ces navires pour la propreté, qu'à une maison hollandaise. Le commerce est sans doute plus considérable en temps de paix ; mais, d'après le jugement que nous avons pu porter des moyens et des occasions du commerce de l'Allemagne en général, nous n'avons pu supposer qu'il ait infiniment souffert de la guerre. Des pays riches et commerçans peuvent éprouver des pertes immenses, en faisant la guerre pour ou contre l'Allemagne, mais l'Allemagne elle-même ne peut perdre relativement que fort peu de chose, à moins qu'elle ne soit malheureusement le théâtre de la guerre et de toutes ses fureurs.

Notre auberge, jadis un monastère, étoit située dans le canton de la ville où ces établissemens sont en plus grand nombre, et le dimanche nous fûmes réveillés, dès cinq heures du matin, par le bruit des cloches, qui continua jusqu'après midi presque sans interruption. On ouvrit alors les guinguettes, et dans quelques rues les violons et les danseurs firent à leur tour presqu'autant de carillon que les cloches. On entendoit d'un côté le chant d'un chœur d'église, et à quelques pas, les clameurs d'un tripot de billard.

Près de notre auberge, ce contraste dégoûtant étoit encore plus sensible. Nos fenêtres donnoient sur un jardin où l'on dansoit, et lorsque la musique cessoit un instant, nous entendions distinctement chanter l'office du soir dans un couvent de l'ordre de Ste.-Claire, qui n'étoit séparé du jardin que par deux ou trois maisons. On nous avoit informés, dans la matinée, des rigoureuses règles de cette institution : les religieuses font vœu de renoncer non-seulement au monde, mais à leurs plus chers amis, à leurs plus proches parens. Il ne leur est plus permis de voir ni leur père ni leur mère, mais elles peuvent cependant converser quelquefois avec leur mère, derrière un rideau; et dans la crainte qu'un reste d'affection filiale ne fasse entr'ouvrir à la malheureuse recluse le voile de séparation, elle est toujours accompagnée, dans ces occasions, par l'abbesse. On ne peut point penser, sans frémir, à cet étrange renversement de la raison humaine. Elles sont privées pour toujours du plaisir de parler à leur père; car jamais un homme n'a la permission d'entrer dans la cour du couvent, à moins que ce ne soit pour quelque réparation urgente; et dans ces circonstances, toutes les

religieuses sont soigneusement enfermées. On ne se persuade pas facilement que des ordres si rigoureux subsistent, et lorsqu'on en a la conviction affligeante, on n'est pas moins surpris des souffrances que les hommes se sont volontairement préparées par la réclusion, que de celles que l'envie et la vanité répandent si abondamment dans le commerce de la vie.

Dans la journée du dimanche de la Trinité, un grand nombre de processions parcoururent toute la ville, accompagnées pour la plûpart d'une sorte de musique martiale. Quelques-unes des paroisses, qui sont au nombre de dix-neuf, firent l'exercice avec leurs officiers. Les bourgeois, distribués en huit corps, qui sont apparemment destinés à défendre la ville en cas d'attaque, présentèrent leurs capitaines aux églises. Une partie des gardes de la ville fermoient la procession, et étoient suivis de quarante ou cinquante hommes, vêtus en bourgeois, qui représentoient probablement ceux de la ville qui sont au nombre d'environ six mille. Outre les gardes de la ville, il parut encore un homme vêtu burlesquement, comme une sorte de tambour-major, qui faisoit rire le

peuple par le ridicule de sa marche cadencée au milieu de la procession. Notre conducteur ne voulut pas nous avouer que c'étoit le capitaine.

Quoique la cathédrale ne soit pas achevée, elle produit un assez bel effet, et quelques parties détachées annoncent avantageusement le plan dont on se proposoit l'exécution. L'électeur Conrad en fit commencer, en 1248, la construction. On lit sur la porte une inscription, en vers examètres, qui annonce qu'il posa la première pierre. En 1320, on acheva le chœur, et les ouvriers continuoient à construire les autres parties en 1499. Des deux tours destinées à surpasser le vaisseau de cinq cent quatre-vingts pieds, l'une s'élevoit de vingt-un pieds, et l'autre de cent cinquante, conformément au toisé rapporté dans une description imprimée. Nous n'avons pas pu apprendre dans quel tems on abandonna le projet de compléter cet édifice. Tel qu'il est aujourd'hui, l'inégalité de ses vastes tours produit de loin un effet frappant et fort extraordinaire : l'étendue de l'espace vide qui l'environne, et la majesté de son architecture gothique, particuliérement des parties détachées qui ressemblent plus à des

ruines qu'à un commencement de construction, présentent un spectacle agréable et imposant.

Dans l'intérieur de la cathédrale, un fort beau chœur conduit à un autel de marbre noir, élevé de plusieurs marches, et qui, n'étant point encombré des ornemens ordinaires dans les églises romaines, se fait admirer par sa simplicité majestueuse. Les vîtraux peints de six vastes fenêtres sont, pour le dessin et pour le coloris, ce que j'ai vu de plus beau dans ce genre. La nef est défigurée par une charpente en bois fort basse, qui paroît n'avoir été placée qu'en attendant, et qu'on devoit sans doute remplacer par une voûte proportionnée aux belles colonnes qui semblent destinées à lui servir de support. Nous avons été privés, par quelqu'incident, de voir la tombe des trois rois de Jérusalem, qu'on transporta, dit-on, de Milan ici en 1162, lorsque cette ville fut détruite par l'empereur Fréderic Barberousse. En conséquence, nous ne pouvons rien dire de leurs précieuses couronnes parsemées de brillans.

Une description détaillée de toutes les églises de Cologne rempliroit plusieurs vo-

lumes; on en compte au moins quatre-vingts, en y comprenant les chapitres et les chapelles, qui sont les plus nombreuses, et il n'y en a pas une qui n'ait son histoire particulière, depuis deux ou trois siècles. Elles sont toutes ouvertes les jours de dimanches, et nous croyons que la ville peut, comme on l'assure, contenir quarante mille ames; car toutes les chapelles que nous avons visitées étoient remplies, à l'exception d'une seule, où nous ne vîmes que deux ou trois femmes à genoux à une grande distance de l'autel, enveloppées d'une draperie noire; elles sembloient profondément occupées de l'office, et inaccessibles à toute espèce de distraction. Nous n'avons pû savoir le motif de cette station lugubre.

Plusieurs de ces chapelles ne sont pas beaucoup plus grandes qu'une salle ordinaire, mais beaucoup plus hautes, afin de pouvoir y placer une tribune qui communique, par une galerie, au plus prochain couvent de religieuses. Leur tribune est voilée par un rideau; mais leurs voix, qui se mêlent aux chants du chœur, produisent un effet fort agréable. On compte dans la ville de Cologne trente-neuf monastères de filles et

dix-neuf couvens d'hommes, qui renferment environ quinze cents personnes, et à-peu-près quatre cents chanoines attachés à différens chapitres, dont quelques-uns sont fort riches et réservés à la noblesse. Le nombre total des individus des deux sexes, attachés au service des autels sous différentes dénominations, est de deux à trois mille. Il y a peu de rues où on ne voie les murs d'un couvent ou de son jardin. On apperçoit quelquefois des religieuses dans les différens quartiers de la ville. Il y a un ordre dont la règle les oblige d'aller chacune à leur tour instruire les enfans, et soigner les malades. Les chanoinesses des chapitres nobles ne sont pas beaucoup plus gênées qu'elles ne le seroient dans la maison de leur père (1); elles reçoivent leurs amis, fréquentent les bals et les promenades, et s'habillent comme bon leur semble, excepté lorsqu'elles vont chanter au chœur. Elles peuvent quitter le chapitre et se marier, si elles en trouvent l'occasion;

(1) Nous en avons vu quelques-unes dans l'église de leur couvent. Elles portent une robe flottante de linon et de soie noire, qui a la meilleure grace, et leurs cheveux bouclés sans poudre, à la manière anglaise. Leurs chants plaintifs inspirent un sentiment de tendre mélancolie.

mais comme pour être reçues dans le chapitre elles ont dû prouver seize quartiers de noblesse ou quatre générations, il faut que le mari qui se présente puisse faire la même preuve, sans quoi les enfans ne seroient point admis dans les chapitres, et c'est un article important pour la noblesse allemande.

L'église des jésuites est la plus belle de Cologne ; les autels sont décorés de tableaux et de fort belles colonnes de marbre. Les églises des chapitres sont aussi, pour la plûpart, très-vastes et très-ornées, mais on ne peut y entrer que les jours de fêtes. Nous n'avons vu ni celle du chapitre de Sainte-Ursule, où l'on présente, dit-on, aux curieux des têtes de saints, et d'autres reliques rangées sur des rayons comme des livres dans une bibliothèque, ni celle du couvent des jacobins, où on assure que les moines conservent précieusement des manuscrits et d'autres effets d'Albert-le-Grand, évêque de Ratisbonne.

En face de l'église des jésuites, il y a un hôpital pour les soldats blessés. Nous en vîmes plusieurs dans la cour, à moitié couverts d'une sorte de redingotte de laine crasseuse et déguenillée, à travers laquelle de grands trous laissoient à nud les bras de la plûpart de

ces infortunés, parmi lesquels il y avoit, dit-on, des soldats français. Mais les symptômes de la maladie et de la misère les rendoient tous méconnoissables; ils ressembloient beaucoup plus à des mendians, ou même à des squélettes, qu'à des soldats. Les fenêtres des salles étoient garnies de figures encore plus décharnées que celles de la cour. Des groupes de spectateurs annonçoient, par leur air consterné, leur surprise de voir que les scènes de la guerre n'étoient pas toutes composées des conquêtes et des victoires qu'on a tant de plaisir à raconter.

La troupe armée de Cologne est aux ordres des magistrats, et ne peut être employée que dans l'intérieur de la ville. Elle est composée d'environ cent cinquante hommes. Nous leur avons vu passer, sur la place de l'hôtel de Prague, la revue de leur colonel. Ils portent un uniforme rouge à revers blancs, et de longues moustaches, à l'aide desquelles ils tâchent de se donner un air redoutable; mais la plûpart sont des invalides vieillis dans les corps-de-garde.

Les protestans, quoique personnellement tolérés, ne peuvent pas célébrer ouvertement leur culte dans la ville; ils ont une chapelle

dans un village de l'autre côté du Rhin. Comme une partie des principaux marchands et de ceux qui sont les plus utiles aux habitans, sont de la religion réformée, ils ont sollicité nouvellement la permission d'avoir une église dans la ville : on leur a répondu que quoique ce privilège parut juste en lui-même, on ne pouvoit pas se permettre de le leur accorder, parce que dès qu'ils l'auroient obtenu, ils commenceroient à solliciter quelque nouvelle concession.

Le gouvernement ecclésiastique de Cologne appartient à l'électeur comme archevêque, et au chapitre comme son conseil. En matière civile, quoique la constitution soit, comme nous l'avons dit, fort mal exécutée, le pouvoir de l'électeur est plus borné qu'on ne seroit tenté de le croire, parce que ceux qui ont de l'influence ne sont pas toujours dans ses intérêts. La conversation est, dit-on, presqu'aussi libre qu'en Hollande, où une opinion, quelqu'absurde ou déplacée qu'on la suppose, ne peut être légalement contrariée que par le bon sens ou par les argumens de ceux auxquels on en fait part. Ce motif et la facilité des communications avec Bruxelles et Spa, amènent quelques étrangers ; mais il faut

sortir d'un pays bien détestable pour pouvoir habiter avec plaisir la ville de Cologne.

Parmi les bâtimens publics, nous devons compter la salle du théâtre. Nous n'en avons pas vu l'intérieur, parce qu'il n'y a pas eu de représentation durant notre séjour, à l'exception du dimanche (1). Elle est enclavée dans une rangée de maisons de petite apparence, et n'en est distinguée que par les peintures de sa façade, jadis grotesquement brillantes, et aujourd'hui cachées par la crasse à travers laquelle on lit l'inscription : *musis gratiisque decentibus*. L'hôtel-de-ville est un bâtiment irrégulier, construit en pierres et sans goût. L'arsenal est situé dans une des rues les plus étroites de la ville, et nous serions passés sans le remarquer, si on ne nous en eût pas fait l'observation. Comme bâtiment, c'est un assemblage de quatre ou cinq maisons très-simples qu'on a réunies en une. Il contient, dit-on, principalement des armes antiques de différentes espèces, toutes très-peu susceptibles de servir dans nos armées modernes.

Après avoir passé fastidieusement trois longs jours à Cologne, nous nous acheminâmes vers

(1) Le privilége d'ouvrir le dimanche est accordé au théâtre et refusé aux églises protestantes.

la ville de Bonn, dans une avenue de tilleuls qui conduit de l'une à l'autre, sans autre interruption que celle d'un village qu'on rencontre à-peu-près à la moitié du chemin. La distance est au moins de dix-huit milles, et la diversité des cultures du canton qu'on traverse, réjouit infiniment des yeux fatigués des vilains bâtimens de Cologne, et de la monotone uniformité des plaines à bled qui l'environnent. Nous vîmes ici les plaines couvertes en partie des premières vignes qui se présentèrent à nos regards depuis notre entrée en Allemagne. Cologne en renferme toutefois dans son enceinte, mais elles sont entourées de murs : ce sont d'anciens jardins convertis en vignes ; elles nous rappelèrent nos champs de houblons. Les vignes sont ici plantées de même par rangées, et les ceps sont maintenus par des perches fichées en terre et d'inégale longueur, mais toutes beaucoup plus courtes que celles de nos houblons. Entre les rangées on cultive du bled, des fruits et des herbes. L'ondulation des épis dorés et la verdure des ceps formoient un mélange très-agréable à la vue. A gauche on voyoit de vastes plantations potagères, sans clôture et presque jusqu'aux bords du Rhin. Plus loin on apper-

cevoit la cîme des montagnes de la Westphalie. A droite la plaine s'étendoit jusqu'aux pieds d'une chaîne de montagnes moins hautes et moins éloignées, dont les flancs étoient couverts de vignes et les sommets ombragés de hautes futaies.

Le palais de Bruhl, appartenant à l'électeur, est sur la droite de la route, à une petite distance; mais nous apprîmes trop tard que l'architecture et l'ameublement sont au nombre des objets qui méritoient de fixer notre attention.

L'abbaye des bénédictins de Siegbourg, un des plus pittoresques objets des riches environs de Bonn, est située sur un côteau de verdure, proche du Rhin. Plus loin, on apperçoit les tours d'un couvent de filles nobles, qui a plus l'air d'une forteresse que d'un monastère. Ces deux fondations sont également célèbres par la richesse de leurs propriétés et par la beauté de leur situation, dont la vue s'étend au loin sur les deux bords du fleuve. En approchant de Bonn, nous entrevoyions de temps en temps les montagnes à travers les arbres de l'avenue; et dans une perspective un peu moins éloignée, un beau monastère situé sur le plateau d'une montagne,

en forme de pâté et couverte de bois, qui ne sembloit séparée des autres que par le Rhin. Vue d'une petite distance sur la route de Cologne, la ville de Bonn, parsemée de flèches hautes, menues et environnées des arbres de ses remparts, s'annonce avantageusement, quoiqu'on n'apperçoive ni son magnifique palais ni le fleuve qui baigne ses murs.

On nous demanda nos noms à la porte, mais on n'eut pas la curiosité d'examiner ni notre bagage ni nos passeports. Une rue étroite conduit de la porte à la place du marché; mais elle n'est ni obscure ni sale comme celle de Cologne. Les maisons sont fort mélangées, et les plus belles sont loin d'être magnifiques. La *physionomie* de cette ville, si on peut se servir de cette expression, est saine et modeste. Nous descendîmes dans une rue de traverse, chez un aubergiste qui nous avoit été recommandé par un marchand hollandais, et nous y trouvâmes une propreté que nous avions perdue de vue depuis notre sortie de Hollande.

Bonn peut être considérée comme la capitale politique du pays. C'est là seulement que l'électeur tient sa cour, où, malgré son peu d'importance, il ne laisse pas d'y avoir

à demeure un représentant de presque toutes les puissances de l'Europe ; c'est peut-être en partie par déférence pour la cour de Vienne, le présent électeur étant oncle de l'empereur. Quoi qu'il en soit, dans cet extrait de cour, on trouve même un envoyé de la Russie. Le palais de l'électeur est pour la magnificence fort supérieur à ceux de plusieurs souverains beaucoup plus puissans. Il est placé en face des plus frappantes beautés de la nature, et embelli par tous les moyens dont l'art a pu tirer parti. Sa situation est sur la rive occidentale du Rhin, et fait face au cours général de ce fleuve, quoiqu'il forme un angle très-marqué avec la partie dont il est plus proche. L'impression du premier coup-d'œil est l'admiration de sa prodigieuse étendue, et l'étonnement succède, lorsqu'on apperçoit qu'il ne forme qu'une partie d'un plan beaucoup plus vaste. Le palais est composé d'un corps de bâtiment et d'une aîle qui sont achevés; mais il manque encore plus de moitié de l'aîle gauche. Du levant au couchant, l'étendue est si considérable, que quand nous en connoîtrions au juste le toisé, il nous seroit d'un foible secours pour donner une idée du spectacle que cet immense bâtiment présente.

Il est construit en pierres et d'une architecture peut-être inférieure à la majesté de son étendue, mais elle n'en défigure aucune partie par des ornemens déplacés ou de mauvais goût. Le long de la façade du jardin, qui est la principale, une large terrasse soutient une promenade et une orangerie d'arbres de la plus grande beauté, rafraîchie par des jets d'eau ornés de statues, qui jaillissent de plusieurs bassins de marbre. Une arcade qui traverse le centre du palais conduit à cette terrasse, d'où la vue magnifique ou sublime est au-dessus de toute description. L'œil parcourt un vaste tapis de verdure de l'intérieur des jardins, et une étendue de plaines, jusqu'aux groupes nommés les sept montagnes rompues et escarpées vers leur sommet, mais égales et unies vers leurs bases : elles se réunissent à la plaine par des pentes douces, dans une étendue de plusieurs milles. La plus proche est à la distance d'environ une lieue et demie. Nous les avons contemplées dans un beau jour du mois de juin à demi-voilées par les exhalaisons de la chaleur, elles sembloient suspendues dans les airs. Les bosquets du jardin nous masquoient le Rhin qui serpente autour de leur base ; mais des fenêtres

fenêtres du palais on le voit dans toute sa majesté..

Sur la droite de cette terrasse, le petit palais de Popelsdorff termine une longue avenue de tilleuls et de châtaigniers qui communique d'un palais à l'autre. Un peu plus loin on voit le mont et le couvent de Sainte-Croix. L'horison est borné au couchant par une chaîne de montagnes dont les sommets sont couronnés de bois. La plaine qui les sépare du Rhin est cultivée en bleds et en vignes. Vers le milieu de cette plaine, une montagne s'élève en pyramide ombragée par des futaies, et couronnée par la tour et les ruines d'un ancien château.

Les jardins du palais sont dressés en avenues droites, et les arbres taillés uniformement ; mais l'espace qui les sépare présente la magnifique perspective des montagnes, et des bocages où, dans les chaleurs brûlantes, on trouve un abri rafraîchissant ; on apperçoit le palais et une partie du païsage charmant qui l'environne.

Ce fut l'électeur Joseph Clément qui construisit cette superbe résidence, le même qui répara la ville à moitié ruinée durant le siège de 1703 par le duc de Malborough. Il y a une

longue file d'appartemens de cérémonies et de toute espèce; des sallons, des salles de conseil, d'audience; bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, un théâtre, et enfin tout ce que l'on trouve ordinairement dans les palais des souverains. Quoiqu'on les fasse voir sans difficulté à tous les étrangers qui en témoignent l'envie, nous devons avouer que nous ne les avons pas vus. Nous en avons été détournés par des personnes dont les complaisantes attentions avoient acquis le droit de nous diriger, et que leur situation mettoit très-à-même de nous indiquer les objets qui méritoient le mieux de fixer notre attention. Nous regrettons cependant d'avoir négligé la salle du grand-maître de l'ordre teutonique, ornée des portraits de tous les grands-maîtres de l'ordre : mais on jugea que notre curiosité seroit plus satisfaite du palais de Poppelsdorff, et nous nous y rendîmes.

En quittant le palais de Bonn, nous allâmes, à travers le jardin, gagner sur la droite une avenue de verdure, d'environ un mille de longueur, bordée de fort beaux arbres, et si large que l'électeur précédent avoit résolu d'y faire creuser un canal afin de pouvoir aller de l'un de ses palais à l'autre, par terre

ou par eau, quand il en auroit la fantaisie. La perspective de cette avenue est terminée par le palais de Poppelsdorff. C'est un bâtiment peu vaste, environné de jardins dont le goût n'est pas merveilleux, et qui n'est remarquable que par la beauté de sa situation.

Une arcade environne une cour intérieure, et communique à tous les appartemens du rez-de-chaussée qui sont les principaux, et avec les jardins situés à l'orient du château. On entre dans une petite salle décorée d'attributs de chasse, et presque toute la circonférence de l'arcade est garnie de têtes de cerf placées à des distances égales : elles sont là depuis le tems de Clément Auguste, le fondateur du palais, qui mourut en 1761, et peuvent informer les curieux d'une partie de l'histoire de sa vie. Chacune a son inscription qui contient la date et les évènemens de la chasse dont la tête est le monument. Il y en a vingt-trois de cette espèce.

Le palais avait été démeublé en grande partie à l'approche des Français en 1792, et l'archiduchesse Marie Christine, à qui l'électeur son frère avoit prêté cette résidence, étoit loin d'être meublée somptueusement. C'est probablement par cette raison qu'elle

passoit une partie de son tems à Goodesberg, petit endroit situé dans les environs. Après avoir quitté Bruxelles, lorsque les Français en approchèrent dans la même année, elle suivit le duc de Saxe-Teschen son mari, en Saxe ; mais lorsqu'il prit le commandement de l'armée de l'empereur sur le haut-Rhin, elle vint résider dans les états de son frère.

Comme elle venoit de partir pour Goodesberg, on nous montra ses appartemens. Dans la première pièce nous vîmes des petits morceaux de bois peint répandus sur une table. La réunion de ces fragmens formoit une croix. On nous dit que l'assemblage difficile à retrouver servoit à la princesse d'exercice pieux et de passe-tems. Le rang et la fortune auroient-ils donc assez peu d'influence sur le bonheur, pour que ceux qui les possèdent soient réduits à de si tristes moyens de rendre leur vie supportable ?

Sur une autre table on voyoit étendue une carte du théâtre de la guerre, sur laquelle étoit posée une boîte remplie de petites plaques de cire de différentes couleurs, destinées à marquer la position des armées.

Les murs d'un cabinet attenant étoient

garnis de dessins d'après l'antique, faits par l'archiduchesse. La chapelle est une rotonde qui s'élève en dôme, fort petite, mais très-ornée de peintures et de dorures : au centre, un autel carré, à quatre faces, sert de piédestal à un très-beau crucifix; mais la majesté de ce dessin a été défigurée par la vanité de placer auprès de chaque autel la statue d'un fondateur de l'ordre teutonique. La galerie est meublée en velours cramoisi, avec des franges d'or.

Dans une autre partie du château on nous fit voir une pièce complettement incrustée de coquillages, et nommée en conséquence la salle des coquilles : elle atteste la patiente persévérance de l'ouvrier qui a, dit-on, travaillé seul à ce colifichet durant plusieurs années. Le centre d'une maison habitée est une situation peu convenable pour une grotte, mais elle n'offre pas moins dans les grandes chaleurs une retraite fort agréable. Les animaux et autres figures, quoique imparfaitement imités en coquillages, servent d'ornemens assez convenables à plusieurs jets d'eau qui jaillissent dans cette grotte.

Après être sortis du palais par le pont du fossé dont il est presque totalement envi-

ronné, nous traversâmes le joli village de Poppelsdorff, et gagnâmes la montagne de Sainte Croix, ainsi nommée du couvent qui la couronne. La route serpente dans un bois fort épais, mais nous la quittâmes pour un sentier qui conduit plus directement au sommet, à travers des buissons et des plantations de sapins.

Ayant entendu vanter à Bonn la politesse et la complaisance des Pères Capucins, nous n'hésitâmes point de frapper à leur porte, après nous être un peu reposés sous le portique de l'église d'où nous avions la vue des longues plaines qui sétendent entre Bonn et Cologne. Tandis que nous attendions à la porte, nous entendions aller et venir dans le passage intérieur, et nous vîmes la tête d'un religieux paroître un instant à une fenêtre. Un domestique nous introduisit dans une salle attenant au réfectoire qu'on venoit probablement de quitter. Nous n'étions jamais entrés dans un monastère, et notre imagination nous promettoit un spectacle plus extraordinaire que les descriptions. Lorsque le frère laï nous eut quitté pour informer le supérieur de notre demande, nous fûmes près d'un quart d'heure sans entendre ni parler, ni marcher, ni en-

fin le moindre bruit qui pût indiquer que la maison étoit habitée. Nous eûmes le loisir d'examiner la salle, où nous n'apperçûmes qu'une très-grande simplicité, et pas la moindre chose qu'on pût considérer comme particulièrement monastique : enfin, nous vîmes paroître un moine qui nous reçut de la manière la plus obligeante, et avec une aisance qu'on n'acquiert que dans la société. Sa tête rasée et sa longue robe noire contrastoient très-plaisamment avec son ton et ses manières qui n'annonçoient ni la tristesse ni la pénitence, mais toute la vivacité d'esprit et la gaieté qu'on pourroit trouver chez le plus heureux habitant de la ville la plus abondante en plaisirs.

Nous traversâmes une partie du couvent; et sans appercevoir un seul religieux, ni visiter une cellule, nous arrivâmes à l'église que nous trouvâmes très-ornée de tableaux, de marbres, de dorures et d'argenterie, dont le couvent est redevable à la pieuse libéralité des électeurs. Nous y vîmes une statue de marbre transportée à grands frais d'Angleterre : elle passe ici pour une représentation de sainte Anne qui trouva, dit-on, la vraie croix. Notre conducteur, homme d'esprit et de bon sens,

paroissoit jaloux de passer pour tel, et on appereevoit chez lui une sorte de confusion lorsque l'histoire des reliques qu'il nous montroit se trouvoit mêlée de quelques traditions fabuleuses. On voyoit qu'il en coûtoit beaucoup à sa vanité pour se prêter au langage monastique.

En sortant de la chapelle, nous montâmes à la tour du couvent, d'où nous contemplâmes la totalité du sublime tableau que nous avions vu en montant dans les bois, par parcelles. De l'endroit où le couvent est situé, on découvre tout l'horison au nord, une vaste plaine couverte de bleds, de vignes et de jardins, dont les couleurs variées forment un riche mélange parsemé de villages, de couvens et de châteaux. Une chaîne de collines boisées termine au couchant cette plaine, et se prolonge au sud à plusieurs lieues au-delà du mont de Ste-Croix: mais les montagnes éloignées qu'on apperçoit vers l'orient, se terminent à une distance avant l'endroit où les sept montagnes s'élèvent majestueusement au-dessus du Rhin. Les côteaux et les bois des environs du couvent voiloient les bases de ces dernières, et leurs sommets paroissoient suspendus dans les airs.

En face des sept montagnes, la plaine de Goodesberg est terminée par la chaîne des montagnes dont nous venons de parler. Elle commence aux environs de Cologne, et les bois s'étendent sur le territoire de France, où ils prennent le nom de forêt des Ardennes. L'électeur a dans ces bois un pavillon ou rendez-vous de chasse, dont presque chaque fenêtre répond à une différente avenue qui lui est allignée, et il est presque impossible qu'un cerf les traverse sans être vu du château. Il est triste de penser que l'homme n'est attiré le plus souvent dans ces demeures vastes et tranquilles, que pour en troubler la paix et déclarer la guerre aux paisibles habitans des bois. Son cœur est inaccessible à la douce impression des beautés de la nature, et c'est toujours à détruire qu'il met tantôt sa gloire et tantôt ses plaisirs.

Tandis que nous parcourions le jardin, notre moine nous demanda des nouvelles de la guerre, nous parla de ses amis de Cologne et d'autres pays, et plaisanta beaucoup sur l'effet que produiroit la vue d'un capucin dans les rues de Londres : cette idée le fit rire aux éclats. » Chez vous, dit-il, tout le monde » courroit après ; ici, personne ne le suit, de

» peur qu'il ne les conduise à l'église. Chaque » pays a ses bisarreries, et rit de celles des » autres; et en considérant les effets que » produisent quelquefois des différences, on » conviendra que rien n'est moins malfaisant » que d'en rire «.

Le jardin étoit très-garni de fruits et de légumes, mais sans la moindre attention pour la propreté ou la symétrie. La beauté de la scène extérieure rendoit les religieux insensibles au coup-d'œil qu'un jardin bien peigné pourroit produire: c'est ainsi, du moins, que notre conducteur nous expliqua cette négligence. Après l'avoir remercié de sa complaisance, et avoir reçu ses remerciemens de notre visite, nous descendîmes à Poppelsdorff par un sentier fort roide, à travers des buissons et des vignes.

A environ un mille de Bonn, nous vîmes un jardin ou plutôt une pépinière, à laquelle on a donné le nom de Wauxhall. Il est plus champêtre que celui de Londres. Les arbres, vigoureux et épais, forment des bosquets très-convenables sous ce climat pour garantir de l'ardeur du soleil, mais pernicieux le soir, lorsque les exhalaisons de la terre sont retenues par l'épaisseur des feuillages.

On illumine ce jardin les jours de grande fête, et lorsque l'électeur ou ses courtisans donnent un bal dans une grande salle construite au milieu du jardin. On y voit quelquefois l'électeur et toute sa cour se promener avec une moitié des habitans de Bonn; mais nous y trouvâmes fort peu de monde : le comte Gimnisch, qui a rendu Mayence aux Français, fut le seul qu'on nous fit remarquer.

La route qui conduit de ce jardin à Bonn a été faite et plantée de peupliers aux frais de l'électeur qui entreprend volontiers les travaux d'embellissemens ou d'utilité publique. Son rang de grand-maître de l'ordre teutonique contribue à rendre sa cour plus nombreuse que celle des autres princes ecclésiastiques. Les possessions de cet ordre suffisent encore à faire subsister honorablement des cadets de famille. Ayant porté les armes durant sa jeunesse, et passé une partie de sa vie dans les cours de Vienne et de Bruxelles, il a conservé un grand nombre d'amis qu'il s'étoit faits avant la vacance de l'électorat ecclésiastique, qui lui a fait changer sa profession; et la réunion des revenus d'évêque de Munster, d'électeur et de grand-maître, lui produit annuellement environ deux cent

mille livres sterlings, à-peu-près deux cent mille louis. Il fait généralement un très-bon usage de son argent et de son expérience. Il donne à la noblesse l'exemple d'une dignité personnelle qui n'a pas besoin du secours des cérémonies, et qui peut, sans danger, supprimer les barrières que les hommes ne maintiennent constamment entr'eux et leurs semblables, que par un sentiment de foiblesse qu'ils cherchent à déguiser. Tous les souverains qui ont eu des notions justes de leur puissance et de leur liberté individuelle, se sont empressés de supprimer ces barrières; mais on en compteroit fort peu qui aient réussi aussi complettement que l'électeur de Cologne à se débarrasser de toute l'étiquette que les pages, les chambellans et autres valets de cour défendent de tout leur pouvoir, afin de maintenir l'utilité de leurs emplois. Il jouit aujourd'hui d'une partie des douceurs réservées à la vie privée, et entr'autres, de converser avec un grand nombre de personnes que leur rang ne force point à fréquenter sa cour, et de se débarrasser d'une assiduité de service qui fait passer aux grands presque toute leur vie, dans la société de leurs valets.

M. Floret, son secrétaire, nous a raconté quelques particularités de sa vie privée, qu'il a jugées, avec raison, supérieures à tous les éloges qu'il pourroit faire de son maître. Il paroît qu'il s'occupe sans relâche de procurer aux pauvres des secours et de l'instruction, et d'encourager les arts et les manufactures. Son pays n'auroit pas tardé à jouir d'une prospérité inconnue dans les autres parties de l'Allemagne, si les ravages de trois campagnes n'avoient pas fait plus de dégâts qu'on n'en pourra réparer en trente ans de paix et de la meilleure administration. Sa résidence à Bonn y occasionne une consommation suffisante pour entretenir l'activité des habitans. Il a essayé inutilement d'y attirer quelque branche du commerce, dont Cologne tire si peu de parti, dont on parle cependant ici avec envie, et qu'on évalue infiniment au-dessus de sa réalité. La ville est infiniment plus propre que toutes les autres appartenant à l'électorat, et située si agréablement, qu'on a supposé son nom dérivé du mot latin *bona*, qui signifie *bonne*. Le palais est le seul édifice qui mérite l'attention. Ce qu'on appelle l'Université est un petit bâtiment construit en briques, et sert moins de collège

que d'école, dont les maîtres prennent toutefois le titre de professeurs. Des quatre églises renfermées dans son enceinte, la principale est un vaste bâtiment, auquel plusieurs flèches donnent de loin quelque apparence; mais il n'est remarquable ni par sa beauté ni par son antiquité.

Il est surprenant que le présent électeur ait conservé le privilège exclusif de moudre tout le grain qui se consomme dans la ville: son moulin est établi sur la rivière, comme dans toutes les villes des bords du Rhin. On mange à Bonn du fort mauvais pain, mais on ne doit pas toutefois en accuser cet odieux privilège; car, dans tous le pays, on n'en trouve point de meilleur. Les miches, généralement rondes, ont une croûte luisante et souvent creuse. La mie n'est pas noire, mais d'un blanc sâle.

Presque toutes les villes de l'Allemagne sont entourées de murailles; et dans les tems où l'art de détruire étoit moins perfectionné, elles suffisoient pour arrêter des armées. Elles sont aujourd'hui si parfaitement inutiles, qu'on ne pourroit point y servir les gros canons qu'on oppose aux batteries, sans les faire écrouler jusqu'aux fondemens. Bonn

n'a point d'autres fortifications; et quoiqu'elles fussent sans doute en meilleur état lorsque le duc de Malborough les investit, il est étonnant qu'elles aient soutenu un siège régulier, durant lequel une partie de la ville fut détruite. L'électorat de Cologne est, à la vérité, si mal précautionné contre la guerre, qu'il ne contient pas une seule ville qui pût résister durant trois jours, à une armée de dix mille hommes.

Lorsque les habitans de Bonn regrettent leurs fortifications, ils devroient se rappeler les trois sièges qui, dans le cours d'environ trente années, ont presque totalement détruit leur ville; le premier en 1673, après que l'électeur eut reçu une garnison française; mais la résistance ne fut que de peu de jours. Le prince d'Orange qui monta depuis sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, obtint à ce siège un succès dont la fortune couronna rarement ses talens militaires. En 1689, les Français qui l'avoient défendue, vinrent l'attaquer; et durant la résistance de la forte garnison que l'électeur de Brandebourg y avoit placée, le palais et la plûpart des édifices publics furent réduits en cendre. Le troisième siège, commandé par le duc

de Malborough, dura depuis le 24 avril jusqu'au 16 de mai. Elle étoit défendue par des Français, et le célèbre Cohorn conduisoit les opérations du siège. Il fallut plus de dix-huit ans et tous les soins de l'électeur Joseph, pour rétablir les maisons et les autres dévastations de ce siège.

Le présent électeur entretient en temps de paix, environ huit cents hommes; c'est le contingent qu'il doit à l'armée de l'Empire. Dans cette guerre il en a fourni davantage. Nous avons vu, durant notre séjour à Bonn, exercer deux mille recrues. Ses troupes portent, comme celles de l'Empire, un habit bleu avec des revers rouges. Mais la plûpart des souverains de l'Allemagne ne donnent cet uniforme qu'à leur contingent. Les troupes destinées à rester dans leurs états, portent un habit différent. Les troupes autrichiennes sont en général habillées de blanc, avec des revers bleu céleste, gris ou rouges; mais leurs artilleurs sont vêtus d'une espèce de manteau brun, qui ne se fait pas remarquer de loin.

Bonn est du petit nombre des villes d'Allemagne que nous quittâmes avec regret. Elle attache les amateurs des belles perspectives

tives par son heureuse position au milieu d'une plaine fertile, bornée par une chaîne de montagnes escarpées et sur le bord d'une rivière entretenue durant l'été par la fonte des neiges des montagnes de la Suisse, et en hiver, par une multitude de torrens sortis d'entre les rochers qui garnissent ses rives. Elle contient un nombre d'habitans qui ont eu le bon esprit de cultiver la saine morale et les lettres, malgré le mauvais exemple du pays qui les environne; et si les soins et la sage modération des souverains réussissoient à corriger les formes vicieuses du gouvernement, on pourroit considérer ce fortuné district, environné d'ignorance, d'injustices et de misère, comme les buissons de verdure qui soutiennent le courage et l'espoir du voyageur épuisé de fatigue, lorsqu'il les rencontre au milieu des sables brûlans des déserts de l'Arabie.

GOODSBERG.

Le trajet de Bonn à ce charmant village est d'environ une lieue, dans une plaine étroite et couverte de bleds et de vignes. Près de Goodsberg, une petite montagne isolée et escarpée, en forme de pyramide, s'élève dans la plaine qu'elle semble terminer, et masque le village situé au midi de sa base. Cette montagne, couverte de vignes et couronnée de taillis à travers lesquels on apperçoit une tour et des ruines, produit un effet très-pittoresque.

A l'entrée du village, nous trouvâmes le passage embarrassé par un grand nombre de charrettes remplies de soldats blessés. Leur file avoit été rompue par quelques voitures qui se hâtoient d'arriver à la redoute de Goodsberg, et il fallut du tems pour la rétablir. Le spectacle du plaisir et celui de la misère pouvoient difficilement former de plus près un plus frappant contraste. Cette procession étoit composée de prisonniers français, et la plûpart des enfans. Ceux qui avoient encore la force de se tenir assis, présentoient

une figure jaune et livide; ils ne conversoient point avec leurs gardes, et ceux-ci n'insultoient point à leur malheur par un air de barbare satisfaction.

Dans une plaine au-delà du village, une rangée de maisons construites toutes uniformément, présente de loin l'appareil d'un seul palais, et forme le petit endroit qu'on appelle les eaux de Goodsberg. Une partie des bâtimens a été construite aux frais de l'électeur, et l'autre, par des particuliers, sous sa protection. L'archiduchesse, sa sœur, en occupoit une où l'électeur qui aime beaucoup cet endroit, vient fort souvent. Un vaste bâtiment, situé à l'extrémité de la rangée, contient des appartemens publics dont on a fait un hôtel garni.

La situation de ce bâtiment est au-dessus de toute description. On peut bien dire qu'il y a des rochers, des montagnes, mais on n'en fera point concevoir l'effet admirable; on ne décrira point la nouvelle sensation qu'on éprouve à chaque changement de situation. Délicieux Goodsberg! tu réunissois la sublimité du paysage aux charmes de la musique et aux plaisirs séduisans d'une élégante société. L'affreuse guerre a étendu jusqu'à toi

ses bras sanglans; tu n'es plus le séjour du bonheur et des graces, mais ta sublime majesté te restera, malgré les fureurs des hommes et leur perversité délirante.

La plaine qui contient le village et la source a environ cinq milles de longueur, et à-peu-près moitié de large; elle est couverte de bleds, sans clôture, et presque totalement environnée d'un amphithéâtre de montagnes. En face de l'hôtel, à la distance d'une demi-lieue, on voit s'élever les sept montagnes que nous avons eu souvent l'occasion d'admirer. Elles se présentent ici dans une attitude nouvelle : les trois pointes plus élevées sont les plus proches, et les montagnes moins hautes se présentent en perspective entre les sommets des autres. Toute cette masse forme un tableau majestueux qu'on ne peut rendre qu'avec le pinceau; mais quoique les montagnes, vues de Goodsberg, semblent plus gigantesques, elles perdent cependant une partie de leur majesté, parce que le rapprochement fait disparoître l'obscurité qui, à la distance de Bonn, les voile imparfaitement aux yeux du spectateur. Au sud de cette plaine, la longue perspective est interrompue par des chaînes de montagnes

entre lesquelles on en apperçoit encore d'autres plus éloignées.

Les embellissemens de l'art semblent bien mesquins auprès de cette étonnante réunion des beautés de la nature. A Goodsberg, ils consistent en quelques avenues qui conduisent des maisons à la source, que l'on compare à celle de Spa. Cette promenade est prolongée jusques dans les bois, d'où la source paroît descendre. Chaque semaine il y a deux concerts, et l'électeur donne un bal; il y paroît souvent sans suite et sans cérémonie, comme un simple particulier. Les gentilhommes des environs se joignent à ceux qui viennent aux eaux, et ces petites fêtes réunissent ordinairement de soixante à cent personnes. Conformément à l'usage allemand, les bals commencent à six heures, et celui que nous nous proposions de voir étoit près de finir lorsque nous y sommes entrés. Lorsqu'on cessa de danser, la compagnie passa dans une salle où l'on jouoit les jeux de hazard. Nous vîmes risquer beaucoup d'or, et des figures dont l'attentive inquiétude étoit inaccessible à l'influence de la musique de Mozart, qu'un excellent orchestre continuoit d'exécuter.

Tout en méditant des censures contre l'indulgence ou l'indifférence de l'électeur à cet égard, nous profitâmes des derniers instans du jour pour gagner le haut d'une montagne, en pyramide, qui porte le nom du village et semble le menacer d'y précipiter les ruines de son ancien château. Un chemin roide et tortueux conduit, à travers des vignes et des buissons, au faîte de cette montagne et aux ruines de l'ancienne citadelle. Nous vîmes le soleil se coucher et disparoître de la plaine qui s'étend à l'occident de Cologne, dont on apperçoit distinctement les clochers. Bonn et Sainte-Croix paroissoient à la distance d'une lieue, et les sinuosités du Rhin, éclairées par les derniers rayons du soleil, sembloient autant de lacs qui ajoutoient à la beauté du spectacle.

De l'autre côté de la montagne, la perspective est d'un genre fort différent; au lieu de la découverte d'une vaste plaine, la petite vallée de Goodsberg semble cachée entre des montagnes escarpées. L'endroit d'où nous contemplions ces différens tableaux est aussi connu dans l'histoire qu'il est digne d'être célébré par le génie de la peinture et de la poésie. C'est-là que Gérard de Truches, l'é-

lecteur qui avoit embrassé la religion protestante, soutint un siège après le massacre de la ville de Nuys, qui soutenoit sa cause. Le château de Goodsberg étoit imprenable et ne redoutoit que la famine à laquelle sa situation pyramidale et isolée l'exposoit, parce qu'on pouvoit facilement lui intercepter toute communication, en investissant le pied de la montagne. Gérard, dont le crime étoit en partie de s'être marié, n'espéroit sauver ni sa vie, ni celle de son épouse, de l'implacable vengeance du chapitre, s'il avoit le malheur d'être fait prisonnier, et il étoit en conséquence déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La garnison, dont il étoit très-aimé, résolut de le sauver ou de périr avec lui. Lorsque ses défenseurs s'apperçurent que la résistance deviendroit bientôt impossible, ils employèrent à le sauver ce qui leur restoit de temps et de forces. Ils creusèrent un souterrain qui s'étendoit fort au-delà des lignes des assiégeans, et, quoique manquant de tout, ils ne parlèrent point de se rendre avant d'avoir achevé leur entreprise et fait esquiver Gérard et son épouse, qui gagnèrent sans accident la Hollande où ils vécurent et moururent dans la pauvreté.

Les restes de la forteresse, que ces circonstances de malheur et de fidélité rendent intéressante, indiquent encore la forme qu'elle avoit anciennement. Elle couvroit la totalité du sommet de la montagne. L'intérieur est en ruines, mais les murailles extérieures ont bravé les fureurs de la guerre et les ravages du tems. Dans un passage d'environ vingt pieds de large, qu'il falloit absolument traverser pour arriver à la porte, les murs avoient dix pieds d'épaisseur. Il paroît qu'il n'y a jamais eu d'escalier. On voit encore au second étage le trou par lequel les soldats montoient avec le secours d'une échelle, qu'ils retiroient après eux. Derrière les barbacanes, on avoit creusé le mur pour donner au soldat la liberté de se courber et de manier son arc.

Les maisons du village dont ce château dépend sont éparses sur le flanc de la montagne, jusques vers le milieu de sa hauteur, et l'on voit, un peu plus haut, un nombre de petites châsses que les villageois ornent de fleurs dans les jours de fête. Le prêtre est le maître-d'école de la paroisse: presque tous les enfans de plusieurs milles à la ronde y viennent tous les jours aux heures de la

prière et des leçons. C'est sans doute à l'influence de cette instruction, ou à la modération de ceux qui exercent l'autorité dans cette plaine, qu'on doit attribuer la différence frappante entre les manières de ses habitans et celles des allemands en général. Au lieu de cette aigreur qui approche souvent de la malveillance, on trouve ici une douceur qui ressemble à la politesse. Le souvenir des beautés que la nature déploie dans leur pays n'est point souillé par la déformité morale dont on est blessé dans les autres cantons. Les enfans qui mendient baisent leurs petites mains en silence, et ont plus l'air de saluer que de demander l'aumône; tandis que dans les autres pays de l'Allemagne leur manière est si repoussante, non-seulement par l'importunité, mais par leur ton brusque et hargneux, qu'on a besoin de songer à la tyrannie qui en est la cause pour se déterminer à leur donner le foible secours qu'ils demandent.

La musique jouoit encore lorsque nous rentrâmes à l'hôtel. Le mélange harmonieux des hautbois et des cors donnoit un air de féerie à la scène enchanteresse que nous continuions à contempler de nos fenêtres. On voyoit renaître, au lever de la lune, les mon-

tagnes au-delà du Rhin que le voile du crépuscule avoit fait disparoître. Vers l'orient, la perspective prenoit une couleur argentine qui faisoit paroître les hauteurs éloignées comme des nuages flottans, tandis qu'à une petite distance on distinguoit la forme et la couleur des montagnes, et le fleuve qui couloit majestueusement à leurs pieds ; mais nous ne jouîmes pas long-tems de ce beau spectacle : des évaporations, attirées par la lune, s'élevèrent des montagnes ; à mesure qu'elle montoit, les nuages s'épaissirent et dérobèrent à nos regards la totalité du tableau.

La source à laquelle on suppose des qualités médicinales, est à environ un quart de mille des appartemens, dans une vallée boisée où l'électeur a fait pratiquer des routes et des avenues. Elle coule dans un grand bassin de pierre où ceux qui veulent en boire sur les lieux peuvent descendre par un escalier commode. On ne nous a pas informé des qualités de cette eau : la couleur des pierres qu'elle mouille annonce qu'elle est ferrugineuse. Son goût est un peu désagréable.

Les trois plus hautes des sept montagnes

qui contribuent à enrichir la perspective de Goodsberg, sont connues sous les noms de Drakenfels, Wolkenbourg et Lowenbourg: chacune étoit jadis couronnée par un château, et les ruines de deux de ces forteresses sont encore visibles. On raconte à leur sujet une histoire. Trois frères ayant formé le projet d'être la souche de trois différentes familles, se servirent de l'expédient alors en usage. Chacun des trois construisit une forteresse, d'où il faisoit des excursions pour rançonner les habitans de la plaine, et s'approprier, par le droit du plus fort, le fruit de leur industrie. Les sommets de Drakenfels, Wolkenbourg et Lowenbourg, où l'on ne parvient aujourd'hui qu'avec beaucoup de peine et de fatigue, étoient inaccessibles lorsqu'ils avoient pour défense un château fortifié. Au moyen des brigandages que les maîtres des trois châteaux appeloient des *succès à la guerre*, ils devinrent les personnages les plus opulens et les plus distingués de l'empire.

Ils avoient une sœur nommée Adélaïde, et célèbre par sa beauté, qui dépendoit d'eux depuis la mort de leur père. Un jeune chevalier nommé Roland, dont le château étoit situé sur le bord opposé du Rhin, lui fit la

cour et parvint à s'en faire aimer. Soit que les frères se fussent flattés de trouver pour leur sœur un parti plus brillant, ou qu'il y eût entr'eux et Roland quelque vieille inimitié de famille, ils résolurent de ne point lui donner Adélaïde, mais d'éviter aussi l'offensante dureté d'un refus formel. Ils exigèrent de lui qu'il allât servir un certain nombre d'années dans les guerres de la Palestine, et promirent d'accueillir sa demande à son retour.

Roland prit congé d'Adélaïde et partit pour la guerre, où sa valeur lui acquit bientôt de la célébrité. Adélaïde resta dans le château de Drakenfels, où, constamment occupée de son amant, elle attendoit son retour avec impatience; mais ses frères avoient résolu d'anéantir son espoir. Un de leurs vassaux, déguisé en pélerin, vint au château déclarer qu'il arrivoit de la Terre-Sainte, et que le jeune Roland dont il avoit reçu les derniers soupirs, l'avoit chargé d'assurer Adélaïde qu'il lui étoit resté fidèle jusqu'à la mort.

Trompée par cette supercherie, l'infortunée Adélaïde résolut de passer sa vie à gémir sur la perte de Roland. Elle refusa tous les partis qui se présentèrent, et ne voulut plus souffrir d'autre société que celle de quelques re-

ligieuses d'un couvent voisin de sa résidence. Enfin le silence de la solitude devenant nécessaire à la situation de son ame, elle voulut prendre le voile et fonder un couvent. Ses frères encouragèrent fortement un projet qui devoit mettre entr'elle et son amant une barrière éternelle. Elle fit choix d'une île du Rhin, entre le château de son frère et celui de Roland, qu'elle pouvoit contempler alternativement des fenêtres de son monastère. Elle y passa quelques années, occupée des devoirs de son état qu'elle remplissoit d'une manière exemplaire.

Roland revint, et les deux amans découvrirent la cruelle supercherie qui les séparoit pour toujours. Adélaïde resta dans son couvent et succomba bientôt à sa douleur. Roland imita sa fidélité; et se vouant comme elle à la solitude, bâtit à l'extrémité de son domaine un château d'où on voyoit l'île du Rhin: il y languit le reste de sa vie, en nourrissant ses regrets et sa mélancolie de la triste vue des murs du couvent qui recéloit les restes de sa fidèle amante.

LA VALLÉE D'ANDERNACH.

APRÈS avoir passé deux jours à Goodsberg, nous partîmes à l'issue du dîner pour la ville d'Andernach, distante de Goodsberg d'environ vingt-cinq milles d'Angleterre. La route gagne, en serpentant à travers des cultures de bled, le bord du Rhin, et s'approche des sept montagnes, autant que le fleuve peut le permettre. En face de Drakenfels, la dernière et une des plus escarpées, la plaine se rétrécit et forme la vallée d'Andernach.

La route nous conduisit le long de la rive occidentale du Rhin, à travers des bleds, des vignes et des bocages, dont l'épaisseur ne nous laissoit appercevoir les eaux du fleuve que par échappées; mais le gigantesque Drakenfels étoit toujours en vue et produisoit un effet d'autant plus frappant, que sa base étoit en partie masquée et qu'elle sembloit changer d'attitude à mesure que nous avancions. Lowemberg dont on n'apperçoit à Goodsberg que la cîme, se dégage ici de derrière Drakenfels, et déploie la richesse des bois qui s'étendent depuis sa base jusqu'à son

sommet, où une haute tour du château qui domine les arbres a l'air majestueux du trône des forêts. Cette montagne est la plus élevée des sept, et ses flancs sombres, où l'on n'apperçoit que des futaies, forment un superbe contraste avec les éclats de rochers dont l'aride Drakenfels est parsemée. Au-delà de Lowemberg, on appercevoit une multitude de cîmes spirales. Les rochers amoncelés sur le bord du fleuve masquoient et découvroient alternativement cette perspective. A environ un mille au-delà, on voit l'île où Adélaïde fonda son monastère : comme il est doté richement, on l'a reconstruit, et il présente aujourd'hui un fort beau bâtiment carré, à quatre faces, environné de bocages, de vignes et de terres labourées, appartenant toujours au même ordre de Religieuses qui l'ont occupé depuis sa fondation. On voit encore sur l'autre bord du Rhin une arcade du château de Roland; elle est sur un roc escarpé, environné de bois, et c'est tout ce qui reste de ce monument de constante fidélité.

Au-delà de l'île, la vallée devient plus étroite, et le fleuve commence à se resserrer entre des côteaux fertiles et des montagnes pelées et rompues. C'est entre ces

dernières et le Rhin que la route est formée; elle a été, en grande partie, creusée dans le roc vif qui s'élève d'un côté presque perpendiculairement au-dessus, et s'abaisse, de l'autre, sur une pente presqu'aussi roide jusqu'au bord du fleuve. Ce touvrage, connu pour appartenir aux Romains, est digne de leur grandeur et de leur persévérance; il fut commencé sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. L'inscription, dont l'antiquité n'est point suspecte, annonce qu'il fut achevé dans l'année 162; et comme Marc-Aurèle ne parvint à l'empire qu'en 161, il en résulte que les Romains n'employèrent qu'une année à terminer cette entreprise. Cette route avoit été négligée par les électeurs palatins: l'électeur de Cologne l'a réparée, et a fait joindre son nom à celui des empereurs romains dans l'inscription suivante, gravée sur un obélisque:

Viam sub M. Aurelio et L. Vero, G. M. P. E. anno Chr. CLXII munitam, Carolus Theodorus, Elect. Pal. Dux Bav. Jul. Cl. M. refecit et amplicavit. Anno M. DCC. LXVIII. Curante Jo. Lud. comite de Goldstein, pro Principe.

Cette route, construite primitivement dans l'année de grace CLXII, par les Romains, sous le règne des

des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus, a été réparée et élargie en M. DCC. LXVIII, par la munificence de Charles Théodore, Elect. Palat. Duc de Jul. Cl. M. et durant l'administration du Comte de Goldstein, son ministre.

Nous n'avons pas observé assez attentivement le commencement et la fin de cette route, pour en déterminer la longueur avec exactitude; elle a environ douze milles. Le rocher qui la domine paroît à nud presque par-tout jusqu'à la cime, où il est couvert d'une couche de terre fort mince; mais dans quelques endroits du flanc la pente est assez inclinée pour que la terre s'y maintienne. Ces petits cantons sont plantés de vignes et cultivés soigneusement. La rive du Rhin est bornée ou défendue, durant plusieurs milles, par une immense muraille ou amas de rochers, qui ne laisse du côté de la terre qu'un très-petit nombre d'intervalles ou d'ouvertures. Ces espèces de fentes ne laissent découvrir que des vallées profondes et recachées si promptement, que nous n'apperçûmes distinctement que des bois, quelques châteaux et quelques monastères.

Ce roc est assis obliquement; il ressemble à du marbre nuancé de couleurs rouge et

brune, et veiné d'un rouge plus vif; mais nous n'entreprendrons point de fixer sa dénomination scientifique. La teinte des rocs produit un fort bel effet lorsqu'elle se trouve mélangée avec la verdure qui pend de leur sommet, et la mousse qui garnit leurs fentes.

La route que l'électeur dit avoir élargie est très-étroite en certains endroits, et borde d'assez près la rivière, où il n'y a point de parapet pour donner aux voyageurs quelque inquiétude sur l'adresse et sur la prudence de leur conducteur. Elle est quelquefois élevée de quarante pieds au-dessus du niveau du fleuve; et rarement de moins de trente. On contemple au loin le cours du fleuve et la scène qui l'environne, mais la beauté, la grandeur et la variété de ce superbe spectacle sont au-dessus de toute description.

Quelquefois, en approchant au bord du fleuve, nous semblions nous précipiter dans ses eaux, lorsque tournant tout-à-coup la pointe aigue d'une sinuosité, la route parcouroit les bords d'une vaste baie, où les rochers s'éloignant formoient un amphithéâtre jonché d'arbres autour d'une langue de terre platte et cultivée. Au-delà du dernier angle de ce croissant, nous vîmes le

fleuve, encaissé entre les bases des différens promontoires, prendre l'aspect d'un lac tranquille au centre d'un paysage romantique. Après avoir doublé un de ces caps, le cours du Rhin parut dans toute sa majesté, roulant rapidement ses eaux entre des blocs de marbre et des précipices, dominés par un nombre infini de montagnes pyramidales, dont les sommets, vus à cette distance, paroissoient colorés de bleu et d'azur.

La rive orientale du fleuve est en quelques endroits aussi garnie de roches que la rive opposée, et les angles saillans d'un bord répondent en général si exactement aux angles rentrans de l'autre, qu'ils semblent justifier l'opinion de ceux qui attribuent leur séparation à un déchirement occasionné par un tremblement de terre, où les eaux se sont précipitées et ont formé la rivière. Quoiqu'escarpée, l'autre rive est presque par-tout cultivée richement. Le roc paroît en beaucoup d'endroits à nud, et sur les sommets il est toujours visible; mais les flancs sont si couverts de vignes, que les travaux de la culture et de la vendange font subsister un nombre infini de villages. On en rencontre un à chaque demi-mille. Les rangées de

ceps sont conduites jusqu'à des hauteurs escarpées, où l'on ne pourroit pas monter sans le secours des marches taillées dans le roc. Si on ne soutenoit pas le sol au moyen de murailles de pierres sèches, il seroit entraîné par son propre poids ou par les pluies, et il paroît que dans quelques endroits le terrain est artificiel; c'est du terreau qu'on a transporté dans de petites fosses, qui contiennent chacune vingt ou trente ceps tout au plus. Mais cette laborieuse industrie n'est nécessaire qu'à une très-grande hauteur; plus bas, le sol a suffisamment de profondeur pour nourrir la végétation la plus brillante.

Tant de travaux et de produit pourroient faire présumer que sur ce bord du Rhin les paysans vivent dans l'aisance, et que les villages, dont on apperçoit presque par-tout sept ou huit, sont aussi préférables aux villes des environs par le bonheur de leurs habitans, que par la beauté de la situation et la magnificence de la perspective, mais ce seroit une erreur; les habitans de ces vignobles sont, dit-on, les plus misérables de toute l'Allemagne. Les propriétaires sont si attentifs à examiner le produit et la valeur de chaque canton, que les fermiers tirent peu de profit

de leur culture. Lorsqu'ils paient en argent, il ne leur reste que de quoi subsister et payer les journaliers qu'ils emploient ; mais la plûpart s'acquittent avec une portion fixée du produit, et quoiqu'une mauvaise récolte suffise pour plonger les vignerons dans la plus profonde indigence, la plus riche vendange ne peut pas les tirer de la dépendance. Par-tout ailleurs que dans ce pays on pourroit demander comment il peut se faire qu'après s'être instruit par l'expérience, le vigneron persiste à recevoir des conditions si dures ; comment, à son défaut, un autre peut accepter sa place. Mais ici ces questions seroient déplacées, parce qu'elles supposent un choix de situations que le pays ne comporte pas. La rigueur du système de culture se maintient au moyen de l'indigence dont il est la source, et ceux qui voudroient s'en délivrer, ne trouveroient des ressources ni dans les manufactures, ni dans le commerce, quand même ils auroient les capitaux et l'intelligence nécessaires pour l'un ou pour l'autre. Leur choix se réduit à l'alternative de conduire une bande d'ouvriers pour le compte de leurs seigneurs, ou de travailler

personnellement sous la surveillance d'un autre inspecteur.

Une grande partie de ces vignobles appartient à des princes ou à des chapitres. Leurs intendans sont chargés de la culture; ils tiennent lieu de fermiers, et les ouvriers sont presque tous des domestiques. Il résulte de ces arrangemens que quoique le produit de ces cantons rapporte beaucoup d'argent, les habitans n'en sont pas moins misérables. Le paiement de la rente en nature est général par-tout où les vignes ont de la réputation, et la meilleure preuve qu'on puisse donner de la misère des habitans, c'est qu'un mois après la vendange, il est impossible de trouver une bouteille de vin du crû, à moins que ce ne soit chez les propriétaires ou chez leurs intendans.

Le spectacle de l'abondance perd bien de son prix aux yeux de l'homme sensible, lorsqu'il réfléchit qu'elle ne sert le plus souvent qu'à favoriser les excès de quelques individus, tandis que le grand nombre manque du nécessaire.

La route se prolonge, durant plusieurs milles, sur le bord du fleuve, dominé d'un

côté par des côteaux cultivés, et de l'autre, par des roches escarpées. Le passage seroit, dans cet endroit, un des plus difficiles de l'Europe à franchir avec une armée, s'il étoit courageusement défendu. Le Rhin, resserré entre ces barrières impénétrables, est beaucoup moins large que dans les autres parties de la vallée, et si rapide, qu'un vaisseau chargé peut à peine être toué à plus de six milles dans un jour, contre le courant. On descend facilement en deux jours de Mayence à Cologne, et il faut quinze jours pour remonter de Cologne à Mayence.

Quoique la perspective de cette gorge n'ait pas une grande étendue, elle est très-variée. On voit tour-à-tour sur les bords du Rhin des rochers, des vignes et des villages, et à chaque cinquante toises, on double quelque pointe qui masquoit une plage cultivée.

L'immobilité de la scène n'étoit pas à la vérité souvent troublée. On voyoit rarement un bateau sur le Rhin ou une voiture sur la route; mais dans toute l'étendue de l'Allemagne, il faut courir au moins vingt milles pour en rencontrer une. Les habitans du pays ne considèrent pas comme un grand plaisir de voyager dans des voitures à peine

suspendues, et de coucher dans de mauvaises auberges, où l'on n'est ni logé commodément, ni reçu avec politesse, et ils n'ont ni une curiosité assez active, ni des affaires assez intéressantes pour compenser ces inconvéniens.

Nous traversâmes deux ou trois petites villes dont les portes et les murailles en ruines indiquoient une date antique et d'anciennes fortifications Leur présente dégradation formoit un triste contraste avec la brillante culture de leurs environs. Nous y apperçûmes cependant, comme dans tous les villages de la route, une sorte de décoration. C'étoit un jour de fête, et chaque mâsure avoit sa porte garnie de feuillages. On rencontroit de temps en temps sur la route une petite chapelle à l'ombre d'un arbre touffu, et une image décorée de couronnes et de guirlandes de fleurs. Quoique ces emblêmes annonçâssent de la superstition, le sentiment de piété religieuse qui avoit présidé à ces ornemens excitèrent notre vénération.

A moitié chemin d'Andernach, les rochers s'éloignent de la rive occidentale du Rhin, et environnent une plaine remplie de vergers,

de plantations de légumes, de bleds et de vignes. La vallée a ici environ un mille et demi de largeur, et présente la réunion singulière des riches beautés de la nature et de sa sublimité sauvage. Les cîmes escarpées qui dominent la plaine sont totalement couvertes de bois, à l'exception de quelques endroits effondrés durant l'hiver par les torrens, dont l'œil pouvoit suivre la trace depuis le faîte de la montagne jusqu'à l'extrémité de sa base. Vers le centre, ce magnifique amphithéâtre s'ouvre et présente une perspective de montagnes couvertes de forêts, dont les sommets pointus s'élèvent l'un au-dessus de l'autre, dans une immense étendue. Les arbres des forêts dont nous étions plus proches, annonçoient la plus grande vigueur; mais on en voit très-peu de propres à fournir des bois de construction. La rive opposée est garnie d'une chaîne de rochers très-ressemblans au marbre. Dans l'intervalle d'un rocher à l'autre, on voit encore ici des ceps de vignes, plantés et cultivés par la main laborieuse de l'industrie, dans des fentes et des crévasses si escarpées, qu'on n'imagineroit pas qu'on osât y grimper. Des villages répandus en grand nombre autour de la base

de cette muraille effrayante et indestructible, présentent le spectacle extraordinaire des habitations peuplées au milieu des rochers d'un désert. Quelques couvens, qui ressemblent à des châteaux par leur étendue, et qu'on n'en distingue que par leurs clochers, se présentoient de temps en temps à la vue. On appercevoit aussi quelquefois sur la cîme d'une montagne peu éloignée du rivage, un antique château. Le contraste des tours et des terrasses, éclairées par les rayons du soleil et environnées de la sombre obscurité des bois, produisoit un effet très-pittoresque.

Nous eûmes la satisfaction de contempler ce magnifique paysage dans la saison et à l'heure du jour les plus favorables; c'étoit au cœur de l'été, où les plantes et les feuillages des bois avoient tout l'éclat de leur plus brillante verdure, et la douce clarté du déclin du jour ajoutoit à la richesse de leurs couleurs. Les tilleuls qui bordoient la route étoient en fleurs et répandoient un parfum exquis. Si les bocages de cette plaine étoient mélangés de prairies, on pourroit la comparer aux délicieuses vallées de l'Arcadie; mais nous n'en apperçûmes pas le moindre vestige,

à l'exception de quelques pâturages dans des petites îles formées par le Rhin. Ici du moins, les vignes et les forêts présentent aux yeux de la verdure, mais ce défaut n'est pas réparé de même dans les autres cantons de l'Allemagne; on n'y apperçoit que des roches et des cultures de bleds.

Fatigués enfin du spectacle attachant des sublimes beautés de la nature, nous les perdîmes de vue avec une sorte de plaisir, en traversant des bocages épais dont la scène resserrée ne présentoit que quelques larges ruisseaux descendus des montagnes, et leurs ponts rustiquement fabriqués avec des paremens de fagots, couverts de quelques mottes de terre entassées, ou une paysanne qui faisoit paître ses vaches sur la bande étroite de verdure qui bordoit la route. Cette triste manière de les nourrir est d'usage dans une grande partie de l'Allemagne, et explique suffisamment la cause de la rareté et de la mauvaise qualité du beurre et du fromage.

Le soleil commençoit à disparoître lorsque nous arrivâmes au petit village de Namedy, situé au pied d'un rocher autour duquel le fleuve fait brusquement un détour, et se trouve resserré par les précipices d'Ham-

merstein, qui bordent l'autre rive. Ses eaux mugissent dans ce passage, et s'y précipitent avec une rapidité effrayante. La vue des mâts des vaisseaux à l'ancre au pied du village, et les pointes des rochers qui les environnent, les bateliers et les chevaux occupés à conduire contre le courant un bateau dans la baie voisine, un groupe de paysans qui examinoient sur les bords du quai leur manœuvre, et l'antique château d'Hammerstein, qui dominoit sur le tout, rendoient cette scène infiniment intéressante.

Ici, la vallée prend une nouvelle étendue. Les murailles et les tourelles d'Andernach, la tour construite par les Romains au pied d'une montagne, et les ruines de son ancien château, paroissent dans la perspective à travers le lit de la rivière, et terminent le détroit du passage. La chaîne de rochers disparoît et fait place à des plaines et à des montagnes éloignées du rivage.

En approchant d'Andernach, à chaque détour du fleuve, la ville sembloit changer de situation; elle nous parut d'abord placée sur une péninsule, presque à travers le cours du Rhin et au pied d'un amas de roches. Mais cette position disparut à mesure que

nous avancions, et nous vîmes la ville située sur une plage inclinée, près du pied des montagnes, sur les bords d'une vaste plaine. Ses tours, vues de loin, feroient supposer une ville considérable à ceux qui ne sauroient point qu'en Allemagne il ne faut rien présumer de ces apparences. Lorsque nous passâmes le pont-levis et une porte en ruine, nous étions suffisamment fatigués pour avoir quelqu'inquiétude sur notre logement. En Angleterre, vers la fin de la journée, le voyageur se réjouit d'approcher de son auberge, parce qu'il est sûr d'y être bien reçu, bien logé et bien servi; mais en Allemagne, au lieu de se féliciter à la dernière poste, on commence à s'inquiéter, dans le doute de trouver une chambre où l'on puisse entrer sans répugnance, un souper mangeable, ou une hôtesse qui veuille bien vous le servir avant que votre appétit soit détruit par la fatigue des démarches et des sollicitations pour l'obtenir. Lorsque votre voiture arrête à une auberge allemande, au lieu de la joyeuse activité des serviteurs anglais et de la politesse attentive du maître, vous voyez assez ordinairement une grande figure enveloppée d'une redingotte, coiffée d'un bonnet

de laine rouge, avec une pipe entre les dents, se promener gravement devant la porte ; c'est-là votre hôte : votre arrivée ne dérangera point sa marche et ne lui fera point hâter son pas. S'il s'arrête, ce sera simplement par curiosité, pour vous voir ; mais n'attendez de lui ni son bras pour vous aider à descendre de voiture, ni même un salut de civilité.

En Allemagne, les postillons s'entendent avec les aubergistes qui les paient, et quelle que soit l'auberge que vous leur indiquez, ils vous conduisent toujours à celles où ils sont récompensés. Le lendemain, cet article est bien certainement ajouté à votre compte. Mais ce n'est pas-là le grand inconvénient ; c'est que les plus mauvaises auberges sont les plus libérales pour les postillons, et que ceux-ci vous y conduisent s'ils apperçoivent que vous ne connoissez pas l'auberge que vous leur indiquez. L'hôte, plus jaloux de vous garder que de vous bien servir, affirme sans scrupule que sa maison est celle que vous demandez, ou que l'enseigne que vous nommez n'existe pas dans la ville. Les meilleures auberges de l'Allemagne sont médiocres : dans la crainte d'être encore plus mal, on reste où l'on se trouve.

Après avoir traversé une place à moitié bâtie, qui conduit à la porte de la ville, notre postillon enfila un passage étroit qui n'est pas moins une des principales rues d'Andernach. Il arrêta à la porte d'un cabaret, et nous assura hardiment qu'il n'y avoit point d'autre auberge; mais comme nous en avions apperçu une de meilleure apparence, nous l'obligeâmes de nous y conduire, et avec un peu de patience nous y fûmes assez commodément.

Andernach est une ville très-ancienne. La tour isolée qui subsiste encore à une extrémité de ses murailles, a été, dit-on, construite par Drusus, qui répara un grand nombre de murailles et de châteaux destinés à défendre les colonies, de ce côté-ci du Rhin, des incursions des Germains qui occupoient l'autre. Ses fortifications ne peuvent plus guère servir aujourd'hui qu'à motiver la taxe que les voyageurs payent en entrant dans une ville murée. Cette taxe étoit destinée à l'entretien des murs, mais aujourd'hui on n'entretient imparfaitement les murs que pour conserver la taxe. L'électeur de Cologne perçoit ici le dernier des quatre péages qu'il exige pour naviguer sur le Rhin, depuis Or-

dingen jusqu'à Andernach. C'est la ville frontière la plus méridionale de ses états, sur la rive occidentale du Rhin, où ils joignent bientôt ceux de l'électeur de Trèves. Leur longueur d'ici à Rheinberg est de quatre-vingt-dix milles sur environ vingt milles de largeur.

Il y a un peu de commerce à Andernach, en tuiles, en bois et en meules de moulin; mais on ne s'en douteroit pas, si ces objets entassés sur le port ne frappoient pas la vue, car dans toute la ville on ne rencontreroit pas un seul homme dont la marche pût faire supposer qu'il est appelé par des affaires, ni une seule boutique autre que celles des détailleurs qui revendent les objets de consommation, ni un seul homme dont la mise annonce un marchand dans l'aisance, ni enfin une seule maison qu'on puisse supposer appartenir à un riche particulier. Le port contient une demi-douzaine de vaisseaux d'une construction qui tient également de la forme d'une chaloupe et de celle d'un grand bateau, et sur le quai on voit de tems en tems deux ou trois hommes ateler une demi-douzaine de chevaux à une haussière de touée, tandis qu'une vingtaine d'oisifs

sifs les contemplent. Ceux qui s'occupent de cette besogne appellent cela des affaires de commerce.

Telle est à-peu-près la situation du commerce dans toutes les villes d'Allemagne que nous avons vues, à l'exception de deux ou trois. Les allemands n'ont point l'usage d'exposer leurs marchandises à la vue, et rien n'annonce en-dehors la maison où elles sont déposées. Lorsqu'on y va demander quelqu'article, il arrive souvent que le marchand s'occupe d'autre chose, sans avoir l'air de vous voir ou de vous entendre. S'il a ce que vous demandez, ce qui n'est pas fort probable, à moins que ce ne soit une chose très-commune, il vous dit son prix, et reçoit votre argent d'aussi mauvaise grace que si vous lui aviez arraché de force sa marchandise. Si, ne l'ayant pas, il peut vous montrer quelqu'autre chose qui n'y ressemble point du tout, il a l'air de considérer votre demande comme une impertinence, et paroît regretter la peine qu'il a prise de vous répondre : malgré ce ton d'arrogante indifférence, le marchand d'Allemagne n'est pas moins triste et mécontent lorsque vous sortez de chez lui sans y laisser un peu de

votre argent; mais comme il sait probablement que vous ne trouverez point dans la ville ce qu'il n'a pas pu vous fournir, il ne croit pas devoir s'imposer le gêne de contraindre son humeur. Même lorsque vous semblez satisfait, ses manières sont si peu obligeantes, qu'il semble vous regarder comme dépendant de sa volonté, parce qu'il peut vous refuser la chose dont vous avez besoin. Lorsqu'on s'est convaincu par plusieurs expériences que ce vice est à-peu-près général, on aime mieux se passer de ce qui n'est pas absolument nécessaire que de l'aller chercher dans les boutiques allemandes, et on attend quelqu'occasion moins déplaisante de suppléer à ce qu'on peut avoir perdu sur la route.

COBLENTZ.

D'ANDERNACH ici la distance est d'une poste, sur une route aussi belle que la meilleure de l'Angleterre. Au-delà des états de l'électeur de Cologne, le pays, sur ce côté du Rhin, change totalement d'aspect : passé Andernach on ne voit plus de rochers. La route commence à s'éloigner des bords du fleuve et à traverser, dans une riche plaine, des bleds et des vergers sans clôture. A environ un mille d'Andernach, sur l'autre bord du Rhin, on voit la ville blanche de Newiedt, capitale d'une petite principauté protestante. Cette ville passe pour une des plus commerçantes des bords du Rhin, et nous fûmes confirmés dans cette opinion par la propreté de sa principale rue, qui fait face au fleuve. Il y avoit une vingtaine de petits navires, et le quai nous parut assez large pour servir commodément de terrasse aux maisons. Le palais du prince, bâtiment vaste, construit en pierres, avec une fort belle orangerie, sur le bord du fleuve, est

situé à l'extrémité de cette rue, qui, ainsi qu'une grande partie de la ville, a été bâtie ou réparée par son père, prince sage, qui négocia, en 1735, la paix entre l'Empire et la France, lorsque la continuation de la guerre paroissoit inévitable. Le même esprit de bienfaisance le fit renoncer volontairement à des privilèges qu'il croyoit onéreux pour ses sujets, et encourager, par la plus attentive protection, le commerce et les manufactures. Depuis un demi-siècle, la ville de Newiedt s'est continuellement enrichie et agrandie, et on assure que les habitans de cette principauté ne sont pas moins distingués de ceux des pays voisins, par la moralité et l'urbanité de leur caractère, que par la prospérité dont ils jouissent. Le gibier est rare dans ce fortuné canton. Le dernier prince défunt a considérablement adouci les rigueurs des loix forestières, et tous les petits despotes de l'Allemagne ont fort blâmé cette bienfaisante innovation. Les forêts situées sur les hauteurs qui dominent Neuwiedt et les rochers des bords du Rhin, s'étendent jusqu'aux montagnes de la Wetteravie, qu'on apperçoit vers l'orient d'une manière confuse.

Le fleuve, encaissé entre deux rives escarpées et chargées de joncs, disparoît bientôt de la vue; mais en se réunissant près de Coblentz avec la Moselle, il forme une vaste baie entre les murs de la ville et le précipice pyramidal au-dessus duquel le fort d'Ehrenbreistein est situé, où dont on a, pour mieux dire, formé cette forteresse. La Moselle est ici très-majestueuse; elle reçoit et décharge dans le Rhin des millions de ruisseaux qui descendent des côteaux couverts de vignes. L'ancien pont de pierres qui le traverse conduit à Coblentz par la porte du Nord, et l'entrée de la ville est décorée de plusieurs bâtimens en forme de châteaux, qui ont la vue sur les deux rivières. Une rue étroite, bordée de maisons hautes, mais antiques, aboutit à la place. Les rues qui la croisent s'étendent des deux côtés vers les murs de la ville, derrière lesquels il y a d'autres rues qui suivent leur direction et environnent intérieurement la place. Coblentz forme un triangle entre deux rivières, et n'a qu'un seul côté découvert. Les Romains n'étoient pas susceptibles de négliger un poste si important pour le commerce et pour la guerre : les modernes s'en

servirent aussi très-avantageusement jusqu'à l'époque où l'industrie des peuples maritimes, et la constitution compliquée de l'Empire, réduisirent de beaucoup le poids de l'Allemagne dans la balance des nations. Ce fut, en conséquence, la station fixe de la première légion, et on la nomma *confluentia*, parce qu'elle étoit au confluent de deux rivières. Dans les premiers temps qui suivirent la division moderne des nations, la facilité de la communication entre la France et les autres parties de l'Empire, attira souvent les successeurs de Charlemagne dans cette résidence; mais, dans le onzième siècle, le territoire de Trêves reprit, comme pays séparé, la distinction que les Romains lui avoient accordée, en donnant aux habitans le nom de *Treveri*.

La ville de Coblentz est remplie de clochers, de chapitres, de monastères, et ces établissemens, fort nombreux dans toutes les capitales de l'Allemagne, sont souvent les seuls objets qui les distinguent des plus minces villages des autres pays. Les rues ne sont pas toutes étroites, mais il y en a très-peu de droites, et on n'y voit point de trottoir pour les piétons. Le port paroît un

peu plus commerçant et plus animé que celui d'Andernach, parce qu'il sert de relâche à la navigation entre Mayence et Cologne; mais la principale utilité du vaste quai qu'on a construit au-dessus, est de servir de promenade à ceux qui visitent cette ville étroite et sombre. A une petite distance de la terrasse, on voit le palais de l'électeur; cet édifice élégant et vaste a trois étages et une cour très-claire et très-belle. La façade du côté du Rhin est d'une architecture simple et noble, et les ornemens sont parfaitement proportionnés à son étendue. L'entablement, chargé de quelques figures allégoriques en bas-relief, est soutenu par six colonnes doriques, qui contribuent beaucoup à la majestueuse simplicité de l'édifice. Il y a environ dix ans que ce palais a été construit par l'électeur régnant, qui a jugé à propos d'informer, dans une inscription, ses contemporains et leur postérité de son goût pour l'architecture. Une fontaine, placée entre le palais et la ville, est aussi décorée d'une courte inscription, dans laquelle le prince semble reconnoître ses sujets pour des créatures de son espèce: *Clemens Wenceslaus vicinis suis.*

Le rocher et la forteresse d'Ehrenbreistein sont les deux objets qui, sur ce quai, frappent principalement la vue; ils se présentent exactement en face sur la rive opposée de la rivière, et malgré sa très-grande largeur, ils semblent s'élever perpendiculairement au-dessus de Coblentz. Au pied du roc, on voit un vaste bâtiment, autrefois le palais des électeurs, qui se croyoient plus en sûreté sous la protection de la forteresse que dans la ville, au milieu de leurs sujets. Le village d'Ehrenbreistein est situé tout auprès; on y passe de Coblentz sur un pont volant qui va et vient sans cesse. Vu du quai, ce pont et son train de bateaux forment un spectacle très-pittoresque. La forteresse consiste en plusieurs étages ou rangées de murailles fort basses, et construites par-tout où le rocher présentoit une saillie capable de les supporter, et où on a pu réussir à le creuser suffisamment pour y placer des soldats et des canons. Les éclats arrachés de la masse ont servi pour former les murs, qu'on distingue difficilement, dans quelques endroits, du roc vif. Au-dessus de ces étages, divisés par petites portions telles que la pente l'a permis, on a construit la citadelle, qui couvre

la cîme ou le sommet. Les murailles qui l'environnent sont plus hautes et plus complettement suivies. Des tourelles d'une forme approchante de l'ancienne défendent le château, qui n'est redoutable que par sa hauteur et les étages de batteries qui commandent la rivière. Elle paroît imprenable de ce côté, et n'est pas, dit-on, moins forte de l'autre; de façon que si la garnison vouloit tirer sur Coblentz, il seroit impossible à un ennemi de l'occuper, à moins d'être couvert par des retranchemens fort élevés. C'est en quoi consiste véritablement la sûreté ou la défense de la ville; car ses murailles ne résisteroient point à la grosse artillerie, et on croît que le fort pourroit tenir tant qu'il auroit des munitions et des vivres.

Au moyen du pont volant, nous passâmes du quai à la forteresse. Nous avons donné la description de celui de Nimègue; celui-ci est construit de même, mais beaucoup plus grand. Lorsque les bateaux sur lesquels la platte-forme est fixée ont quitté le rivage, on passe avec le simple secours du gouvernail. Un fort cable, maintenu par un ancre aux deux bords de la rivière, est supporté, à travers toute sa largeur, par une rangée de

petits bateaux. Le pont a deux petits mâts, un sur chacun des deux bateaux, et ils tiennent tous deux, par le haut, dans une poutre sur laquelle le cable est passé et maintenu de manière à ne pouvoir pas glisser. Lorsqu'on lâche le pont, la rapidité du courant l'entraîne aussi loin que le cable le permet; alors, ne pouvant plus dériver, l'effort du courant lui donne la seule direction qu'il peut lui imprimer d'un bord à l'autre de la rivière, avec le cable auquel il est attaché. Le timonnier conduit deux gouvernails avec lesquels il facilite la direction. Le passage se fait en neuf ou dix minutes, et le pont est toujours en mouvement. Le prix du passage, pour un homme de pied, est d'un peu moins de deux sols, qu'on paie, au profit de l'électeur, à un bureau sur le bord de la rivière. Il y a toujours une sentinelle sur le pont durant le passage.

L'ancien palais d'Ehrenbreistein, abandonné des électeurs à cause de son humidité, et dans la crainte d'être écrasés par les éclats du rocher qui s'en détachent de tems en tems, sert aujourd'hui aux soldats de baraques et d'hôpital. C'est un vaste bâtiment situé plus agréablement que le nouveau

palais, en face de l'endroit où la Moselle se précipite dans le Rhin. Sa structure, autrefois magnifique, ne présente point encore d'autres dégradations que celles de tous les bâtimens dont l'entretien est négligé depuis quelques années. Le plateau d'un rocher ne pouvoit pas fournir assez de terrain pour former un jardin, mais on se proposoit probablement d'en faire un d'un très-petit coin de terre, qu'on a chargé d'ornemens très-ridicules.

L'unique entrée de la forteresse, de ce côté-ci, est par un chemin taillé dans le roc vif, qui passe successivement par quatre portes. Ce chemin est si roide, que nous avons été contraints de renoncer à l'honneur d'être admis dans le fort; mais nous avons toutefois grimpé assez haut pour juger de la vue du sommet, et nous trouver derrière des batteries où une partie des canons, du plus gros calibre, sont de cuivre. Coblentz paroît immédiatement au-dessus, et on peut examiner ce qui s'y passe comme on contemple un modèle sur une table. Le quai de la ville, le palais et le pont-volant, forment un tableau intéressant que nous quittâmes avec peine pour regagner les rues étroites

et lugubres de Coblentz. En y retournant, l'extrême nudité du nouveau palais, autour duquel on n'apperçoit pas un seul arbre, détourna notre attention de l'assemblage bigarré des passans qui se trouvoient avec nous sur le pont-volant, entre des charriots de foin et d'autres voitures de toute espèce.

Ce n'est ni aux agrémens, ni aux ressources de Coblentz qu'il faut attribuer le long séjour que les princes émigrés et la noblesse française ont fait dans cette ville, mais à l'honorable et généreuse hospitalité de l'électeur, et à la commodité de la situation pour recevoir des nouvelles de France, et entretenir avec les autres pays des relations. L'électeur tint une cour en faveur de la noblesse française, et lui continua, par considération, le spectacle d'une partie du cérémonial dont elle avoit l'habitude. Les français obtenoient aussi facilement de l'argent sur des propriétés ou des emplois en France; ceux qui n'en avoient point apporté, en trouvèrent sans peine, et cette ressource encouragea malheureusement ceux qui en avoient à continuer leurs dépenses ordinaires. Nous savons, d'une manière certaine, qu'au commencement de la

marche sur Longwy on en sollicita d'accepter de l'argent à quatre pour cent, et que de très-fortes sommes furent refusées.

On forma ici et dans les environs soixante à soixante-dix escadrons de cavalerie, composés principalement de ceux qui avoient occupé un rang dans le militaire ; chaque cavalier se montoit et s'équipoit à ses dépens. Nous entendîmes souvent des membres de cette petite armée parler avec confiance de leur prochaine arrivée à Paris; mais les invidus qui débitoient ces anecdotes sont dans l'infortune, et nous ne pouvons plus nous permettre de les répéter.

A Coblentz, nous quittâmes pour quelque temps la rive gauche du Rhin, avec l'intention de visiter les eaux de Selton, en allant à Mayence. Après avoir passé la rivière, et monté un chemin fort roide près de la forteresse, nous eûmes de temps en temps des apperçus de ses murs, ses bastions, ses tours, des rochers adjacens et du pays d'alentour. La route continue de traverser les états de l'électeur de Trêves, que leur misère a fait surnommer *la Sybérie de l'Allemagne.* Cette route est pavée, et on l'appelle une chaussée; mais on n'imagine point comment

on y est cahoté, à moins d'en avoir fait l'expérience, ou de supposer qu'après avoir arraché les pavés avec le soc d'une charrue, on les a laissés comme ils sont tombés. Ce n'est pas toutefois uniquement par rapport aux cahos que la poste n'y fait pas plus de trois mille par heure, c'est que cette route monte ou descend presque toujours à pic. Elle est quelquefois conduite sur les bords d'une montagne, qu'on pourroit très-convenablement appeler des précipices, et s'enfonce ensuite dans l'épaisseur des forêts. On apperçoit de temps en temps les tourelles d'un vieux château dont l'air délabré confirme la réputation du pays, ou un village bourbeux dont les habitans, clair-semés, portent sur leur triste figure l'empreinte de leur misère.

MONTABAUR.

Six heures après avoir quitté Coblentz, nous arrivâmes à Montabaur, la première ville de poste de la route, et à la distance d'environ dix-huit milles. Un ancien château, trop mal défendu pour être considéré comme une forteresse, et trop sombre pour être un manoir commode, domine la ville et est probablement la résidence du seigneur. Les murailles et les portes de Montabaur attestent son antiquité; mais l'aspect sauvage de l'endroit où elle est située semble indiquer qu'on n'a pas pu trouver dans les environs d'autre place pour y bâtir une ville. Quoique placée dans un fonds, relativement aux montagnes les plus proches, elle est construite en grande partie sur les deux flancs d'un rocher, dont le sommet escarpé est dans le centre de cette petite ville.

L'aspect de Montabaur n'est pas moins sombre que celui de plusieurs autres endroits dont nous avons précédemment donné la description, et nous ne pourrions que nous

répéter sans cesse, si nous voulions peindre avec exactitude la misère et la malpropreté qui caractérisent en général les villes d'Allemagne : nous n'aurions pas même présenté si souvent ce repoussant tableau, si la négligence des autres écrivains, à cet égard, ne nous avoit pas désagréablement trompés, en nous faisant concevoir des idées proportionnées à la fausse importance de plusieurs villes célèbres, et cependant très-misérables.

LIMBOURG.

APRÈS avoir traversé des montagnes et des forêts semblables aux dernières, nous arrivâmes dans l'après-midi à Limbourg, autre ville de poste, et peut-être une cité où nous trouvâmes un assemblage de lugubres habitations, très-ressemblantes à des tombeaux ou à des hôpitaux abandonnés. Dans une auberge nommée les trois rois, nous éprouvâmes plus complettement que nous n'avions encore eu l'occasion de le faire, l'aigreur acariâtre et ensuite l'insolente brutalité d'un aubergiste d'Allemagne et de sa digne épouse.

épouse. Lorsqu'après cette scène nous témoignâmes notre surprise de la négligence des magistrats, qui permettoient à des gens d'une si mauvaise conduite de tenir une auberge, particulièrement dans une ville où il n'y en a qu'une, on nous apprit que cet aubergiste étoit lui-même le premier magistrat ou le bourguemestre de sa ville, et que ses voisins redoutant son autorité, n'osoient offrir aucune espèce de rafraîchissemens à ceux qui quittoient son auberge. Un des ministres de l'électeur dont nous étions connus, nous dit qu'il connoissoit cet homme, et qu'il falloit qu'il fût pris de vin, car quoiqu'ordinairement très-civil, dans l'ivresse il devenoit fort insolent. Il en résulte que le gouvernement laissoit occuper une place par un homme qu'il connoissoit sujet à s'enivrer, et capable de très-mauvaises actions lorsqu'il étoit ivre. Telle est ici l'indifférence pour le bon ordre de la société, lorsqu'il n'a point de relation avec l'ordre politique.

Près de Limbourg, les forêts qui nous masquoient la vue disparurent, et le pays perdit une portion de sa sauvage monotonie. Nous vîmes encore des montagnes, mais elles étoient en partie cultivées. A une petite

distance de la ville, une montée très-rude conduit à une plaine dans laquelle, en 1792, les français donnèrent une bataille durant le court séjour qu'ils firent dans ce canton.

Quatre mille français s'avançoient sur Limbourg. Un petit corps de prussiens alla au-devant d'eux, et le combat, quoique court, fut très-vif, parce que les prussiens n'apperçurent la supériorité du nombre de leurs ennemis que lorsqu'ils s'étendirent dans le dessein de les cerner. Forcés de faire leur retraite, ils laissèrent plusieurs villes de l'électorat sans défense, et les français en exigèrent vingt-cinq mille florins de contribution; mais les magistrats obtinrent une diminution, et on la réduisit à huit mille florins, ou environ sept cents louis. Les français prirent possession de Limbourg et s'étendirent dans le pays adjacent. A Weilbourg, la résidence d'un prince de la maison de Nassau, ils exigèrent trois cents mille florins ou vingt-cinq mille louis que le prince n'avoit pas, et que deux jours de quête dans tout son pays ne purent point lui procurer. On rassembla son argenterie, ses chevaux, ses carrosses, ses armes et six pièces de canons pour les emmener, mais on consentit

enfin à recevoir deux individus pour ôtages, au lieu du prince qu'on avoit d'abord personnellement demandé. L'action près de Limbourg eut lieu le 9 de novembre, et avant la fin de ce mois, les prussiens et les autrichiens reparurent, et les français reculèrent jusqu'à Francfort.

SELTERS.

Nous eûmes la curiosité de visiter Selters, dont les eaux médicinales ont une si grande renommée. Quoique cet endroit soit plus proche de la grande route de Francfort que de celle qui conduit à Mayence, nous ne supposâmes pas qu'il pût résulter un grand inconvénient de ce détour, parce qu'un endroit si fréquenté devoit naturellement avoir une communication avec notre route.

A environ sept milles de Limbourg, on trouve une descente au bas de laquelle est situé ce village; mais quelle honte pour l'Allemagne! Selters, dont la source médicinale a une si grande réputation, Selters, où on supposeroit que des valétudinaires doivent

trouver toutes les commodités du nécessaire et même du superflu, n'est exactement qu'un ramas de misérables chaumières, avec une seule auberge et deux maisons pour les officiers de l'électeur. La route y est si bourbeuse, qu'elle ressemble moins à un chemin qu'à un fossé ou un égoût. On pourroit évaluer la longueur du village à environ un demi-mille, parce que les huttes qui le composent sont éloignées l'une de l'autre et comprennent cette étendue. Mais ce seroit un inconvénient de plus pour les valétudinaires, s'ils y restoient plus de temps qu'il n'en faut pour voir ce triste endroit, où jamais on ne s'est servi d'un balai. Le chemin qu'ils seroient forcés de parcourir est probablement toujours chargé de boue, puisque nous le trouvâmes dans cet état au commencement du mois de juillet. Il n'y avoit pas un étranger ; nous étions les seuls, et nous apprîmes qu'on en voyoit très-rarement s'arrêter dans un endroit dont le séjour ne pouvoit qu'aggraver les souffrances des maladies et des infirmités.

On ne trouve à se loger que dans l'auberge, et elle est heureusement beaucoup meilleure qu'on ne peut l'espérer dans un

pareil village. L'hôte et l'hôtesse sont fort honnêtes, et cette rareté nous consola de la nécessité de passer à Selters la journée du lendemain qui étoit un dimanche. Les chambres de cette auberge sont toutes telles qu'on les trouve dans les meilleures auberges des villes d'Allemagne. Il y en a trois un peu plus distinguées, qu'on appelle chambres de cour, parce qu'elles ont été occupées par l'électeur, et plus récemment par le roi de Prusse : on y loge également les étrangers.

La source est au pied d'une des montagnes qui environnent de très-près le village, et n'est séparée de la route que par une petite cour. Un couvert en chêne, élevé d'environ dix à douze pieds, empêche la pluie de tomber dans le bassin de bois où la source coule, et l'électeur y entretient constamment deux ou trois gardiens, qui veillent à ce qu'on n'enlève point une certaine quantité de cette eau, sans payer le droit qui forme un des plus forts articles de son revenu. On voit des milliers de bouteilles de grès empilées dans la cour, et on a soin de ne les remplir qu'au moment du transport, afin de conserver l'efficacité des eaux, et sur-tout leur réputation.

C'est, dit-on, pour conserver le produit

du droit de l'électeur qu'on laisse le village dans son état de délâbrement. On trouve moins ridicule ou plus commode de le faire payer à ceux qui enlèvent des charretées de bouteilles, que de l'exiger en détail de tous ceux qui viendroient boire des eaux à la source, et il paroît qu'on ne se soucie point d'attirer des étrangers à Selters. Ce n'est pas sur les lieux qu'on nous a fait cette confidence, mais il seroit difficile d'expliquer autrement pourquoi on prive les habitans de ce canton des avantages qu'ils pourroient tirer de la visite des autres.

Mais ce n'est pas seulement un droit que l'électeur tire des eaux, il s'est emparé totalement de ce commerce. Il a sur les lieux ses bureaux pour l'achat, et tous les envois se font par ses agens. Plusieurs commis sont occupés de ce négoce, et le nombre des bouteilles annuellement exportées est si immense, qu'ayant oublié d'en faire note, nous ne hazarderons point de le fixer de mémoire. Dans toutes les villes voisines du Rhin, on sert habituellement de cette eau sur les tables : mêlée avec du vin du Rhin et un peu de sucre, elle forme une boisson très-agréable, mais médiocrement salutaire. L'acide du vin

fait évaporer l'air fixe des autres ingrédiens, et produit une fermentation semblable à celle du Champagne, mais moins forte et moins nuisible; cependant l'acide pourroit être trop mordant pour des constitutions foibles.

Notre première surprise, à la vue de ce village, fut suivie d'une seconde, en trouvant parmi ses habitans un homme dont les manières et l'instruction seroient distinguées dans les meilleures sociétés des premières villes de l'Europe: il est, pour ce district, le commissaire et le conseiller privé de l'électeur. Ayant été informé de l'arrivée de quelques anglais aux eaux, il vint très-poliment nous offrir ses services et passer avec nous une partie de la soirée. Il avoit voyagé en Angleterre avec d'excellentes recommandations, et pris, dans ses liaisons avec un de nos marquis, une très-haute opinion de notre caractère national. Des dispositions naturellement obligeantes, jointes à cette circonstance, l'engagèrent à nous rendre une partie des politesses qu'il avoit reçues de ce véritablement honorable seigneur.

Lorsque nous nous informâmes de la commodité que nous trouverions pour partir le lendemain, nous apprîmes qu'on ne pour-

roit nous fournir qu'une chaise avec un seul cheval qui nous conduiroit à la première poste, d'où nous continuerions notre route dans les voitures ordinaires. Notre conducteur marchoit à côté de cette rouante, dont les roues et les brancards massifs auroient beaucoup mieux convenu à un fourgon ou à un tombereau qu'à une chaise, et par une méprise ou par une spéculation intéressée de son maître, il ne nous conduisit point à la première poste pour y prendre une chaise s'il s'en trouvoit, mais tout droit à Mayence, à travers les forêts, par des chemins qui n'étoient pratiquables que pour des bûcherons, et notre voiturier, comme nous l'apprîmes depuis, avoit presque seul l'avantage de les connoître. Nous ne trouvâmes ni ville ni village où il fût possible de changer notre voiture, et il ne nous resta par conséquent, après avoir reconnu l'erreur, d'autre alternative que celle de retourner à Selters, ou de gagner Mayence dans ce fatigant et ridicule équipage. Nous donnâmes à ce dernier parti la préférence, et nous fûmes un peu indemnisés de la fatigue par le plaisir de passer presque tout un jour au milieu de superbes forêts, dont les arbres majestueux,

éloignés de la main des hommes, n'avoient encore été atteints que par l'influence des saisons.

Entre Selters et ces forêts le pays est bien cultivé ; c'est le premier canton de l'Allemagne où nous avons apperçu l'activité du travail accompagné d'un air de satisfaction. Après avoir traversé une petite ville située sur le sommet d'une montagne, et environnée de ses antiques fortifications, nous entrâmes dans une vaste plaine, bordée d'un côté par des villages. Nous apperçûmes encore une petite ville, après laquelle nous ne vîmes plus rien pendant plusieurs heures qui indiquât un pays habité. Alors nous entrâmes dans la forêt, et, à l'exception d'un hameau presqu'au centre de ces bois, nous n'apperçûmes que d'énormes futaies, jusqu'à notre sortie de la forêt dans l'après-midi. Nous arrivâmes à une ville appartenante au landgrave de Hesse-d'Armstadt. Les chevreuils et les sangliers sont, dit-on, fort communs dans cette forêt, mais nous n'en apperçûmes ni dans celle-ci ni dans celles qui sont voisines de Limbourg et beaucoup moins belles.

MAYENCE.

MAYENCE est située dans une vaste plaine sur l'autre bord du Rhin : on apperçoit de très-loin ses tours et ses nombreux clochers. A la distance de deux milles, nous commençâmes à voir les traces des dévastations occasionnées par le siège en 1793. A un village sur la gauche, il restoit à peine une maison : la tour de l'église n'avoit plus qu'un pan de mur noirci par les flammes. La route en est éloignée d'environ deux milles; mais à cette distance on distinguoit les toîts découverts et les murailles écroulées. La couleur de quelques parties nouvellement réparées contrastoit avec la teinte enfumée du reste. Ce village est Kosteim, si souvent attaqué et si obstinément défendu durant le cours du siége, parce qu'étant situé sur l'autre bord du Rhin, en face de la ville, ce poste pouvoit servir à intercepter ses communications par la rivière.

Le pays du côté oriental du Rhin a été autrement peu dévasté, à l'exception des

vergers qui sont absolument détruits. Les alliés, trop peu nombreux pour attaquer la ville de tous les côtés, se bornèrent à occuper dans ses environs quelques postes suffisans pour tenir la garnison de Cassel en échec.

Cassel est un petit village exactement en face de Mayence, et qui y communique par un pont de bateaux. Il n'étoit point fortifié lorsque les français s'en emparèrent; mais ayant reconnu son importance, ils se hâtèrent d'en faire un fort régulier : en moins de deux mois il fut complètement environné d'ouvrages intérieurs et extérieurs en terre, d'un fossé et d'une palissade. Les arbres fruitiers sont encore dans le fossé avec leurs branches en l'air, et tiennent lieu de chevaux de frise.

Le village de Hockeim, situé sur le plateau d'une colline, du même côté que Kosteim et plus avant sur la gauche, n'a point souffert. Il est connu par la qualité supérieure de ses vins, et les autres districts profitent de sa réputation pour vendre, sous son nom, les vins qu'ils produisent. Après le siège, les marchands augmentèrent le prix des vins qu'ils avoient dans leurs caves, et répandirent que toutes les vignes étoient détruites, mais

le fait est qu'on ne disputa point la possession de Hockeim, et que les ceps alors en fleurs furent très-peu endommagés. Le village est avantageusement situé au confluent du Rhin et du Mein : s'il eut été malheureusement plus près de la ville, son importance auroit probablement occasionné sa destruction.

Telle est la scène qui se présente aux yeux du voyageur qui approche de Mayence, en partant du côté oriental du Rhin. Dans le fond, sur la gauche, le village de Hockeim, ensuite les ruines de Kosteim et les fortifications de Cassel qui se trouvent, ainsi que la rivière, entre lui et la ville. Au-delà, des montagnes éloignées et qui semblent fertiles, bornent de tous côtés l'horizon. Celles du nord sont plus hautes, et se terminent en pente douce vers leurs bases agréablement variées par les différentes teintes des bois et des terres dont le sol est rougeâtre.

Les fortifications de Cassel rendent l'approche de Mayence fort ennuyeuse ; elles sont construites de manière que la route les suit dans tous leurs angles, afin de commander à-la-fois des points en plus grand nombre. La garnison étoit alors composée de Prussiens. Quelques-uns étoient couchés

sous les angards de leurs corps-de-gardes, auprès du pont; d'autres les traversoient à cheval avec une rapidité suffisante pour donner une idée de l'activité militaire. Leurs chevaux agitoient en courant le pont de bateaux qui traverse ici le Rhin dans une largeur de huit cents pieds, et troubloient les promenades qu'on y fait communément dans l'après-midi. Nous les suivîmes avec beaucoup plus d'admiration pour l'étendue et la rapidité du fleuve, que pour l'aspect de la ville, où l'air de grandeur est chargé d'une teinte trop lugubre. A la sortie du pont, il fallut arrêter au corps-de-garde pour répondre aux questions ordinaires : un soldat nous conduisit à une grande place couverte de mortiers et de canons, où le capitaine de garde examina nos passe-ports. De-là nous allâmes chercher un gîte à l'auberge, et dans le trajet, des traces de la récente situation de la ville fixèrent notre attention.

Le palais de l'électeur, qui occupe un côté de cette place, ayant été converti par les français en hôpital, est employé par les prussiens au même usage : les fenêtres étoient garnies de soldats à moitié vêtus. On voyoit sur la place un grand nombre de canons dé-

montés par le feu des assiégeans. Cette place communique à une rue fort large dont les soldats occupoient presque tous les bâtimens. Une maison qu'y possédoit un clubiste a été détruite aussitôt après l'expulsion des français ; il n'en reste que les murs. Nous apperçûmes de loin d'autres ruines plus considérables occasionnées par le feu du siége, et nous fûmes trop occupés de ces différens objets, pour faire beaucoup d'attention aux passages étroits et obscurs que nous parcourûmes durant une demi-heure, après avoir quitté la grande rue.

Dans la matinée du lendemain, les amis pour lesquels nous avions des lettres nous firent passer en revue les tristes curiosités que le siège avoit répandues dans la ville : c'est principalement vers le midi que les alliés dirigèrent leur attaque et avancèrent leurs approches. Des rues entières ont été détruites et sont encore en ruines. Une superbe église, dépendante d'un couvent de cordeliers, présente un spectacle lamentable : la voûte est en morceaux sur le pavé ; tout ce qui étoit combustible a été la proie des flammes, et les murailles ont des brèches aussi larges que les fenêtres qui éclairoient précédemment l'in-

térieur. Une bombe mit le feu à l'église et au couvent; ce dernier servoit d'hôpital aux soldats, et on présume qu'un grand nombre de ces infortunés ont été ensevelis sous ses ruines. Nous vîmes ensuite les restes d'un palais construit par le présent prévôt du chapitre noble. Cette fondation est si richement dotée, que la résidence du supérieur surpassoit, par sa magnificence, le palais de l'électeur. Elle était construite en pierres : l'architecture de la façade étoit d'ordre corinthien. Six colonnes supportoient une large galerie ouverte, et ornée de statues dans toute sa longueur : les aîles formoient les deux côtés d'un carré qui séparoit le palais de la rue. L'intérieur étoit garni d'une profusion de meubles précieux et d'une collection de tableaux des plus grands maîtres. De ce vaste édifice il ne reste aujourd'hui que des pans de murs si mutilés, qu'on ne les soupçonneroit pas d'avoir fait partie de ce superbe édifice. Il fut consumé dans la nuit qui précéda l'incendie du couvent des cordeliers, et deux jours après que les français en retirèrent le quartier-général et la municipalité. La veille de ce changement, le général Blou avoit été

écrasé d'une bombe qui blessa mortellement un officier avec lequel il faisoit la conversation. Les décombres entassées dans la cour ne permettent plus de rien discerner relativement à la forme de cet édifice.

L'église de Notre-Dame est toutefois l'objet le plus frappant de ces ruines effrayantes. Le clocher, jadis un des plus beaux monumens de la ville, fut embrâsé par un groupe de bombes, et les assiégeans, dirigés par la clarté des flammes, pointèrent leurs canons sur l'église dont ils firent écrouler une grande partie. La voûte fut broyée dans sa chûte, mais le corps du bâtiment n'a pas souffert grand dommage. On a construit en bois des galeries autour des restes du clocher, non pas dans l'intention de le réparer, mais pour enlever les matériaux; et pour éviter la peine et l'embarras de descendre les pierres dans la rue, on a pratiqué une espèce de conduit au moyen duquel on les fait couler dans l'église. Elle est toute construite en pierres de taille tirées des montagnes voisines, et d'une si jolie couleur, qu'on pourroit supposer qu'elles ont été peintes. Le palais de l'électeur, et plusieurs autres édifices publics, ont été construits avec des pierres de

de cette espèce. En sortant des portes de Mayence, de ce côté-ci, nous arrivâmes sur un terrain incliné près du bord de la rivière, et au-delà du glacis de la place; il étoit alors en partie couvert de masses de pierres éparses entre des troncs d'arbres rompus qui commençoient à pousser des rejettons. Cet endroit étoit précédemment occupé par un palais de l'électeur, que la beauté de sa situation et l'élégance de son architecture avoient fait nommer *la Favorita*. Des appartemens du palais et des terrasses du jardin on découvroit une vaste étendue du cours de la rivière et du pays sur ses deux bords. Les jardins, disposés avec beaucoup d'art, portoient le nom de jardins anglais; ils étoient décorés de plusieurs pavillons qui présentoient des perspectives différentes, et d'une salle de concert, située dans la partie la plus touffue des bosquets. Il ne reste du bâtiment que quelques pierres éparses et des décombres; et du jardin, que des troncs d'arbres éclatés ou rompus. Le palais a été consumé par les flammes, et les Français ont arraché ou rompu tous les arbres des jardins, pour qu'ils ne servissent point d'abri aux prussiens durant le siège.

De cet endroit, on nous fit voir la position de l'armée des alliés, on nous indiqua les progrès de leur approche, et nous examinâmes les fortifications extérieures de la ville. Nous avions Hockeim, Kostheim et Cassel en face, sur le côté opposé de la rivière. Les alliés prirent leur premier poste de ce côté-ci, sur un terrain incliné, à la distance d'environ un mille, où une partie de leurs forces se trouvoit à couvert. Leurs dernières batteries étoient à deux cents cinquante pas de la ville. Le terrain, nouvellement nivelé, étoit alors couvert de bleds; mais, dans quelques endroits, on voyoit encore les traces des tranchées. Les forts, dont la sûreté de la ville dépend en grande partie, étoient complettement réparés, et rien n'indiquoit qu'ils eûssent été attaqués si récemment. Il y en a cinq, et comme ils sont à une très-grande distance des murs de la ville, on ne peut en approcher qu'après avoir pris ou détruit quelques-uns de ces forts. On assure qu'ils sont très-régulièrement fortifiés, qu'ils peuvent contenir des garnisons nombreuses, et qu'ils communiquent avec la ville par des souterrains au moyen desquels on peut toujours leur

envoyer des munitions et des renforts. Un seul de ces forts, le plus voisin de la rivière, fut détruit durant le siège, qui auroit pu durer beaucoup plus long-temps si la garnison n'ayoit pas manqué de vivres et des drogues médicinales pour ses malades. Les murailles de la ville étoient presque intactes, et l'on n'a pas jugé qu'il fut nécessaire de les réparer dans quelques endroits où les boulets les ont éclatées. C'est du bombardement que la garnison a eu le plus à souffrir, parce qu'elle n'avoit point de casernes, et que ses magasins de vivres et de munitions étant exposés, ont été détruits en partie. Les Français ont aussi perdu beaucoup de monde dans plusieurs sorties, dans des combats de l'autre côté du Rhin, pour la défense de Cassel et pour l'attaque d'une partie de l'île nommée Bleïau.

Nous fîmes le tour de la ville sur ce qu'on appelle le glacis; c'est une pente douce et unie qui monte de la plaine vers le haut du fossé, et où on est constamment exposé au feu de ceux qui garnissent la muraille. Les forts, construits en terre et couverts en gazons, ont peu d'apparence, et il faut un peu de

connoissances militaires pour en apprécier l'importance.

Mayence, à cette époque, étoit le dépôt des magasins de l'armée prussienne sur le Rhin. Il y avoit sur les glacis des personnes occupées à compter les boulets fournis par une fonderie des environs ; d'autres, sur le bord de la rivière, déchargeoient des chariots de foin dans de grands bateaux, où on l'entassoit en piles d'une si grande hauteur, qu'il falloit y tailler des passages pour laisser aux mariniers les moyens de ramer. Il y avoit neuf ou dix de ces bateaux, et c'est presque la seule occasion où nous avons aperçu un peu d'activité durant notre séjour à Mayence.

Après avoir fait le tour de la ville entre les murs et les forts qui les défendent au nord, à l'ouest et au sud, nous trouvâmes, de ce dernier côté, de nouvelles traces des dévastations de la guerre. Nous arrivâmes sur le terrain qu'occupoit une magnifique avenue, d'environ une demi-lieue de longueur, bordée de peupliers aussi hauts et aussi touffus que des ormes, et environnée des deux côtés de plantations entre-coupées

d'un grand nombre de petites promenades irrégulières. Cette avenue, située sur le bord de la rivière faisoit avec les bosquets adjacens une promenade délicieuse et passoit pour la plus belle de toutes celles qui ornoient le cours du Rhin. A l'approche des assiégeans, elle a été totalement détruite, pour qu'elle ne servit point à les garantir. Les troncs des arbres, sappés à deux ou trois pieds de terre, annoncent, par leur grosseur et par l'abondance de leurs vigoureux rejettons, qu'ils auroient subsisté long-temps si on le leur avoit permis.

En contemplant ces ruines prématurées, où la violence a détruit, en un instant, l'industrie et les travaux d'un grand nombre d'années, un anglais doit naturellement penser avec plaisir à la sécurité que son pays tient de la nature, et se féliciter, en réfléchissant que quand même sa nation auroit l'imprudence de rejetter la sage politique qui devroit la faire renoncer à tout intérêt sur le continent, à l'exception de ceux du commerce qu'on peut protéger avec une marine, sa patrie sera toujours à l'abri des invasions, et que si les énormes frais de la guerre y répandent la pauvreté, elle n'aura

pas du moins à supporter les horreurs et les dévastations des pays qui en sont le sanglant théâtre.

Durant notre séjour à Mayence, nous passâmes la plus grande partie de notre temps à nous informer des particularités du siège, qui ne servoit pas, autant qu'on pourroit le présumer, de texte à la conversation ordinaire. Nous avons toutefois recueilli les circonstances les plus intéressantes, et trouvé un supplément d'instruction dans un petit pamphlet allemand, qui contient la relation de tous les événemens, depuis la première invasion des français jusqu'à leur expulsion: on nous en a certifié l'authenticité et l'exactitude. Les informations de nos amis, et ce petit ouvrage, nous ont fourni les matériaux de la courte relation suivante.

Histoire de Mayence durant les années 1792 *et* 1793.

L'entrée d'une armée française à Worms, au mois d'octobre 1792, avoit répandu l'allarme dans Mayence avant que ses habitans fussent informés des préparatifs que l'ennemi destinoit ouvertement à l'attaque de leur ville. Un grand nombre de Français émigrés

avoient été attirés à Mayence par l'entrevue de l'empereur et du roi de Prusse; d'autres y étoient arrivés depuis la dissolution de leur armée en Champagne, et durant la marche des armées républicaines sur Spire et sur Worms. Des familles entières traversoient la ville et se joignoient à celles qui commençoient à se retirer de Mayence. Les rues étoient remplies de voitures, et la précipitation des voyageurs, qui annonçoit leur peu de confiance dans la sûreté de la ville, contribuoit à décourager les habitans. Le 15 octobre, le baron d'Albins, conseiller de la cour, assembla les bourgeois et les avertit qu'il étoit temps de faire des préparatifs pour leur défense. Il leur demanda en même temps s'ils jugeoient prudent que l'électeur restât avec eux dans la ville; ils se déclarèrent unanimement de l'opinion contraire, et l'électeur partit pour Wurtzbourg, située à cent milles de Mayence, où les membres du gouvernement le suivirent; et dans ces circonstances, la ville fut abandonnée par un grand nombre de ses habitans.

L'approche des Français avoit été si peu prévue avant les deux ou trois dernières semaines, que la garnison ne composoit pas

un dixième du complet de guerre. Les habitans, assez heureux jusqu'alors pour n'avoir pas eu l'expérience d'un siège, ignoroient à quel nombre devoit monter le complet, et se flattoient, après la première allarme, qu'on suppléeroit facilement à ce qui manquoit. Les troupes de l'électeur étant affoiblies par des détachemens envoyés à Spire, ne montoient qu'à 968 hommes, auxquels on en ajouta 100 obtenus de Cravan, Weilburg, Bieberick, par les sollicitations de l'électeur. Le 13, 207 hussards du régiment d'Esterhazy, autrichien, arrivèrent, et tous les habitans de Rheingau, district très-peuplé sur les bords du Rhin, furent sommés de venir au secours de la capitale. La compagnie des archers de la ville quitta les arcs pour prendre des mousquets; les académiciens formèrent une troupe qu'on plaça avec les archers dans les postes extérieurs. Les marchands, dispensés par leur profession du service personnel, et jaloux de conserver leurs privilèges, payèrent une double taxe de guerre pour se faire remplacer. Enfin, on commençoit à se flatter qu'on avoit prématurément annoncé l'approche des Français, qu'ils n'entreprendroient point de commencer

un siége dans une saison si voisine de l'hiver, et que les renforts de troupes autrichiennes qu'on attendoit ne pouvoient tarder de paroître.

Mais le 19 octobre les Français s'avancèrent sur quatre colonnes et environnèrent la place. Ils portoient d'abord des cocardes blanches, dans l'espérance d'être pris pour l'armée de Condé ; mais cette ruse ne réussit point : on les reconnut, et on tira dessus. Quoique depuis quelques jours on se fut occupé de préparatifs, les moyens de défense se réduisoient à peu de chose. On avoit perdu à Spire les plus habiles artilleurs. On manqua d'abord de chevaux, et il fallut se servir de bœufs pour traîner les canons. Pour servir les canons de 24, on n'avoit que des boulets de 12, et une partie des cartouches étoient éventées : en peu d'heures, toutefois, on fit de nouvelles cartouches ; chacun s'empressa d'offrir ses chevaux et de s'employer de manière ou d'autre à la défense commune. On répandit qu'un corps de troupes autrichiennes approchoit, et le 19, dix-huit cents hommes entrèrent dans la ville. C'étoient des recrues sans munitions, et en partie sans armes, qui alloient joindre l'armée de l'em-

pereur. Ils étoient commandés par deux ou trois officiers subalternes ; mais quelques autres officiers impériaux, arrivés des environs, leur firent distribuer des armes tirées de l'arsenal de l'électeur. En comptant ces renforts, il y avoit environ quatre mille hommes armés dans la ville.

Il est évident qu'avec cette force on auroit dû faire une résistance beaucoup plus longue, et qu'à moins de quelques grandes négligences du commandant, la trahison de l'ingénieur auquel on impute la reddition de la place, n'auroit pas eu un succès si prompt. Cet ingénieur, nommé Eikenmayer, avoit, dit-on, informé les Français des préparatifs que le commandant faisoit pour la défense ; s'ils eussent été plus puissans, les assiégeans auroient tiré peu d'avantages de cette perfidie. Quoi qu'il en soit, il les servit efficacement d'une manière plus ouverte ; car comme les habitans alloient souvent observer les mouvemens des ennemis, dans un bâtiment appelé la tour St.-Etienne, il les assura que leur armée, qui n'étoit réellement composée que de onze mille hommes, montoit à quarante mille ; qu'ils avoient à leur suite vingt-deux charriots chargés d'échelles, et que la

ville ne tarderoit pas à être emportée d'assaut. Il tint le même discours dans le conseil de guerre, et c'est-là, dit-on, ce qui détermina la reddition de Mayence, avant que les Français eussent seulement établi une batterie.

Cette résolution surprit et irrita un grand nombre des citoyens. Le commandant des troupes autrichiennes s'en plaignit vivement dans le conseil de ville, où il déclara qu'avec ou sans leur permission il continueroit à défendre la place. On signa cependant la capitulation, et il fut sollicité de s'y soumettre, même par ceux qui la blâmoient: ils lui observèrent que les habitans étoient si agités et si divisés d'opinions, qu'on ne pouvoit point espérer de succès de la résistance.

Le baron d'Albins partit pour Wurtzbourg où il porta cette nouvelle à l'électeur, et le 21 octobre, vers les cinq heures, deux officiers français, suivis de deux compagnies de grenadiers, se présentèrent dans le conseil de ville. Le 22, huit mille Français entrèrent dans la ville; les trois autres mille étoient partis la veille pour Francfort. Les habitans étonnés et humiliés de s'être rendus à une force si peu imposante, apperçurent avec une nouvelle surprise que les vain-

queurs avoient à peine avec eux une pièce de grosse artillerie. Cette journée fut employée à distribuer des quartiers aux Français, et le lendemain Custines, leur général, après avoir assemblé les membres du conseil, leur promit, dans une courte harangue, de faire respecter les personnes et les propriétés. Il les invita en même temps à engager les habitans à fraterniser avec les Français. Le professeur Bohmer qui avoit consenti à lui servir de secrétaire, traduisit son discours en allemand, et on le fit circuler dans la ville.

Il est bon d'observer que les Français avoient à peine pris possession de Mayence, que prévoyant la probabilité d'être réduits à s'y défendre, ils commencèrent immédiatement leurs préparatifs. Ils tirèrent des villages voisins des contributions de bleds et de fourrages. Les rues de la ville furent encombrées de ces provisions, au point d'y laisser à peine un passage ; et après en avoir entassé dans des magasins des quantités immenses, on fut obligé d'en amonceler dans des jardins où elles restoient exposées à la pluye, et dans les rues où les chevaux les fouloient aux pieds et en faisoient d'avance du fumier.

On porta bientôt la garnison à vingt mille hommes, dont chaque couvent logeoit quatre ou cinq cents. Les soldats français ayant commis quelques excès, Custines réprima cette licence, et pour commencer de les accoutumer à la discipline, il leur ordonna, sous des peines sévères, de rentrer tous les soirs dans leurs quartiers avant la retraite, qu'il fit battre exactement à une heure fixe.

Les habitans de Mayence ne tardèrent pas à soupçonner la perfidie de ceux qui avoient conseillé sa reddition. Eikenmayer vivoit avec Custines dans la plus grande intimité. Le professeur Metternich, membre de l'académie de Mayence, portoit la cocarde républicaine, et le médecin de l'électeur ayant quitté la ville, sous prétexte de soigner quelques paysans qu'il disoit attaqués d'une fièvre pestilentielle, avoit entretenu une correspondance avec les Français, ainsi qu'un marchand nommé Petoky, natif de Colmar, auquel on venoit d'accorder récemment le droit de bourgeoisie.

Les Français commencèrent par piller les palais de l'électeur et du prévôt; et quoiqu'on eut proclamé que les propriétés des particuliers resteroient intactes sous la protection de

la loi, les maisons de tous les nobles éprouvèrent le sort du palais de l'électeur.

L'orgueil et l'immoralité de Custines prenoient tous les jours un caractère plus marquant; il tyrannisoit presque également les habitans et la garnison. Le village de Johannesberg, situé à quelques milles sur le bord de la rivière, est renommé par la qualité de ses vins qui se vendent à un prix triple de ceux de Hockeim : Custines y envoya une partie de la garnison, sans autre objet que celui de vuider à son profit les caves du prince de Fulde, qui a un palais dans cet endroit; mais sur la proposition d'une rançon, la capitulation dura si long-temps, qu'un corps de prussiens, envoyé par le prince, s'empara du village avant qu'elle fut terminée. Le prince sauva son argent et ne perdit que dix-huit pièces de vin, dont partie fut envoyée à Paris, et le reste consommé dans les orgies de Custines.

Ceux des Allemands qui s'étoient vendus à ce général l'instruisirent de la situation de tout le pays. Le professeur Bohmer, son secrétaire, entreprit, dès le 22 octobre, l'institution d'un club; mais cette société eut quelques inconvéniens, et l'on commença

bientôt après d'établir à Mayence une convention nationale.

Dans ce même temps, on examina la position de Cassel, et les fortifications dont Eikenmayer donna, dit-on, le plan, furent commencées. On força les paysans des environs de venir y travailler à quinze sols par jour, et l'on environna Kostheim de retranchemens.

Custines fit publier le 17 décembre une proclamation: « qu'attendu que plusieurs per-» sonnes avoient répandu que le roi de Prusse » s'étoit mépris sur son compte, au point de » lui proposer de rendre la ville, il défendoit, » sous peine de mort, de débiter à l'avenir » des faux rapports de cette espèce «. Cette proclamation ne servit qu'à faire connoître aux habitans de Mayence que les prussiens s'approchoient de leur ville. Quelques troupes allemandes s'étoient déjà avancées dans les environs de Coblentz, mais si harassées par leur longue marche et par des maladies, qu'on ne pouvoit pas en attendre des mouvemens bien actifs. Les Hessois se portèrent entre Hanau et Francfort, et les Prussiens si près de la dernière, que les Français répandus dans

les environs vinrent s'y renfermer et bientôt après l'abandonnèrent.

Vers ce même temps, un professeur de philosophie, chanoine de Mayence, qui avoit quitté sa place depuis environ un an pour se faire naturaliser à Strasbourg, revint avec un projet d'union qui réunissoit Spire, Worms et Mayence en un seul territoire, sous la protection des Français. Il obtint une très-grande influence, et vint à bout de faire remplacer le conseil de ville par une municipalité. Lorsqu'au 1.er de janvier 1793 les trois commissaires de la convention, Rewbell, Merlin et Haussman entrèrent dans Mayence, et reçurent de Custines les honneurs militaires, ils firent beaucoup plus d'accueil au professeur qu'au général.

Les Prussiens avoient établi leur quartier-général très-proche de Mayence; mais comme durant le mois de décembre il n'y eut que quelques affaires de poste, la ville fut assez tranquille. Le 6 janvier six mille Prussiens attaquèrent Hockeim; mais les Français ayant été avertis d'avance de cette expédition, ils se retirèrent à Kostheim et à Cassel, laissant cent douze malades et douze pièces de canon.

Quelques

Quelques Français, cachés dans la tour de l'église, en furent précipités, pour avoir hué et jetté des pierres au roi de Prusse à son passage.

Un autre mois s'écoula encore sans hostilités ni d'une part ni de l'autre; les Prussiens se reposoient, et les Français passoient alternativement leur temps à donner des bals aux dames de la ville et à faire des préparatifs de défense. Le 17 janvier on enleva un petit arbre de la liberté, planté dans le mois de novembre, et on lui substitua un sapin haut de soixante-dix pieds, avec beaucoup de cérémonies. Tous les habitans reçurent, à cette occasion, des invitations pressantes. MM. Rewbell, Merlin, Haussman et Custines marchoient à la tête; le maire, la municipalité et les membres des clubs les suivirent, et brûlèrent tous les emblêmes de l'ancien gouvernement. Custines fit jouer jusqu'au soir des airs français par la musique de la garnison, et la journée se termina par des rafraîchissemens et des danses. Peu de jours après, les commissaires de la convention quittèrent Mayence et poursuivirent leur route vers la Moselle.

Le 16 février, Custines publia une pro-

clamation, et deux nouveaux commissaires, arrivés récemment, en publièrent une autre fondée sur un décret de la convention française, et relative à la réunion d'autres pays à la France. Depuis le matin jusqu'au soir la salle du conseil fut remplie : la société des marchands déclara qu'elle adhéroit au système germanique, et les nouveaux commissaires sembloient disposés à écouter leurs remontrances ; mais, à leur retour, les trois premiers commissaires traitèrent les députés des marchands avec hauteur, et leur refusèrent la permission d'envoyer à Paris des agens. Une seconde députation du 22 février ne fut pas mieux accueillie, et on l'avertit que le surlendemain 24 étoit le jour où les nouvelles formes devoient commencer. Au retour de leurs députés, les marchands parurent, dit-on, profondément affligés. Le 23 de février, de grand matin, on arrêta l'auteur d'une remontrance qui avoit été présentée ; il fut banni et conduit par des gardes aux postes avancés des Prussiens, à Hockeim.

Les habitans commencèrent alors à quitter la ville avec des passe-ports dont ils parvenoient à se servir avec autant de difficulté qu'ils en éprouvoient pour les obtenir.

Une proclamation de la municipalité divisa Mayence en sections, et leur indiqua comment chacune d'elles devoit, le 24, élire un représentant. Ce jour-là les rues furent désertes, les anciens bourgeois ayant résolu de rester dans leurs maisons, excepté un seul; il ne se trouva que deux cents soixante-six personnes pour faire les élections et prêter le nouveau serment. Le 25, on publia une nouvelle proclamation et plusieurs individus furent condamnés au bannissement; mais les bourgeois n'en restèrent pas moins fermes dans leur résolution. Le premier de mars, la municipalité leur fit une nouvelle invitation de venir prêter le serment, et leur donna la connoissance d'un ordre des commissaires au maire de publier, le lundi ou le mardi suivant, une liste de ceux qui auroient fait et une autre de ceux qui n'auroient pas fait le serment: le nombre des assermentés ne passa pas toutefois trois cents cinquante.

Les commissaires français visitèrent les villages des environs; quelques-uns acceptoient leurs innovations, mais le plus grand nombre refusoit de s'y soumettre.

Tandis que les choses se passoient ainsi à Mayence, on fit quelques expéditions dans le

Palatinat, où on enleva des bleds pour la valeur de 60,000 florins, malgré les réclamations réitérées que le ministre de l'électeur palatin, résident à Mayence, ne cessoit de faire relativement à la neutralité de son maître. Les Français entrèrent aussi dans le pays des Deux-Ponts où le Duc, persuadé qu'il n'avoit rien à craindre, n'ayant strictement fourni que son contingent en espèces au trésor de l'Empire, restoit paisiblement dans son palais, quoiqu'il les sût à la porte de ses états. Le 9, à onze heures du soir, le duc et la duchesse s'enfuirent précipitamment à Manheim, et ne quittèrent leur palais qu'environ une heure avant que les Français y entrâssent; ils enlevèrent une grande quantité de fourrages et les transportèrent à Mayence que les alliés commençoient à serrer de près. La garnison de Cassel se hâta d'en achever les fortifications et de remplir les magasins, dans la crainte qu'en détruisant le pont on interceptât leur communication.

Le 15 février, ils avoient commencé à détruire le palais *la Favorita* et à plaçer des batteries sur ses ruines. Quoique fort occupés du transport des provisions, ils amenèrent de Landau un grand nombre de petits et de gros

canons. Des troupes fraîches arrivèrent, et le général Wimpfen, qui avoit défendu Thionville contre le roi de Prusse, fut proclamé commandant en chef. Au moyen des bannissemens et des émigrations, la ville se trouva ne contenir que cinquante mille ames.

La nouvelle assemblée nationale se réunit le 10 mars à Mayence : cette ville avoit élu six députés, Spire deux, Worms deux, et quelques autres endroits un pour chaque. Le 17 ils ouvrirent leur première session et déclarèrent que tout le pays entre Landau et Bingen, où finissent les postes français auprès du Rhin, formoit un état uni et indépendant. Le 19, on agita la grande question relative aux intérêts politiques de cet état, et ce ne fut que le 21 qu'ils déclarèrent son incorporation à la France : trois députés, Forster, Patoki et Lucks furent nommés pour porter à Paris la nouvelle de cette résolution, et on passa plusieurs décrets relatifs à l'administration intérieure de cet état, qui condamnoient un grand nombre de personnes au bannissement. On les conduisit le 30 au-delà du pont.

On apprit alors que le siége devoit bientôt commencer, et on donna les ordres néces-

saires pour arrêter les incendies, pour que chaque ménage fît des provisions de comestibles, etc. On enjoignit à tous les habitans, et particulièrement à ceux qui demeuroient dans les environs des greniers, d'avoir toujours des tonnes remplies d'eau. On ordonna aux possesseurs des jardins dans l'intérieur de la ville d'y semer des herbes médicinales et potagères, et des officiers furent chargés de l'inspection de ces jardins. Chaque famille avoit déjà reçu l'ordre de s'approvisionner pour sept mois. On exigea de la classe riche qu'elle fît un prêt aux bourgeois pour assurer des subsistances aux pauvres; en conséquence, on leva une somme de 38,646 florins et 4 creutzers, ou environ 75 mille livres, avec laquelle on acheta des comestibles. On abattit tous les arbres des jardins et des promenades adjacentes à la ville. Ceux de *Rhenallée*, dont nous avons parlé précédemment, existoient depuis plus d'un siècle. On rasa tous les pavillons et les maisons de plaisance à la portée du canon de la ville.

Le 8 mars, le fort de Konigstein que les Prussiens tenoient bloqué depuis plusieurs mois, se rendit, et durant ce même mois ils serrèrent de plus près la ville de Mayence. Le

général prussien, Schonfield, amena douze mille hommes qu'il plaça dans les environs de Hockheim, près du poste des Saxons. Le roi de Prusse, son fils et le duc de Brunswick quittèrent, le 23 mars, la ville de Francfort, où ils avoient passé une partie de l'hiver. On construisit à Saint-Goar un pont sur lequel les nombreuses troupes prussiennes passèrent le Rhin: les Français se replièrent sur Bingen, et les Prussiens occupèrent une hauteur qui en étoit à une petite distance. Le 28 ils reculèrent et quittèrent tous les villages des environs de Bingen; le lendemain ils furent bombardés dans cette place et contraints d'en sortir.

Dans ce même temps, leurs postes avancés se replioient sur Mayence. Avant d'abandonner Worms, ils brûlèrent d'immenses quantités de foin et de paille. Les habitans veillèrent toute la nuit, dans la crainte que leurs maisons ne devînssent la proie des flammes qui s'élevoient de leurs magasins: les mêmes destructions de fourrages eurent lieu à Franckenthal, où les Français avoient tenu une garnison durant tout l'hiver, mais ils emportèrent les bleds. A Spire, le 31 mars, les troupes, aidées des bourgeois, commen-

cèrent dès le grand matin à jetter dans le fossé le foin et la paille; mais ce moyen, ne paroissant pas assez expéditif, on mit le feu à la masse entière.

Dans la retraite d'Oppenheim, les Français souffrirent beaucoup; mais peu s'en fallut qu'ils ne fissent une prise qui les auroit richement indemnisés. Le 30 mars, leur cavalerie et leur artillerie volante marchoient sur Alsheim. Comme cette place pouvoit faire quelque résistance, et qu'on apercevoit des troupes prussiennes aux postes, ils commencèrent par les canonner vigoureusement. Le roi de Prusse, qui dînoit dans la ville et n'avoit pas cent hommes autour de lui, ne fut averti de leur approche que par le bruit du canon. Il en sortit précipitamment par la porte opposée, et envoya quelques hussards à la découverte; mais les Français abandonnèrent cette attaque et continuèrent leur retraite par une autre route. S'ils avoient été informés du petit nombre des troupes qui occupoient Alsheim, ils y seroient entrés sans bruit, et tous les officiers prussiens conviennent que si les Français avoient tenu cette conduite, le roi de Prusse auroient pu difficilement leur échapper. S'ils

avoient sû que ce prince étoit dans la ville, ils auroient pu facilement lui ôter toute possibilité de retraite, car ils étoient assez nombreux pour la cerner; mais n'ayant d'autre objet dans leur attaque que de continuer leur retraite, ils aimèrent mieux prendre une autre route que de s'arrêter à un combat qui ne leur présentoit point d'avantages, parce qu'ils ignoroient la foiblesse de l'ennemi et la brillante prise qu'ils pouvoient y faire. Si ce fait ne nous avoit pas été confirmé par des autorités irrécusables, nous aurions peine à croire qu'un événement qui auroit si puissamment influé sur les affaires de toute l'Europe, a dépendu de si peu de chose.

Ces différentes retraites, refluées dans Mayence, portèrent sa garnison à 23000 hommes. Le général Kalkreuth qui commandoit le blocus, depuis Laubenheim jusqu'à Budenheim, dans une étendue de douze milles, n'avoit que seize mille hommes. Le général Schonfield occupoit Hockheim avec un corps d'observation. Cependant le nombre des assiégeans fut bientôt porté à trente mille hommes. Il est bon d'observer que, quoique les Français fissent à-la-fois leur retraite de plusieurs points différens et par petites colonnes, il

n'y en eut pas une seule d'interceptée par le commandant prussien.

L'électeur de Mayence ayant été informé de ces dispositions, fit une visite au roi de Prusse dans son quartier-général, et laissa le baron d'Albini, son ministre, pour conduire les affaires des places recouvrées.

Au commencement d'avril le blocus fut encore resserré, et on commença sérieusement les préparatifs du siége. Le général d'Oyre fut nommé commandant de la ville, avec un conseil de seize membres pour le diriger dans la restauration des moyens de défense. Une personne placée sur le faîte d'un bâtiment nommé la tour de Saint-Etienne, observoit les mouvemens de l'ennemi avec une lunette qui lui faisoit distinguer tout ce qui se passoit dans une circonférence de neuf milles; et pour que rien ne put la distraire de ses observations, elle avoit un secrétaire qui en prenoit note et faisoit tous les jours son rapport. On défendit dans toute la ville de battre la caisse et de sonner les cloches, afin que les assiégeans ne pûssent pas connoître où les corps-de-garde étoient postés, ni les églises qui n'étoient point occupées par les troupes. Tous

les arbres et toutes les maisons apparentes qui pouvoient servir de visée, furent abattus ou démolis. On transporta encore dans la ville une grande quantité de subsistances, et on fit ensuite l'état suivant de la totalité des provisions :

Froment	24,090	sacs.
Autres bleds.	1,465	
Méteil ou grains mélangés .	996	

En tout 26,551 sacs qui devoient rendre vingt-trois mille soixante-dix sacs de farine, auxquels il falloit ajouter, en farine criblée, cent neuf sacs de froment, quarante-cinq sacs d'autres bleds, et dix mille soixante-seize de grains mélangés, faisant en tout trente-trois mille trois cents sacs de farine.

Il y avoit en outre:	43,760	rations de biscuit.
	71,275	livres de riz.
	13,045	de légumes secs.
Il y avoit	10,820	quintaux de foin.
	54,270	de paille.
	1,518	sacs d'avoine.
	2,503	d'orge.

Le conseil estima que la garnison étoit suffisamment approvisionnée en bleds pour neuf mois, en riz, pour sept mois, et en légumes,

pour six. Il y avoit 1800 chevaux, et on calcula qu'ils avoient de la paille pour dix mois, de l'avoine pour vingt-quatre jours, et de l'orge pour huit jours. La garnison se trouva composée de vingt-deux mille six cents cinquante-trois hommes. On accorda, pour chaque soldat, vingt-quatre onces de pain par jour au lieu de vingt-huit qu'il recevoit précédemment, et quatre onces de viande fraîche ou trois onces de viande salée, au lieu de huit onces de viande fraîche qu'il avoit antérieurement: la portion des malades, dans les hôpitaux, fut réduite de douze onces à huit.

Durant ces préparatifs pour un long siége, les clubs continuoient à diminuer, par les mêmes mesures, le nombre des habitans. Le 8 avril on enjoignit à tous ceux qui ne dépendoient point de l'armée ou qui ne lui étoient point utiles, de venir prêter le nouveau serment ou de sortir de la ville. On déclara en même temps, qu'attendu la rareté des espèces, les soldats ne seroient plus payés de leurs travaux, mais que les autres ouvriers continueroient à recevoir leur salaire.

Dans la nuit du 10 au 11, la garnison fit sa première sortie vers les bords du Rhin:

Kostheim fut emporté, et l'attaque contre les Hessois eut d'abord du succès, mais des renforts forcèrent les Français à la retraite. Vers ce même tems, Rewbel fut à Oppenheim où il fit des propositions de paix au roi de Prusse.

On combattit les 15, 16, 17 à Weissenau qui fut finalement détruit. Le 18 les Prussiens enlevèrent aux Français un convoi de quatre-vingt-dix charriots presque tout entier. Le 20, les Impériaux élevèrent un petit fortin près du Mein, et les Français achevèrent à Kostheim une batterie avec laquelle ils embrâsèrent quelques écuries.

Le prix des comestibles commençoit à hausser dans la ville, et déjà la livre de beurre salé coûtoit 16 sous.

Dans la nuit du 28 au 29, les Français montèrent sur trois vaisseaux et allèrent detruire une batterie élevée près des bords du Mein. Le premier de mai, à une heure du matin, ils attaquèrent les Prussiens à Hockheim et mirent le feu au village de Kostheim. Les Prussiens les repoussèrent avec perte, mais ils restèrent les maîtres de Kostheim, malgré l'incendie qui dura trois jours, après lesquels ils en furent chassés par les

Prussiens; mais ils revinrent en force et recommencèrent un combat sanglant qui leur rendit la possession du village. Ils y placèrent une nombreuse garnison que les Prussiens attaquèrent de nouveau le 8, mais sans succès. La plus grande partie du mois de mai se passa ainsi en attaques de villages et en affaires de postes, où les français étoient presque toujours les aggresseurs. Dans la nuit du 30, ils surprirent le quartier-général des Prussiens à Marienborn; ils marchèrent pieds nuds sur trois colonnes et avec des renseignemens si justes, qu'ils passèrent toutes les batteries sans être apperçus et entrèrent sans obstacle jusques dans le village. Ils auroient très-probablement enlevé le commandant s'ils n'eûssent pas tiré sous ses fenêtres, battu la caisse et poussé les cris de *vive la nation!* Trois balles qui pénétrèrent dans la chambre du général Kalkreuth l'avertirent d'en sortir, et une sentinelle y monta assez à temps pour décharger son mousquet sur un soldat français qui déjà le tenoit à la gorge. Le prince Louis-Ferdinand de Prusse arriva immédiatement avec quelques troupes, et les Français commencèrent à se retirer, laissant vingt

morts et cent trente prisonniers de six mille qui avoient entrepris cette expédition. Les Prussiens perdirent beaucoup de monde, et entr'autres le capitaine Voss, parent de mademoiselle Voss, fort connue à la cour de Berlin.

Le 4 juin on porta la ration de chaque soldat à deux livres de pain et une bouteille de vin par jour.

Dans la nuit du 6 et du 7, la canonnade fut vive de part et d'autre. A Mayence, une bombe tomba sur un magasin à poudre et le fit sauter avec une explosion effrayante.

La rareté des subsistances augmentoit; une livre de beurre frais se vendoit 6 schellings, ou 7 liv. 4 s. Un grand nombre de familles commencèrent à manger du cheval.

Dans la nuit du 9 au 10 de juin, la garnison fit quatre sorties qui se terminèrent par une très-grande perte réciproque et par la retraite des Français dans la ville. Le 10, à 8 heures du matin, ils attaquèrent un poste près de Gonsenheim et se retirèrent sans perte, après avoir tué un officier et quelques soldats. Cette sortie fut la première qu'ils firent en plein jour.

Le 13, les Français perdirent le général

Meunier; il mourut des blessures qu'il avoit reçues le 7 à Cassel. Il fut enterré le lendemain dans les nouvelles fortifications, en présence des membres de la Convention et des clubs, et de tous les officiers de la garnison.

On acheva de préparer quelques brûlots qu'un ingénieur hollandais avoit amenés de Hollande : les assiégeans avoient résolu de s'en servir pour brûler le pont de bateaux qui traverse le Rhin; on craignit toutefois que leur explosion n'endommageât inutilement la ville, et on y renonça. Dans la nuit du 15, soit par accident ou par une supercherie de l'inventeur, un de ces brûlots fut entraîné par le courant, descendit vers la ville, vint frapper contre le quai et répandit la frayeur parmi les habitans, mais il fut immédiatement couvert, et il n'en résulta point d'accident.

On ouvrit la tranchée dans la nuit du 16 au 17; mais les travaux ayant été mal conduits, les ouvriers n'y étoient point à couvert au point du jour : ils furent forcés de se retirer et d'abandonner leurs outils; ce ne fut toutefois qu'un retard de 48 heures. On recommença les travaux régulièrement et sans perte : le roi de Prusse, ses fils et le duc de Brunswick les dirigeoient d'une hauteur

teur voisine; les premiers boulets tombèrent dans une rue voisine des portes, et toute cette partie de la ville fut bientôt déserte.

Le 24 fut pour les habitans un jour lamentable. Quatre jours avant, le roi de Prusse avoit envoyé un passe-port général pour ceux qui désiroient sortir de la ville, et quinze cents personnes, la plupart des femmes et enfans, avoient profité de cette offre. Peu de temps après l'ouverture des portes, on répandit dans la ville que les Prussiens ne laissoient plus passer, et que les Français ne laissoient plus rentrer. Cette nouvelle produisit une désolation générale. Le pont étoit couvert de fugitifs qui n'avoient ni asyle ni subsistances, et ils se croyoient à portée des batteries de Hockeim, qui tiroient perpétuellement sur la ville. La frayeur aliéna l'esprit de deux enfans; enfin les soldats français prirent compassion de ces victimes; ils en firent rentrer un grand nombre sous leurs manteaux, et le lendemain ils réclamèrent si vivement contre la cruauté des clubistes allemands qui avoient fait fermer les portes sur ces infortunés, qu'ils les forcèrent de les laisser rentrer.

Presque toutes les nuits, la garnison faisoit

des sorties avec plus ou moins de succès ; mais elle ne put pas empêcher d'achever la parallèle.

Le 27, sur la fin du jour, les assiégeans commencèrent à canonner et bombarder la ville. Dans cette nuit, le feu prit au clocher de l'église de Notre-Dame ; et, durant le désordre occasionné par l'immense volume des flammes, les Autrichiens enlevèrent tous les postes que les Français occupoient près de Weissenau. La nuit suivante ne fut pas moins affreuse pour les habitans. Le feu prit dans différentes parties de la ville, et entre autres à la cathédrale. Plusieurs magasins furent embrâsés, et onze cents sacs de pains réduits en cendres. L'église qui avoit appartenu aux Jésuites, fut très-endommagée. Les Français espérant prendre sur les Autrichiens leur revanche de la dernière surprise, attaquèrent sans succès la redoute de Weissenau.

Le 29 juin, en plein midi, les Français furent chassés, près du Mein, d'une pointe de terre appelée le Bleyau. Dans cette affaire, un vaisseau, chargé de soixante-dix-huit Prussiens, chassa sur son ancre par quelque mal-adresse de l'équipage, et vint aborder dans la ville, à travers un feu qui

tua huit hommes. Les Prussiens furent pris et échangés le lendemain. A la nuit tombante, le bombardement recommença. Le *Domprobstei*, ou le palais du prévôt, fut consumé avec plusieurs bâtimens voisins.

Dans d'autres quartiers de la ville, un grand nombre de maisons furent également réduites en cendres.

Dans la nuit suivante, l'église des cordeliers et quelques autres édifices publics furent la proie des flammes. Dans la nuit du 2, et dans celle du 4, un violent incendie consuma la chapelle de Saint-Alban. Les habitans de la partie méridionale de la ville passoient toutes les nuits dans leurs caves, et n'osoient rentrer qu'avec le jour dans leurs appartemens. Les batteries des assiégeans faisoient beaucoup plus de dégât durant la nuit, parce qu'alors la masse de la ville leur servoit de visée; tandis que leurs ouvrages pouvoient à peine être apperçus de la garnison. Dans le jour, les canonniers français tiroient si juste qu'ils démontoient souvent leurs batteries; mais on les réparoit promptement et elles servoient avec le même succès dès la nuit suivante.

Le fort St.-Alban étant tout-à-fait démoli,

les assiégés en retirèrent le canon. L'Élizabeth étoit aussi fort endommagé. Un ouvrage très-fort que les Français avoient construit sur une prolongation du glacis, divisa d'opinion les ingénieurs prussiens. Quelques-uns étoient d'avis que lorsqu'on s'en seroit emparé, on le conservât, parce qu'il pourroit commander une partie de la ville, et les autres prétendoient qu'il falloit le démolir: les derniers prévalurent, et dans la nuit du 5 au 6, le général Manstein reçut l'ordre de l'attaquer avec trois bataillons. Il réussit parfaitement pour la partie la plus proche de l'ouvrage; mais l'autre étoit si solide qu'il ne put pas la détruire complettement. Dans le même temps, deux bataillons partirent, à la faveur de l'obscurité, pour attaquer le fort de Zalbach qu'ils emportèrent en partie d'assaut; mais des renforts promptement envoyés par la garnison les força de faire leur retraite. Les Prussiens eurent deux officiers tués, un blessé, et un autre pris avec trente-un soldat.

Le 6 juillet, les Français réparèrent le fort, dont les Prussiens étoient à une trop grande distance pour pouvoir s'y opposer. Dans la nuit, le général Kleist attaqua de nouveau le

fort Zalbach, l'emporta et le démolit. Dans le même temps plusieurs batteries de la seconde parallèle furent achevées. Les Français sentirent vivement la perte du fort Zalbach et résolurent de reprendre ce poste. Le 7, ils attaquèrent le site, s'en emparèrent et le rebâtirent. Dans la nuit, ils en furent encore chassés et le fort fut démoli. Dans la même nuit, le général prussien Schoufield leur fit abandonner Kostheim, après un combat fort opiniâtre. Durant ce combat, la rapide succession des flammes et de l'explosion des bombes faisoit paroître l'air tout en feu. Un détachement de Prussiens ayant été placé sur la route de Cassel, pour empêcher la garnison d'envoyer du secours à Kostheim, les Français la bombardèrent avec tant d'activité, qu'on voyoit souvent à-la-fois sept bombes en l'air. La perte fut des deux côtés très-considérable, et le conseil militaire de la ville résolut de ne plus faire de tentative sur Kostheim, attendu sa trop grande distance.

La nuit suivante, le feu fut moins violent. Quelques bombes tombèrent dans la ville; mais les habitans avoient appris à les éteindre lorsqu'elles tomboient avant que leurs fusées fussent consumées. Ils se formèrent

aussi en compagnies pour éteindre les incendies plus promptement. Le lendemain, les assiégeans avancèrent leurs ouvrages à deux cents cinquante pas des murs.

La garnison étoit alors fort diminuée par les maladies; il en restoit à peine de quoi faire le service, et le général d'Oyre prévint le conseil qu'il commençoit à craindre de ne pas pouvoir continuer long-temps la défense. Il témoigna ses regrets de n'avoir qu'un petit nombre de troupes de ligne, et tout le reste composé de jeunes volontaires sans expérience.

Les assiégeans poussèrent durant plusieurs nuits leurs ouvrages avec beaucoup d'activité, mais ils n'avançoient pas toutefois aussi promptement qu'ils s'en étoient flattés; leurs malades commençoient aussi à se multiplier. Le roi de Prusse s'étant déterminé à ne plus se servir d'ouvriers, le soldat n'avoit que dix-huit heures de repos en quarante-huit heures; mais ils savoient que la grande étendue des fortifications devoit nécessairement faire éprouver le même inconvénient à la garnison.

Depuis quelque temps les Français travailloient avec ardeur à élever ce qu'on appelle

une flèche en tête d'un de leurs forts, et les assiégeans jugèrent qu'il étoit important de la détruire. Les autrichiens l'attaquèrent dans la nuit du 12 au 13; mais ils mirent tant de lenteur dans leurs opérations, que vers les deux heures les Français vinrent en force et les chassèrent après leur avoir tué beaucoup de monde. On eut grand soin de se servir des Autrichiens le plus rarement possible pour ces sortes d'expéditions.

Le 13 juillet, les Prussiens attaquèrent une batterie; mais comme l'officier qui commandoit négligea la circonspection autrichienne, quelques pièces de canon masquées lui tuèrent beaucoup de monde et firent manquer l'expédition.

La nuit du 13 et celle du 14 furent très-fatigantes pour les habitans et pour la garnison. Des grenades mirent le feu à un grand nombre d'édifices publics, et les assiégeans avancèrent considérablement leurs ouvrages. Dans cette nuit, la garnison fit cinq sorties, fut repoussée par-tout et perdit cent hommes: les assiégés eurent trente-un blessés et huit morts.

Le 14 juillet, il y eut une suspension d'armes depuis sept heures du matin jusqu'à une

heure après-midi. Dans la ville, les Français célébrèrent leur fête annuelle; le général d'Oyre et les troupes firent le serment, et Merlin les harangua. Dans le camp des Autrichiens on faisoit un feu de joie en l'honneur du prince de Condé, qui venoit d'arriver. Durant la suspension, les soldats des postes avancés causèrent ensemble, et la vanité française ne put pas taire l'état où la longueur du siège et les fatigues du service avoient réduit la garnison.

Dans la nuit, l'attaque de la flèche, qui réussit en partie, coûta quatre-vingt dix hommes aux assiégeans : les Français ont avoué que cet ouvrage leur en avoit fait perdre en tout trois cents. Les habitans eurent encore de violentes allarmes; les grenades tomboient par centaines dans les rues; le laboratoire des bénédictins et une partie de leur abbaye furent réduits en cendres. Dans le premier, il y eut deux explosions. La commotion ébranla toutes les maisons de la ville; les plus proches eurent toutes leurs vîtres brisées et leurs portes enfoncées. Le reste de la paille et du foin fut consumé dans cet incendie; il ne restoit des autres fourrages que pour quatre jours, et les provisions chirurgicales étoient fort endommagées.

La flèche empêchoit toutefois les assiégeans d'achever leur seconde parallèle ; on l'attaqua de nouveau dans la nuit du 16 au 17. Le prince Louis-Ferdinand de Prusse commandoit l'attaque, et fut un des douze officiers blessés; il s'empara complettement de la flèche.

Les assiégeans employèrent très-diligemment la nuit suivante à monter de nouvelles batteries ; celles de la seconde parallèle se trouvèrent prêtes avant qu'on eut charrié tous les canons nécessaires pour les garnir. Les Français, saisissant cet avantage, en placèrent sur-le-champ des leurs pour les battre, et enfilèrent la parallèle avec tant de succès, que les Prussiens perdirent, en un instant, un officier et quarante hommes.

Le nombre des malades augmentoit dans la ville, au point qu'on fut forcé de tirer six cents hommes de Cassel pour renforcer la garnison. Le 18, le commandant informa le conseil qu'il n'y avoit plus de fourrage, et que le nombre des chevaux enlevés par la désertion ne laissoit plus assez de cavalerie pour faire le service. Les soldats, instruits de la disette des médicamens et des autres ressources pour soulager les blessés, faisoient

des sorties avec beaucoup de répugnance. Quoiqu'il y eut encore de la farine, on avoit la triste perspective d'en manquer bientôt, parce que plusieurs moulins avoient été mutilés et mis hors de service, et que les meûniers avoient déserté les autres.

Après avoir fait dans la nuit, sans succès, une attaque sur la flèche, on prit la résolution de renoncer aux sorties et de s'en tenir aux mesures défensives. Quelques ingénieurs proposèrent d'abandonner toute la ligne des forts, et d'autres de faire sauter les deux plus vastes. Le général et le conseil avouèrent enfin qu'il n'étoit plus possible de prolonger la défense, et ils observèrent aux habitans qu'une plus longue résistance ne serviroit qu'à rendre les conditions des assiégeans plus rigoureuses, sans pouvoir produire aucune espèce de chance favorable.

En conséquence, le général d'Oyre entama une négociation, pour la reddition de la place, dans une lettre qui servit aussi de réponse à celle que le général prussien Kalkreuth lui avoit écrite, relativement à la sortie des vieillards et des enfans de la ville. Leur correspondance continua jusqu'au 20, et plusieurs demandes et réponses eurent

pour principal objet la question de savoir si les habitans qui avoient favorisé les Français auroient la liberté de les suivre, ou seroient retenus dans la ville. Cet article, et quelques autres sur lesquels on ne s'accordoit point, firent cesser la négociation. Des deux côtés on avoit toujours continué le feu, et les assiégeans avoient poussé leurs tranchées à une distance si visible pour la garnison, que dans la nuit du 19 au 20 ils perdirent un officier et vingt-cinq soldats. La nuit suivante, le feu prit à l'église des dominicains, et six soldats français furent ensevelis sous ses ruines.

Le 21, de nouveaux pour-parlers firent un peu ralentir le feu des assiégeans; mais sur quelques délais dans la négociation, ils menacèrent de recommencer. On convint enfin des conditions, et le 22 juillet, les deux généraux Kalkreuth et d'Oyre signèrent la capitulation. Le premier traita la garnison plus favorablement qu'on n'avoit osé l'espérer, parce que le duc de Brunswick n'avoit que onze mille hommes pour couvrir le siège, et que Custines en avoit quarante mille assez près pour l'attaquer. On présume que le général Kalkreuth avoit des ordres d'accepter toutes les conditions qui pour-

roient le mettre promptement en possession de la ville.

A cette époque, la garnison, composée de 22,653 hommes lorsque le siège commença, étoit réduite à 17,038; 1,959 avoient été tués, 3,334 étoient mutilés ou blessés et hors d'état de servir, 332 avoient désertés.

La perte des assiégeans est évaluée à 3 mille hommes.

Les Français consommèrent en munitions de guerre:

681,850 livres de poudre.
106,152 boulets.
10,278 bombes.
6,592 grenades.
44,500 livres de fer.
300,340 cartouches.

Dans le cours du siège, 107 pièces de canon crevèrent ou furent mises hors de service par les assiégeans; vers la fin, soixante canons devinrent inutiles, faute de boulets de leur calibre.

Le 24 et le 25, la garnison sortit; Merlin marchoit à la tête de la première colonne, composée de 7,500 hommes. Les membres des clubs qui étoient sortis avec les troupes furent indiqués par les autres habitans, et

on les retint; mais l'électeur a eu la modération de borner sa vengeance à les emprisonner dans une tour, près du Rhin, où ils sont encore.

On eut alors tout le loisir d'examiner les dévastations de la ville: on trouva que six églises étoient absolument détruites; que sept manoirs des nobles avoient été réduits en cendres, et que dans toute la ville il restoit très-peu de maisons sans dommage. Le terrain des environs avoit été effondré par les boulets et les batteries. Les fortifications de Cassel furent remises intactes aux vainqueurs, et serviront à rendre Mayence une des plus fortes villes de l'Europe. Entre Cassel et les ruines de Kostheim il ne reste pas un seul arbre. Tous les villages des environs ont souffert plus ou moins en proportion du plus ou moins d'importance de leur position, qu'on se disputa dès le commencement du siège, et la totalité du pays a été si dévastée, que les propriétaires ont eu beaucoup de peine à reconnoître les bornes des terrains qui leur appartenoient.

Nous avons déjà dit quelque chose de cette ville, et en résumant le nombre des églises, des palais, des bourgeois, des quais

et des rues, il sembleroit que nous devrions représenter Mayence comme une ville considérable, par sa magnificence, son commerce et sa population; mais la vérité ne s'accorderoit point du tout avec cette opinion. A l'exception de deux rues larges et assez belles, toutes les autres ne sont que des passages étroits où les maisons les plus apparentes ont cependant leur entrée, et toutes leurs fenêtres basses garnies de barres de fer, comme à Cologne. La négligence augmente encore l'aspect désagréable que ces barricades donnent aux maisons, car un allemand n'a point d'idée de la nécessité de nettoyer le dehors de sa résidence, même en supposant qu'il soigne un peu l'intérieur. Un Anglais qui a quelques centaines de louis de revenu annuel a, relativement à la propreté, une maison fort supérieure à celles de tous les comtes allemands que nous avons aperçues; et avec cinquante louis de rente, un Hollandais l'emporte sur l'un et l'autre.

Le palais de l'électeur est un vaste bâtiment à tourrelles, construit de pierres rougeâtres; il fait face au Rhin qu'il commande sur un point de vue magnifique.

Sur le quai on voit une apparence de com-

merce, mais presque point dans la ville. Le transport des marchandises, des vaisseaux, des autres districts dans ceux de l'électorat, constitue en grande partie l'activité qu'on apperçoit sur le port. Le commerce est si foible, qu'il n'a pas encore suffi pour encourager à construire des magasins sur le quai. Les navires sont tous misérablement équipés; leurs carcasses sont goudronnées et sans la moindre apparence de peinture. Il y avoit auprès du quai une trentaine de ces bâtimens, du port depuis environ quarante jusques à soixante-dix tonnes, et la guerre n'en avoit pas probablement diminué beaucoup le nombre, puisqu'on s'en servoit pour le transport des subsistances et des munitions militaires.

Les bourgeois sont nombreux et jouissent de quelques privilèges qui rendent leur situation politique préférable à celle des autres habitans de l'électorat; ils ont toutefois essayé inutilement d'attirer des manufacturiers et d'encourager le commerce: les environs ne sont point assez riches pour faire une consommation qui puisse promettre du succès à un grand nombre de commerçans. Pour la richesse, l'industrie et l'activité, les bourgeois de Mayence sont fort au-dessous de

l'opinion que doivent se former des villes allemandes ceux qui les apprécient d'après la description et l'estimation de leur importance dans leur pays, sans comparer leur situation à celle de quelques autres villes qu'ils connoissent. On conviendra, je crois, qu'un marchand doit naturellement paroître avec autant d'avantage dans les transactions de son commerce que dans toute autre circonstance, et que ceux qui ont affaire à lui, peuvent juger à-peu-près de son intelligence. Pour avoir une notion de celle des marchands de Mayence, nous employâmes une partie de nos loisirs à faire quelques emplettes dans leurs boutiques. On imagineroit difficilement à quel excès ils portent presque tous la paresse et l'inadvertance. La peine que nous eûmes à obtenir un livre, pourra peut-être en donner une idée. Nous cherchions la petite brochure allemande dont nous avons extrait quelques particularités du siège; et comme elle traite d'un sujet de notoriété publique, nous considérâmes comme une plaisanterie l'offre que des amis nous firent de nous aider dans notre première promenade, à faire cette acquisition. Deux libraires chez lesquels nous entrâmes, n'en avoient aucune connoissance;

connoissance; l'un d'eux supposa qu'une estampe qui représentoit les ouvrages, feroit également notre affaire. En passant devant une troisième boutique de librairie, un jeune allemand qui nous accompagnoit demanda la brochure, et le libraire, assis devant sa porte, lui répondit que nous la trouverions à notre retour dans une demi-heure. Lorsque nous revînmes, la porte étoit fermée, et nous frappâmes en vain sans pouvoir la faire ouvrir; de façon que nous fûmes obligés d'envoyer au logis du libraire. Le garçon vint et n'avoit pas la moindre notion de ce que nous demandions; mais à force de lui répéter que son maître nous l'avoit promis, il retourna et rapporta un exemplaire en feuilles. Nous le payâmes et le laissâmes pour le brocher. On promit qu'il seroit près dans trois heures; nous y envoyâmes, et on demanda encore une heure : à la seconde fois on en demanda deux. Enfin, nous ne pûmes pas l'avoir ce soir-là; on nous le promit pour le lendemain matin, et on ne nous tint pas mieux parole. Nous partîmes pour Francfort où un ami nous l'envoya. Ce trait est à la vérité un des plus frappans, mais chez

tous les marchands d'Allemagne on trouvera quelque chose d'à-peu-près semblable.

En considérant ces dispositions générales, et le peu de richesses répandues parmi la classe mitoyenne, il paroît qu'abstraction faite du siège qu'on donne ici pour la cause de tous les inconvéniens, et qui a véritablement fait beaucoup de mal, la ville de Mayence n'auroit jamais eu, relativement au commerce, une très-grande importance. La destruction des propriétés ne sera de long-temps réparée. La noblesse a presque totalement renoncé à une ville où leurs manoirs ont été détruits ou dévastés. Un grand nombre d'Allemands, émigrés à raison du siège, se sont retirés en France. Les taxes de guerre et l'entretien de la garnison pèsent encore sur le foible reste des propriétés, et les consommations sont fort réduites.

Les habitans sont asservis à loger la garnison. Par-tout où il y a des officiers, leurs noms sont écrits avec de la craie sur la porte, et il est défendu de l'effacer, parce qu'il faut que leurs soldats sachent où les trouver. Une famille que nous visitâmes logeoit quatre officiers et leurs domestiques; mais il faut

convenir que les officiers, loin d'aggraver cette incommodité par une conduite irrégulière, étoient d'une politesse et d'une attention dont on ne sauroit trop faire l'éloge. Jamais, à la vérité, nous n'avons vu des officiers prussiens se comporter autrement, et nous n'hésitons pas à certifier qu'ils sont aussi supérieurs à ceux des autrichiens par l'amabilité et l'éducation, qu'ils ont la réputation de l'être par les talens militaires. Le siège a encore fait un grand mal à Mayence, en éloignant de cette ville un grand nombre des membres du chapitre noble. Cette institution, quoiqu'inutile ou même nuisible au pays, faisoit dépenser de très-fortes sommes d'argent dans la capitale. Le chapitre de Mayence est, dit-on, un des plus riches de l'Allemagne; ces fondations procurent quelquefois de très-gros revenus aux seconds fils des familles nobles, et leurs règles n'imposent la privation de presqu'aucune des jouissances temporelles. Leurs livrées et leurs équipages sont aussi brillans que ceux des autres courtisans. Les chanoines peuvent porter les décorations des ordres de chevalerie; ils sont astreints à fort peu de résidence; on leur rend, dans le voisinage de la cour,

les honneurs militaires, et ils ont la liberté d'avoir chacun leur maison. Ils portent des habits brodés d'or et de toutes les couleurs, à l'exception de l'écarlate et du verd, qui, ainsi que la broderie ou les galons d'argent, sont considérés comme trop gais pour convenir à des ecclésiastiques. Avec cette ample liberté de donner l'exemple du faste, leur résidence dans une ville suffit pour y répandre un air de richesse et de prospérité.

L'arsenal de Mayence est un de ses plus vastes bâtimens ; il fait face à la rivière et se fait remarquer de ceux qui se promènent sur le quai par une rangée de têtes casquées et placées aux fenêtres du premier étage, qui semblent fixer les passans avec l'imposante sévérité des anciens Romains. Dans une des chambres, un nombre de figures, armées de toutes pièces, sont placées autour d'une table de conseil. A la distance de cinquante toises on pourroit fort bien prendre les têtes des fenêtres pour des têtes d'hommes.

L'électeur de Mayence, élu par les vingt-quatre chanoines qui composent le chapitre, et presque toujours tiré de ce nombre, est le premier prince ecclésiastique et l'archi-chancelier de l'Empire. Il est aussi le direc-

teur du collège électoral. Dans les diètes, il siège à la droite de l'empereur. C'est lui qui met le sceau à tous les décrets et qui en a la garde lorsqu'ils sont déposés dans les archives. Ses revenus, en temps de paix, sont d'environ deux cents mille livres sterlings, à-peu-près deux cents mille louis ou quatre millions trois cents mille livres ; mais ils diminuent de beaucoup en temps de guerre, parce qu'un tiers consiste en droits ou péages imposés sur la navigation du Rhin. Les vignes en produisent encore une forte partie : ceux qui n'en ont point paient fort peu de chose, excepté dans des temps de préparatifs militaires ; on impose alors les taxes le plus directement possibles, afin de pouvoir les lever plus promptement.

Les fortifications de sa capitale sont aussi funestes à son pays qu'utiles au reste de l'Empire ; elle est toujours un des premiers objets qu'on attaque sur ce côté-ci du Rhin, parce qu'il seroit trop dangereux de passer cette rivière sans s'assurer d'une forteresse si considérable, et susceptible de contenir une garnison qui pourroit fermer le retour. L'électorat a souvent servi de théâtre à la guerre. Depuis la première construction de

ses ouvrages par Louis XIV, leur force n'a jamais été complettement expérimentée. Sa reddition, en 1792, fut occasionnée par le manque d'une garnison et par une perfidie, et même en 1793, où la défense fut vigoureuse et longue, on pense généralement que la garnison auroit pu tenir beaucoup plus long-temps, si ses provisions eûssent été placées dans des bâtimens à l'abri des bombes. Une garnison allemande, soutenue d'une armée qui occuperoit l'autre côté du Rhin, pourroit être continuellement ravitaillée et renforcée, de manière à ne pouvoir être forcée qu'après la démolition complette des murs.

Le pont de bateaux sur le Rhin, qui, en paix comme en guerre, est toujours pour la ville d'une si grande importance, se trouve aujourd'hui beaucoup moins exposé qu'il ne l'étoit à l'arrivée des Français, parce que du côté de l'orient les fortifications de Cassel en défendent l'entrée. Malgré sa grande longueur et la rapidité de la rivière, il est, par son excellente construction, beaucoup moins sujet aux avaries qu'on ne pourroit le supposer, et il seroit même très-probablement capable de supporter des batteries, qui ôte-

roient toute possibilité de le détruire avec des brûlots. Il a sept cents soixante-six pieds de longueur, et une largeur suffisante pour passer deux voitures. Des fréquentes réparations et une inspection très-attentive l'ont maintenu depuis l'année 1661, où il a été mis en place.

La mauvaise pratique de modifier les noms des villes dans les différentes langues, se fait plus particulièrement sentir pour celles de l'Allemagne, où un étranger qui n'en seroit point informé seroit sujet à de grandes méprises. Le nom allemand de la ville que nous nommons *Meutz* est *Maynz*, les Français l'appellent *Mayence*, et les italiens *Maguntio*, qu'ils dérivent du nom romain *Maguncia-cum*. Les allemands appellent la ville de Liège *Luttich*; celle d'Aix-la-Chapelle, *Achen*; celle de Bois-le-Duc, *Herzogen-busch*, et celle de Cologne, *Coln*, qu'ils prononcent *Keln*. Le nom que chaque ville porte dans le pays dont elle dépend, devroit bien certainement lui être conservé par-tout, par la même raison que dans un langue les mots qui dérivent d'un autre idiôme se prononcent conformément à l'autorité de leurs racines, parce que l'usage du terme primaire

est déjà établi, et qu'il ne peut y avoir de choix ou de décisions entre des innovations contemporaines, et toutes produites par une invention arbitraire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

	Pag.
HELVOETSLUYS.	1
ROTTERDAM.	9
DELFT.	25
LA HAYE.	40
LEYDE.	72
HAERLEM.	75
AMSTERDAM.	80
UTRECHT.	99
NIMÈGUE.	113
CLÈVES.	120
XANTEN.	122
RHEINBERG.	125
HOOGSTRASS.	129
NUYS.	130
COLOGNE.	133
GOODSBERG.	176
LA VALLÉE D'ANDERNACH.	190
COBLENTZ.	211
MONTABAUR.	223
LIMBOURG.	224
SELTERS.	227
MAYENCE.	234

951448